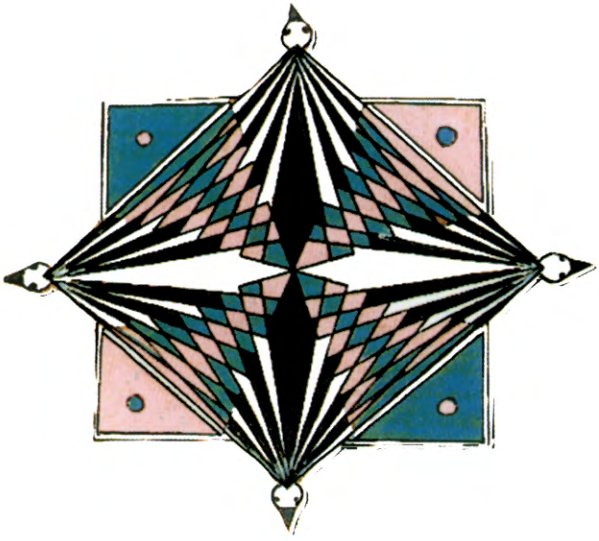
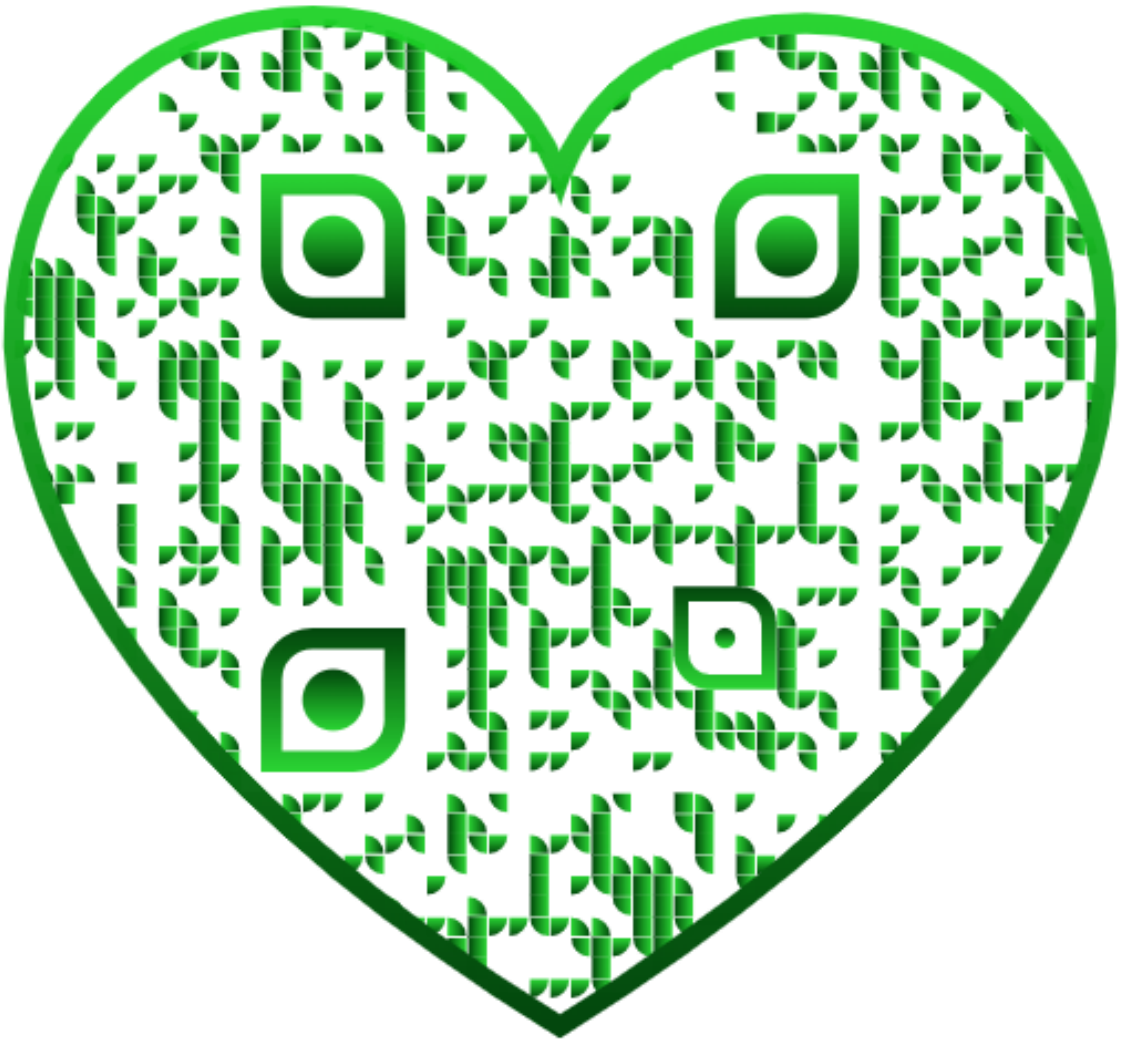
Pascal LACOMBE

LE BREUVAGE SACRÉ DES CHAMANS D'AMAZONIE : L'AYAHUASCA

Un apprentissage d'une pratique chamanique en Amazonie



Recherches
Amériques latines
L'Harmattan



Pascal LACOMBE

Le breuvage sacré des chamans d'Amazonie : l'Ayahuasca

Un apprentissage d'une pratique chamanique en Amazonie

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

À Marie-Jeanne BARNECHE
dans la lumière...

© L'Harmattan, 2000
ISBN : 2-7384-9607-5

AVANT PROPOS.

L'ayahuasca est au cœur de ce récit, ce nom reviendra donc fréquemment. Mais de quoi s'agit-il ?

Yagé en Colombie, natem chez les Aschuars et Jivaros d'Equateur, ayahuasca au Pérou, caapi au Brésil, etc... Les dénominations sont nombreuses parmi la quarantaine de cultures de la grande forêt à utiliser cette potion. En langue quechua, ayahuasca peut se traduire par : liane de la mort ou liane de l'âme. Peut-être parce que, selon une tradition, cette liane (*huasca*) est née du corps défunt d'un Inca mythique, l'*Aya* ? Peut-être aussi car son absorption peut faire ressentir au sujet la sensation de mort pendant l'extase ? Franchissant l'étape effrayante et universelle de la mort et du démembrement, le chaman a dû un jour supporter sa mort virtuelle pour accéder à un nouveau niveau de connaissance.

L'ayahuasca se boit. Il s'agit d'un mélange obtenu par la décoction de plusieurs plantes, et qui porte le nom de l'une d'entre elles, une liane parmi les nombreuses autres lianes de la forêt tropicale : le banisteriopsis caapi (famille des Malpighiacées).

Elle contient de nombreux alcaloïdes puissants dont : harmine, harmaline, et d-tetrahydroharmine. Plusieurs variétés peuvent être utilisées : l'ayahuasca « ciel », « noire », « jaune » ou « tigre », selon le but recherché. L'endroit où elle est collectée ainsi que la partie choisie, ont également une incidence sur la qualité de la préparation. La liane est combinée pendant la cuisson avec une autre plante contenant du dimethyltryptamine (DMT). Le plus souvent, il s'agit d'un petit arbuste appelé chacruna dont on utilisera les feuilles, (Psychotria viridis, un Rubiacée), ou de la Huambisa, (Diploptrys Cabrerana, un autre Malpighiacée). Pour la chacruna aussi, plusieurs variétés existent. L'harmine et l'harmaline contenues dans la liane inhibent l'action des enzymes de monoaminoxydase de l'estomac. Le dimethyltriptamine n'étant alors pas métabolisé, il n'y a plus d'obstacle à son passage dans le sang, et les alcaloïdes peuvent atteindre les cellules neuronales et se fixer aux neurotransmetteurs de sérotonine. Les lianes d'ayahuasca ou les chacrunas ingérées seules n'ayant pas d'effet psychotropique, leur combinaison est nécessaire. L'ingestion d'ayahuasca induit des états modifiés de conscience que

les maîtres ayahuasqueros ont appris à maîtriser. Chaque chaman a ses recettes personnelles pour préparer l'ayahuasca et de nombreuses autres plantes peuvent entrer dans sa composition, à des concentrations variées.

Les natifs l'appellent souvent la purge, le remède ou la médecine. Elle est utilisée pour soigner, pour communiquer avec les esprits, pour le voyage de l'âme, la télépathie, les visions, la divination, la révélation de chants, lors de cérémonies ritualisées.

L'ayahuasca ne provoque aucun type d'accoutumance et elle est même utilisée avec succès comme base dans des cures de désintoxication.

La concentration des puissants alcaloïdes contenus dans l'ayahuasca oblige à prendre de grandes précautions avant, pendant et après son absorption. Aussi, ce qui peut de prime abord ressembler à de confus « tabous » autour de l'ayahuasca, se révèle en fait être le fruit d'une profonde et sage connaissance de la plante, de ses effets, de ses contre-indications, et des mélanges à éviter afin qu'elle puisse être utilisée en sécurité et avec des résultats bénéfiques pour le patient.

De très nombreuses autres plantes (à effets psychotropiques ou non) sont utilisées en Amazonie. Si l'ayahuasca est souvent la plante « maîtresse » d'un guérisseur, tous les bons chamans ont une connaissance intime de nombreuses autres substances qu'ils ont absorbées de façon rituelle et stricte lors de longues « diètes chamaniques », s'en faisant des alliées puissantes qui contribuent grandement à l'exercice de leur art. Certains hommes se sont spécialisés dans l'une d'entre-elles par affinité personnelle (ils disent alors que telle ou telle plante les a choisis). On rencontre ainsi des *ajosacheros* (spécialistes de l'ajo-sacha), des *datureros* (qui utilisent la redoutable datura), des *paleros* (maîtrisant les « esprits» de certains arbres),etc...

Pour ma part, lorsque pour la première fois j'ai absorbé l'ayahuasca, j'ai su immédiatement que j'aurais à croiser son chemin en de nombreuses occasions ultérieures.

Les ayahuasqueros que j'ai fréquentés sont des indiens métissés culturellement. Ils ne sont pas ce qu'un anthropologue appellerait de purs chamans (ils se définissent d'ailleurs rarement comme tels, préférant les termes de *curandero,vegetalista, ayahuasquero*, ou *pajé*)

dans la mesure où, ne vivant plus dans des communautés indiennes traditionnelles et isolées, ils ont abandonné certains aspects de la charge du chaman tels que la guerre et la chasse par exemple.

Ils sont dorénavant plus orientés vers le rôle de guérisseurs, cherchant à élargir leurs connaissances des plantes médicinales et magiques.

Je pense que certains sont encore de grands maîtres de l'extase. Leur vision de la vie et de l'univers, bien que très éloignée de la conception occidentale, est d'une très grande cohérence, pourvue, de surcroît, de rigueur et de poésie. Dans ce cadre, l'homme, par l'apprentissage et la connaissance, évolue en acteur dans des sphères de l'univers où sa pauvre condition devrait, selon notre conception, le cantonner à l'état d'objet.

Des recherches archéologiques prouvent que les hommes utilisent l'ayahuasca depuis plus de trois mille ans dans le bassin amazonien. C'est l'une des magnifiques découvertes des indiens qui, parmi les centaines de milliers de plantes de leur biotope, ont su sélectionner, extraire, mélanger des éléments pour préparer des mixtures complexes et redoutablement efficaces. Les millions de combinaisons possibles de parties de plantes (graines, racines, écorces, feuilles, etc...), leur dosage, préparation (cru, bouilli, fumé, etc...), associé aux diverses façons de les utiliser, par absorption, inhalation ou contact cutané, permettent de se poser de solides questions sur l'empirisme de leurs découvertes. Le tâtonnement par expérimentation de hasard n'est pas réaliste.

Les Indiens affirment que ce sont les plantes elles-mêmes qui enseignent aux hommes la façon de les utiliser. Vaste sujet qui, si l'on se range du côté des natifs de la forêt, fait pénétrer d'emblée dans l'univers chamanique...

Les pages qui suivent, sont le récit du voyage que j'ai entrepris dans ce monde inconnu, et n'ont aucune prétention de caractère anthropologique ou scientifique. Ce document est la simple chronique de différents séjours effectués auprès d'ayahuasqueros péruviens.

1

LES PREMIERES RENCONTRES.

Le mot « ayahuasca» vient pour la première fois à mes oreilles en 1979. J'ai alors à peine vingt ans et voyage en Amérique du sud avec un copain allemand. Nous sommes deux jeunes touristes désargentés, un peu naïfs mais prêts à tout, qui pendant leurs vacances, s'offrent à l'université de la vie en foulant de leurs pieds un autre continent. Nous nous trouvons au Pérou, la fin de notre séjour approche. La vie à Lima nous semble des plus agréables après notre long périple en auto-stop et bus depuis l'Amérique centrale, et nous trouvons chaque jour une nouvelle fête quelque part pour nous amuser, boire et danser jusqu'à la fin de la nuit. Sous peu, je rejoindrai sans conviction l'université, et mon ami Ralph continuera à Düsseldorf ses études de médecine.

Un de ses professeurs lui a demandé de tenter de ramener du Pérou un échantillon d'un produit utilisé en Amazonie par des guérisseurs afin d'en faire une étude en laboratoire. Il est donc prévu que Ralph fasse un rapide aller-retour en forêt. Je resterai à Lima pour faire la fête, le plaignant de devoir passer des dizaines d'heures dans des bus inconfortables, cahotant sur les routes improbables qui l'amèneront à la ville de Pucalpa après avoir franchi les Andes. De là, il lui faudra trouver un petit village paumé, y chercher un certain Don Augustin et convaincre celui-ci de bien vouloir lui céder un peu de ce fameux produit. Tout ceci me semble trop aléatoire, et il en faudrait bien plus pour m'éloigner des belles soirées de la capitale, mais Ralph a promis...

Son escapade ne devait durer que cinq jours, mais il n'est revenu que neuf jours plus tard. Tôt, un matin, Raph apparut dans l'encadrement de la porte de ma chambre d'hôtel, tel un spectre. Terriblement amaigri, exténué, pâle, les yeux fixes et sans fond de quelqu'un qui vient de connaître l'effroi, il me fit peur. J'avais l'impression que ce n'était plus vraiment le même homme.

Après bien des péripéties il avait finalement trouvé le guérisseur et ramenait comme il s'y était engagé l'échantillon d'ayahuasca. Mais surtout, sur place, il en avait bu !

- Eh ! bien, lui dis-je, tu aurais mieux fait de rester ici avec moi à boire du pisco (l'alcool de canne local), tu as l'air d'un zombie.

Il me raconte alors les détails de son aventure : la rencontre avec un vieil indien, le rituel complexe d'une cérémonie nocturne, l'ingestion d'un produit infecte, l'appréhension, les nausées, les intestins en révolution, puis des visions incroyables de serpents géants l'enlaçant, l'esprit qui s'échappe du corps, le temps et l'espace qui se dissolvent dans des lumières laser irréelles, la peur, etc... Et surtout, la présence exceptionnelle du chaman qui, par des chants indescriptibles, des souffles et les sons qu'il tirait d'une flûte, guidait son délire et grâce auxquels, me dit-il, il a pu ressortir vivant de cette folle aventure.

C'est tout juste si Ralph m'autorise à sentir ce produit au nom imprononçable qu'il a ramené dans une gourde.

Pendant les quelques jours qui nous restent à Lima avant de regagner l'Europe, il semble absent, encore là-bas, profondément marqué par son expérience. Nous n'en reparlerons plus mais je reste fasciné par son récit.

Quinze ans après, à Paris, j'évoque un soir ce souvenir avec un ami ethno-musicologue qui me confie avoir eu une expérience similaire lorsque, élève de Louis Girault, il l'avait accompagné en Amazonie afin d'enregistrer des musiques et des chants indiens. Une nuit, dans une communauté en forêt, le chaman l'avait invité à se joindre à une cérémonie incluant l'absorption d'ayahuasca. Il m'assure que ce fut l'expérience la plus forte et la plus extraordinaire (au sens propre) qu'il ait jamais vécue. Et dans sa description, je retrouve bien des points communs avec ce que m'en avait dit Ralph des années auparavant.

Quelques mois plus tard, j'entends cet ami me dire au téléphone :

- Si tu veux continuer la conversation sur l'ayahuasca, viens dîner ce soir, tu rencontreras un spécialiste.

José Campos est un indien métisse de trente-cinq ans et il est guérisseur spécialisé dans l'ayahuasca, donc *ayahuasquero* traditionnel. Mais il est aussi très ouvert aux investigations scientifiques et médicales des occidentaux sur le savoir chamanique. Invité par un comité universitaire, il est pour quelques jours à Paris et réside chez mon ami. J'arrive bardé de questions : je vais enfin tout savoir sur ce fameux breuvage ! Mais très vite, je suis mal à l'aise, l'homme me trouble, il reste un peu en recul, comme méfiant. Il semble percer mes pensées de son regard sombre. J'ai l'impression que mes questions sont indiscrètes, déplacées ou plutôt que ce ne sont pas les bonnes. José Campos m'assure qu'il est bien difficile de parler d'ayahuasca, cette plante sacrée ne se laisse pas réduire simplement à des mots et seule l'expérience peut faire réellement pénétrer son monde. Si le cœur m'en dit, il m'invite à lui rendre visite à Tarapoto, en Amazonie péruvienne, afin de voir tout ceci dans une ambiance plus adaptée et de participer, pourquoi pas, à des cérémonies d'ayahuasca.

En janvier 1996, disposant d'une dizaine de jours de vacances, je décide de rendre visite à José Campos. Tarapoto est une petite ville située dans le piémont andin du bassin amazonien. A cette époque, José y travaille avec un médecin français dans un centre thérapeutique. Ils y développent une méthode de désintoxication pour jeunes drogués, principalement des consommateurs de cocaïne.

Cette méthode, basée sur l'utilisation des plantes traditionnelles de la forêt, donne à l'ayahuasca une place centrale.

M'étant décidé à tenter l'expérience avec cette fameuse plante, José tient à ce que je purge préalablement mon corps.

Pour cela, il me fait boire la valeur d'une cuillère à soupe du jus des feuilles fraîches d'une plante nommée *yawar panga*. Pendant plusieurs heures d'affilée, agité par de violentes secousses, je vomis, au point que j'en ai le lendemain de douloureuses courbatures à la mâchoire et aux abdominaux.

Mon enthousiasme à connaître les plantes de la forêt en est sérieusement ébranlé.

Quelques jours plus tard, ma rencontre avec l'ayahuasca devait pourtant avoir lieu, alors qu'invité à participer à la cérémonie hebdomadaire, le chaman, m'en fit boire pour la première fois.

Très vite, je fus bizarrement connecté à une entité inconnue qui, de toute évidence, était d'essence féminine. Elle se caractérisait par une personnalité sauvage, fluide et espiègle, qui apparaissait dans des visions de forêt dense. Elle disparaissait subitement pour réapparaître l'instant suivant derrière un arbre ou au bout d'une branche. Et elle semblait me dire, sans mots, mais néanmoins très clairement, d'un air complice et provocateur :

- Essaie donc de me suivre, attrape-moi si tu peux.

Puis cette chose a tout simplement pénétré mon corps, où je la sentais se promener en toute liberté. Simultanément, je prenais conscience, ressentais et visualisais mon corps de l'intérieur, comme si l'ayahuasca m'entraînait à sa suite à la découverte de mon organisme. J'eus l'incroyable vision de mon cœur, que j'approchais en suivant le canal d'une artère et luttant contre le flux de sang qui arrivait par fortes saccades. Puis je fus transporté dans mon propre cerveau, au centre d'un complexe maillage de neurones. J'y voyais, et de manière tout aussi probante que peut apparaître la réalité, un courant électrique lumineux passer d'un neurone à l'autre, rebondissant à grande vitesse et illuminant telle connexion ou telle cellule à son passage.

Le chaman José chantait des mélodies qui révolutionnaient tout ce que j'avais entendu jusqu'alors. Dans la nuit noire, je voyais ces chants se matérialiser. Ils avaient des formes magnifiques, de splendides couleurs iridescentes et leur dynamique propre. Par instants, je les chevauchais comme un manège de foire et ils m'emportaient avec eux. Ces chants étaient indiscutablement indissociables de mes visions et semblaient même en être la source. Plus tard, j'ai été projeté dans un temps ancien. Je savais que j'étais à une époque qui pouvait être celle de la préhistoire, sans pouvoir l'expliquer de quelque façon que ce soit. Là, j'assistais à une sorte de concile de patriarches, servant un rituel sacré à la terre et à la vie dans une union parfaite. Leur corps, ainsi que le mien, étaient faits d'argile qui, lentement se délitait sous l'action d'une érosion implacable,

jusqu'à se fondre dans le sol de terre de la grande hutte où avait lieu la cérémonie.

Quand les effets de l'ayahuasca se furent estompés, je me trouvais dans un état d'exaltation stupéfaite. Ce que j'avais vu était magnifique et au-delà de toute imagination, mais qu'était-ce ? Que s'était-il passé ? J'avais probablement pénétré le monde de l'ayahuasca, mais plutôt que de répondre à mes questions, l'expérience en avait fait naître de bien plus énigmatiques encore. Mon regard croisa celui, brillant et amusé, de José, qui me lança :

- Alors Pascal, intéressant n'est-ce pas ?

Quelques jours plus tard, j'eus la chance de participer à une nouvelle cérémonie. Comme pour la première fois, elle fut animée de nombreuses sensations et de visions extraordinaires.

L'une d'entre elles devait me marquer profondément. Alors que je ressentais une sorte de remue-ménage à l'intérieur de mon crâne, il en jaillit subitement un objet qui tomba devant moi ! C'était un gros cristal de quartz érodé aux facettes géométriques translucides, d'où émanait une faible lumière bleutée. Je le saisis. J'interprétai immédiatement cet objet comme étant ma conscience. J'avais dans la main, nue, la petite machine qui fabrique ma pensée, et son fonctionnement devint tout à fait lisible. Je voyais et comprenais comment j'appréhende une nouvelle information, la conceptualise, la mémorise ou la rejette, la modifie et l'utilise pour réfléchir ou communiquer. Je tournais et retournais, ébahi, cet objet dans ma main et en arrivais bientôt à considérer que la mécanique était loin d'être parfaite. Bien des facettes étaient, de toute évidence, à polir ou à éliminer, le quartz, troublé à certains endroits par des impuretés devait être nettoyé et clarifié. Bref ! ma conscience avait besoin d'une bonne révision. Je n'en étais pas fier et prenais la mesure de l'immense travail qui m'attendait. Ne pouvant pas commencer à bricoler ma petite machine à cet instant, il faudrait remettre cela à plus tard. J'ai pressenti qu'un long séjour en forêt me permettrait de m'y consacrer sérieusement, avec l'aide d'un ayahuasquero.

Je crois que c'est à cet instant précis que j'ai décidé que je reviendrai en Amazonie tenter d'accomplir cette tâche.

En mai, soit quatre mois plus tard, j'étais de retour à Tarapoto afin de me lancer dans l'aventure.

Mais les gens du centre, très occupés par leur travail avec les toxicomanes, avaient évidemment bien autre chose à faire que consacrer leur temps à ma petite personne.

Il n'était, en outre, pas prévu qu'une cérémonie ait lieu avant cinq jours, aussi ai-je décidé de faire, d'un coup d'aile, un saut à Iquitos dont le seul nom me faisait rêver depuis toujours. Je voulais voir cette ville étrange, posée au cœur de la grande forêt sur un méandre de l'Amazone, et qu'aucune route ne relie au reste du monde. Ville née du boum du caoutchouc à la fin du dix-neuvième siècle et maintenant en état de léthargie.

José m'avait chargé, en me fournissant quelques indications, d'y contacter un homme du nom de Francisco Montes, grand connaisseur des plantes, qui, peut-être, pourrait me confier quelques boutures d'une herbe médicinale (*lengua de lobo*), introuvable dans la région de Tarapoto, qu'il souhaitait combiner à ses préparations d'ayahuasca.

Iquitos est un cancer bruyant accroché au bord du fleuve. Deux cent cinquante mille habitants, me dit-on. Je vois quelques belles maisons anciennes passablement défraîchies, perdues parmi des baraquements sans style et sans âme. Belèm, l'immense cité lacustre, faite de troncs de balsa et de palmes, est la partie de la ville inondée en saison de crues. Là, s'agglutinent les gens les plus pauvres de la ville. C'est le seul quartier à posséder un certain charme. L'unité esthétique qui s'en dégage, l'élégance naturelle des maisons sur pilotis, les barques, l'eau, les cris d'enfants, me séduisent et j'y déambule à toute heure du jour avec plaisir. Mais ses habitants sont plus à plaindre qu'à envier.

Pour trouver la plante souhaitée par José, je m'engage sur la piste pionnière en construction qui, si tout va bien, reliera dans quelques années Iquitos à la petite ville de Nauta, distante d'une centaine de kilomètres en amont du fleuve. Un camion de travaux publics me dépose au kilomètre numéro douze après plusieurs embourbements. Je continuerai à pied jusqu'au kilomètre dix-huit, par la piste qui n'est encore qu'ornières géantes et bouillasse grasse. Au fur et à mesure que la route avance, les paysans venus de la sierra défrichent des bandes de forêt, s'installent, bâtissent de précaires maisons de bois, vivent des maigres ressources de la terre et font des enfants qui iront bientôt défricher plus loin. Le grignotage de la forêt semble inéluctable...

Le kilomètre dix-huit atteint, je prends un petit chemin forestier, et après une bonne marche, mais cette fois sous les arbres, je trouve l'endroit nommé Sachamama. Sur une soixantaine d'hectares de forêt préservée, Francisco Montes y collectionne et bichonne des plantes médicinales. Certaines sont endémiques, d'autres ont été apportées de différentes régions d'Amazonie et s'acclimatent ici avec plus ou moins de bonheur. Francisco Montes en répertorie plus de neuf cent espèces dont il connaît l'usage. Il me fait visiter son « jardin ethno-botanique », magnifique et se déployant sur plusieurs collines et vallons parcourus de ruisseaux.

Il n'a malheureusement pas la plante que je venais chercher. Par deux fois, m'indique-t-il, il a tenté de l'introduire ici, sans succès. Je lui demande de me montrer un plan d'ayahuasca et il m'entraîne vers un arbre sur lequel s'accroche une grosse liane torsadée qui grimpe tout là-haut, jusqu'à la canopée, où je distingue très vaguement les feuillages de la liane qui s'y déploient.

C'est donc cette chose qui m'a fait voir des merveilles et ne cesse de m'intriguer. Il m'invite à revenir le lendemain soir pour participer à une cérémonie qui se tiendra ici, quelque part en forêt. Mais je décline l'invitation et reprend le chemin de la ville. En marchant, je repense à cet homme. Alors qu'il me faisait visiter son domaine, c'est avec une foi qui m'a semblé inébranlable et une rare conviction, qu'il m'a indiqué, je crois, la mission de sa vie : protéger la forêt.

- Essayons de mieux la comprendre, elle est faite aussi pour l'homme et a tout à nous apprendre, tant de secrets... Nous n'avons rien à gagner à la détruire. Je suis là pour mieux la faire connaître et ainsi aider à la préserver.

De retour à Tarapoto, je m'isole une semaine en forêt pour tester mon endurance. L'expérience est extrêmement pénible et cent fois je suis au bord de renoncer. Puis, deux soirs de suite, je prends de l'ayahuasca avec José Campos, sans qu'aucun effet ne se manifeste. Déçu, je rentre à Paris mais garde en tête l'engagement que j'ai pris, et projette déjà un nouveau voyage. La rencontre, à Iquitos, avec Francisco Montes m'a marqué, et c'est probablement auprès de cet homme que je reviendrai chercher conseil.

2

CONFRONTATIONS.

Région d'Iquitos, Pérou, 07 octobre 1997.

Me voici installé depuis trois jours comme « élève apprenti ayahuasquero débutant » ! Tout est allé vite depuis mon arrivée il y a trois jours à Iquitos. De suite je contacte Francisco Montes Shuña, rencontré brièvement lors du séjour précédent. Je lui expose le but de mon voyage : essayer de comprendre le travail des chamans et mieux connaître l'ayahuasca. Le courant passe bien.

Nous partons dès le lendemain en forêt à une vingtaine de kilomètres de la ville dans son domaine nommé « Sachamama » (nom d'un serpent géant mythique, maître des plantes médicinales qui poussent sur son corps). Je retrouve ce site d'une tranquillité parfaite, isolé et sauvage où j'avais passé quelques heures l'an dernier. En bordure d'une petite clairière, trois grandes huttes sur pilotis en bois et toit de palmes ont été construites. Deux jeunes indiens entretiennent les plantes, les étroits chemins en forêt et les maisons : ils arrivent tôt le matin et repartent avant le coucher du soleil. Un gardien, son épouse et leur bébé vivent à Sachamama; enfin Carla, une jeune femme métisse, prépare la nourriture pour tout le monde.

A Sachamama, Francisco Montes Shuña est le « patron ».

Né au bord d'un affluent du haut Ucayali il y a 42 ans, il s'est installé ici il y a une dizaine d'années, fuyant, avec sa famille, le danger que représentait alors les combattants du Sentier Lumineux dans la région de Pucalpa, où il entretenait déjà un jardin du même type et qu'il a du abandonner.

Il est descendant d'une double lignée de très fameux chamans et se consacre aux plantes médicinales et chamaniques depuis sa plus tendre enfance.

Afin de mieux me préparer aux prises d'ayahuasca, chaque jour, depuis mon arrivée, il prépare des macérations d'herbes et de fleurs qui sont versées sur mon corps pour me purifier, me décontracter et me fortifier.

Un autre homme est présent à Sachamama : Fernando Laiche Celis, un Indien Cocama du haut Ucayali, 38 ans, timide et réservé. C'est lui qui s'occupe de la drogue et dirige les cérémonies. Il a accepté que j'assiste à la préparation de l'ayahuasca.

Sa méthode de fabrication est la suivante : il a sélectionné en forêt quatre tronçons de liane d'ayahuasca (Banisteriopsis Caapi) de la variété dite « *cielo* ». Chaque tronçon a la longueur et le diamètre d'un avant bras. Au levé du jour, au lieu réservé, il s'isole. A l'aide d'une massue de bois, les lianes sont martelées jusqu'à l'obtention de petits morceaux fibreux qui, à l'air, changent rapidement de couleur, passant du jaune pâle au rouille orangé. Les morceaux de liane sont disposés dans un chaudron d'une vingtaine de litres qui sert quasi exclusivement à la cuisson de la boisson sacrée. Fernando ajoute une quarantaine de feuilles fraîches de huambisa, de la variété réputée la meilleure. Un morceau de bois cale les feuilles et les copeaux de lianes au fond du chaudron dans lequel il verse une quinzaine de litres d'eau puisée dans la rivière. Un feu vif, bien entretenu, va rapidement porter à ébullition la mixture. Fernando surveille soigneusement la cuisson afin d'éviter que le mélange bouillant ne déborde de la marmite. Quand l'écume monte, il la refroidit avec un éventail de feuilles. Lorsque les deux tiers du liquide se sont évaporés, de nouveau il remplit la marmite d'eau fraîche. Trois heures d'ébullition sont encore nécessaires avant qu'il ne verse le liquide restant dans un pot de terre. Les végétaux sont toujours dans la marmite quand, une dernière fois il la remplit d'eau. Après une troisième évaporation, il retire les lianes et les feuilles qui sont jetées dans un large trou creusé au sol où s'empilent les restes des cuissons précédentes. Le liquide mis en réserve après la deuxième ébullition est ajouté à celui de la troisième. Peut commencer alors ce que Fernando appelle le raffinage. Toujours portés par un feu vif (cette préparation consomme une

grande quantité de bois), les quelques trois litres de produit vont réduire jusqu'à un litre, sous haute surveillance. C'est à la couleur de l'écume (un orangé délicat), et à la formation d'un voile opaque à la surface du liquide lorsqu'il l'écarte du feu, que Fernando juge du moment où l'ayahuasca est bonne. Elle est rapidement filtrée dans un tamis de fibres qui en retient les quelques particules végétales, puis laissée à refroidir dans un pot de terre.

L'ayahuasca est prête.

Il aura fallu une dizaine d'heures pour réduire une quarantaine de litres d'eau jusqu'à un litre de produit concentré qui représente entre douze et quinze doses individuelles. De nombreuses autres plantes peuvent être ajoutées à la préparation de base pour en modifier ou augmenter les effets, mais, la plupart du temps, seules l'ayahuasca et la chacruna sont utilisées. Toutes ces opérations se sont déroulées en forêt, à quelques centaines de mètres des maisons, au pied d'un arbre géant que l'on atteint par un petit sentier caché. Une petite avancée de feuilles de palmes protège le feu des pluies fréquentes. Personne ne s'y rend par hasard, et le chaman n'aime pas y être dérangé lorsqu'il prépare l'ayahuasca..

Dès mon arrivée, il y a trois jours, Francisco m'a suggéré de commencer une diète d'apprentissage. Cela fait partie des choses difficiles à supporter, mais est indispensable, m'assure-t-il, au processus que je vais tenter de suivre. Mon régime alimentaire sera très strict : en alternance, un peu de riz bouilli, bananes plantin grillées, un peu de manioc; j'aurai droit parfois à de petits poissons (des *boca chico*) fumés ou bouillis. Le tout sans le moindre sel, ni sucre, ni épices, ni matières grasses... Le but, sans mourir de faim, est, semble-t-il, d'affaiblir et de purifier le corps suffisamment pour que l'esprit prenne le dessus ! Je bois une sorte de thé de plantes légèrement purgatives : une décoction de l'écorce de l'arbre « *clavohuasca* ». L'isolement étant recommandé, j'évite tout contact et conversation avec les gens de Sachamama. Je mange dans une assiette qui m'est réservée, mes maigres repas sont pris à part. Je suis installé seul, dans la maison à l'écart de la clairière, et personne ne vient se poser dans mon hamac.

Dimanche soir a eu lieu ma première nuit d'ayahuasca. La drogue était très forte, Fernando la voulait « *bien refinada* » et elle l'était ! Je n'avais pas consommé d'ayahuasca depuis mon dernier séjour en forêt amazonienne. Le choc a été rude.

Après un moment de belles hallucinations, porté par les chants extraordinaires des chamans, j'ai soudain été très malade passant un sale quart d'heure qui a duré, duré... de trop nombreux quarts d'heures ! Vomissements, diarrhées etc... Une confusion extraordinaire envahissait mon esprit et tous mes points de repère se sont dissous. Le courant fluide et véloce d'un maelström dans lequel je me débattais, m'entraînait à sa guise. Expérience difficile et en aucun cas récréative.

Le moment le plus douloureux passé, et lorsque j'ai eu bien vidé mon corps des scories qui l'encombraient, Fernando est venu chanter sur moi. Grâce à ses incantations et au petit hochet de feuilles (une *shacapa*) qu'il utilise pour rythmer les chants et diffuser l'énergie, le calme est revenu; je me sentais bien. Avec de la fumée de tabac noir de la forêt, il a posé sur ma tête une « couronne » d'apprentissage, qui devra m'aider à maîtriser les chants, l'utilisation du hochet de feuilles, et me rendre plus réceptif aux enseignements. Tout un programme ! Cette couronne symbolique (qui m'apparaîtra lors de visions ultérieures), sera « nourrie » d'énergie par les chamans pendant les rites, grâce à leurs souffles, chargés ou non de fumée.

Un orage phénoménal a soudain éclaté, éclairs et tonnerres d'apocalypse, pluie diluvienne. Un arbre géant s'est mis à craquer et d'un coup s'est effondré à quelques mètres de la hutte, emportant d'autres arbres dans sa chute. D'un bond, dans la nuit noire, nous nous sommes réfugiés près d'un poteau, le souffle de l'arbre en tombant est venu jusqu'à nous. Belle trouille ! La pluie n'a pas cessé du reste de la nuit. J'ai passé la journée suivante à somnoler dans mon hamac. La nuit avait été pénible.

Aujourd'hui mardi, je reprends de l'ayahuasca. Que va-t-il se passer ? Le rythme pour l'instant sera de trois nuits d'ayahuasca par semaine. La diète va être aussi plus rigoureuse, et je devrai être isolé dans une micro hutte en forêt, je préfère ne pas trop y penser. Si tout va bien, je vais faire des diètes de huit jours en forêt, suivies par trois ou quatre jours de repos (avec peut-être une petite visite à Iquitos)

puis de nouveau diète un peu plus longue, repos, re-diète, etc... Si je tiens le coup, je serai peut-être présenté à un ou deux vieux spécialistes pour faire avancer les choses.

Je pense que je n'aurai dans trois mois, qu'une idée un peu plus précise de la science des guérisseurs, mais resterai un petit débutant... On verra bien.

Pour l'instant, je suis le plus heureux des hommes à l'idée de faire quelques pas dans cet univers magique. Vais-je réussir à bâtir des ponts entre ma conscience et mon inconscience, pourquoi pas entre ma conscience et celle d'autrui ? Que vais-je découvrir de moi-même et du monde ?

Sachamama, mercredi 8 octobre.

Guy, un petit mot ce matin que j'ajoute à celui d'hier. D'autres viendront probablement puisque je vais suivre ton conseil et noter régulièrement mes impressions. Au fur et à mesure de mes visites à Iquitos, je t'en posterai les pages. Peut-être que, vues depuis l'hiver parisien, mes petites aventures de gringo en forêt équatoriale t'amuseront.

Prise d'ayahuasca la nuit passée dans la hutte réservée aux cérémonies en forêt. Nous étions trois, Fernando, son épouse (invisible et muette durant toute la cérémonie), et moi. Nuit noire sous les grands arbres de la forêt dense. Aucune différence yeux ouverts ou fermés, obscurité complète qu'apprécient apparemment les chamans car elle permet aux visions de ne pas être perturbées par de simples altérations de la vue. Ce qui apparaît est un pur produit de l'inconscient et c'est là-dessus qu'ils travaillent, semble-t-il...

J'ai bu la dose d'ayahuasca avec une certaine anxiété craignant que ne se reproduise le calvaire de la fois précédente. Sais-tu que cela a un goût infect ? Un goût amer qui persiste longtemps dans la bouche, une petite horreur que j'avale sans enthousiasme. Alors que Fernando entame une mélopée avec son arc musical, je guette, inquiet, les premiers effets de la plante qui gargouille désagréablement dans mon ventre. Bâillement à s'en décrocher la mâchoire, rot de cheikh arabe : la « *mareacion* », comme ils disent, (l'ivresse), commence et

s'amplifie d'un coup dès que Fernando attaque un de ses nombreux chants. J'étais sur la rampe de lancement. Sa mélodie met le feu à la mèche. Boum ! C'est parti et encore une fois plutôt mal. Après une demi-heure, je sors à tâtons de la hutte pour vomir sans très bien savoir où-est-le-sol-où-est-le-ciel. Charmant. Je me maudis de m'être fourré dans ce traquenard et regagne cahin-caha mon petit banc de branchages (inconfortable). Le calme revient, et les trois heures qui vont suivre seront paisibles. Pas de vraies visions sauvages pour autant : il semble que je ne sois pas un élève très doué pour les visions des esprits de la forêt ! Au lieu de cela, je déambule dans un monde de milliers de petites marionnettes qui se suivent à l'infini d'un pas cadencé par les chants du chaman. Impossible de m'échapper de ce décor de jeux d'enfants entre Mary Popins et Lego qui se multiplient en boucles et volutes jusqu'à l'infini. Un jeu de miroirs décalés et mouvants, avec grossissement et déformation. Le conte de Lewis Caroll en mille fois plus fort. Alice peut aller se rhabiller ! Les chants de Fernando y sont pour beaucoup. Leur structure est incroyable. Imagine un dessin de l'artiste hollandais Escher, par exemple un escalier. La structure de base est simple : une marche. Par un agencement subtil de ce module de base, il fabrique un motif impossible qui défie la raison. L'escalier monte toujours et tu repasses pourtant éternellement par les mêmes marches. Les chants de Fernando sont identiques à cette logique folle. C'est du Escher chanté.

Il débute par une petite mélodie simple, puis t'entraîne dans un monde où la raison se perd. Cela reste toujours très géométrique, mathématique, mais avec une telle richesse d'invention que cela dépasse mon entendement.

Certains chants durent une bonne dizaine de minutes, et il en a fabriqué des dizaines, tous à la Escher, tous plus fous les uns que les autres. Sentant mon désarroi, Francisco s'approche de moi, fait quelques « *sopladas* » (souffles) « magiques » sur une cigarette et me demande de la fumer. Ce tabac noir est fort et je crains qu'il ne me rende malade. Au contraire, la nicotine me permet de me concentrer un peu, et plutôt que d'essayer de suivre et comprendre les chants, je rentre dedans. Je saisis une shacapa (le petit éventail de feuilles sèches qui rythme tous les chants et que Fernando maîtrise à la perfection) et je m'essaye à prendre le rythme de base d'une de ses mélodies folles.

Pas facile du tout mais après de nombreux essais infructueux, j'arrive en fin de cérémonie à rythmer, cahin-caha, un chant de bout en bout. Je m'essaye aussi un peu aux chants en sourdine, en suivant la voix de Fernando. Pas facile non plus, comme tu l'imagines, d'autant que je ne suis pas doué pour ce genre d'exercice et que je n'y comprends pas grand chose.

Une évidence s'impose : il va me falloir déterminer, puis construire des éléments qui me permettront de structurer ma conscience alors que je suis sous l'influence de cette plante qui a sur moi un effet éminemment déstructurant.

J'y arriverai si les moustiques ne m'ont pas entièrement dévoré auparavant. Après quatre heures de chants quasi ininterrompus, nous regagnons les grandes huttes pour nous reposer.

Ce matin, grand fracas ! Il a été décidé de construire une nouvelle maison et il faut couper des arbres pour dégager la place nécessaire. Nous sommes aussi allés chercher à perpette quatre troncs d'arbres d'à peu près six mètres de long, d'un bois très dense et résistant aux xylophages, qui serviront à la structure. Ceci en grimpant des raidillons dans la boue, se frayant un chemin parmi la végétation. Les arbres sont très lourds et j'ai les épaules en compote. Un petit scorpion m'a piqué au pouce. Une abeille deux fois au pied. Vive la vie en forêt, c'est le paradis terrestre des dépliants touristiques !

C'est l'heure de mon bol de riz bouilli, beurk !

Vendredi 10 octobre 97.

Hier matin, Francisco m'a entraîné près de la rivière. Il y avait préparé un mélange onctueux de limon fin et d'extraits de plantes. Tout mon corps a été recouvert de cette belle argile parfumée et je suis resté à sécher au soleil une bonne heure avant que l'argile ne soit frottée à sec sur ma peau puis lavée dans la rivière. Peau de bébé... Après quoi j'ai été badigeonné d'aguardiente (alcool issu de la distillation du jus de canne à sucre) dans lequel de nombreuses fleurs de la forêt avaient longtemps macérées. Toutes ces étapes accompagnées de chants, de fumée de tabac projetée sur mon corps et sur les ingrédients utilisés.

Aujourd'hui, nous sommes partis collecter des petits fruits noirs (*michquipanga)* en forêt. On a conservé l'enveloppe des fruits qui a été broyée pour en extraire le jus rouge sang.

Au moment où je t'écris, j'en suis peint des pieds à la tête...

Le but annoncé de cette peinture corporelle est de faire ressortir les zones de faiblesse du corps. Si la teinture reste rouge, c'est que l'énergie positive du corps est assez forte. Les zones, sur la peau, où la couleur vire au noir, indiqueraient une certaine faiblesse ou mauvaise énergie à ces endroits ! Francisco trouve mon corps plutôt sain, très peu de zones sur ma peau ont viré au noir !

La maison en construction avance, mais je ne participe plus aux travaux. Les effets de la diète se font sentir chaque jour un peu plus et le moindre effort me coûte. Ces deux derniers jours, j'étais au régime poisson : un petit poisson format sardine le matin, un le midi, un le soir et basta. Ce serait meilleur avec une pincée de sel et moins d'arêtes, mais bon ! je ne vais pas faire le difficile.

Ce soir : ayachuasca. Vais-je y aller peint en rouge et noir ?

Samedi 11 octobre.

J'ai parait-il une bonne « *cara de dietero* », c'est à dire une tête de diéteur. J'ai perdu beaucoup de poids et me sens comme un centenaire qui vient de courir un marathon. J'attends le moment (encore vingt-quatre heures) où je vais rompre cette diète avec une pincée de sel. Étonnant comme la privation de sel affaiblit le corps et creuse le visage. Demain il n'y paraîtra plus et je me vois déjà dégustant un *cebiche* (poisson cru assaisonné) dans un bistrot d'Iquitos.

La nuit passée, la session d'ayahuasca a été plutôt bonne au dire des deux maestros. Pas encore percutante à mon avis. Francisco n'a pas bu de drogue, il n'en a plus besoin pour obtenir des visions ou pénétrer dans la pensée de ses patients. Tous deux étaient concentrés sur moi et ils m'ont ensuite fait un récit précis de ce que j'avais moi-même vécu pendant la cérémonie. Mon problème est la concentration que je n'arrive pas à maîtriser. Sous l'effet de la plante, les pensées et les images les plus variées arrivent par vagues ininterrompues et un flot d'idées chasse l'autre. Je me retrouve dans une soupe mentale en ébullition sans pouvoir fixer une image ou une idée plus de quelques

secondes. Les chants infiniment psalmodiés par Fernando, plutôt que de canaliser mon attention sur une trajectoire bien bordée, m'entraînent dans des labyrinthes aléatoires à plusieurs niveaux, ou bien dans des assemblages de spirales en rotation qui s'enchevêtrent et coulissent. Comment une petite tête comme la mienne peut-elle y fixer une idée simple ? C'est le problème, et les deux chamans, qui l'ont bien senti, me proposent un « lavage de cerveau » rituel.

Leur but est de m'aider à faire le vide, afin de pouvoir ensuite y construire un échafaudage cohérent.

J'accepte. Cela devrait être au programme du début de la prochaine diète, dans une semaine au plus, si le besoin s'en fait encore sentir. Fernando m'explique que ce « nettoyage mental » se fera une nuit où il me faudra fixer longuement la flamme d'une bougie pendant qu'il accomplira sur moi un rite particulier...

Pendant l'ivresse de l'ayahuasca, alors que j'étais empêtré dans un fatras d'hallucinations, Fernando m'a tendu une cigarette de tabac noir sur laquelle il avait chanté plusieurs *ikaros*. La simple vue de ce tabac, chargé d'une énergie forte, a provoqué une détonation qui m'a fait vomir instantanément. Fernando est resté un long moment à chanter et à faire voler sa *shacapa* sur ma tête. Je voyais au-dessus de moi une nuée de petites fées en vol qui venaient déposer sur ma « couronne d'apprenti » des milliers de minuscules antennes d'or dans une lumière de pureté irréelle. Très agréable moment, tu t'en doutes !

T'ai-je parlé de mon ange gardien ? Pas encore je crois. D'après les chamans, presque tout le monde possède un gardien naturel. Celui de Francisco est un aigle que les gens de connaissance peuvent tous voir très facilement lorsqu'il se pose sur sa tête à son appel ! Fernando est protégé par un faisceau de lumière pure qui émane de son ventre ! Tous considèrent cela comme la chose la plus naturelle qui soit. En ce qui me concerne, mon gardien serait un ange. C'est ainsi que le voient mes deux maestros. Un ange sympathique et rondouillard, essence de la forêt, qui protège les arbres d'une aile en me protégeant aussi. En plus des apparitions lors des séances d'ayahuasca, l'ange est apparu plusieurs fois dans les rêves de Francisco qui est un spécialiste du domaine onirique. Autant te dire que, jusqu'à maintenant, je n'ai pas vu la moindre plume de mon cher ange gardien. Francisco m'assure qu'il viendra se présenter à moi un de ces jours. Patience. Tout ceci

m'amuse et vient équilibrer les moments difficiles des séances d'ayahuasca.

Il y a plusieurs façons d'aborder la science des ayahuasqueros.

-Mon corps ne souffre d'aucune maladie, je ne suis donc pas quelqu'un qui viendrait chercher des remèdes ou un traitement auprès d'un guérisseur traditionnel de la forêt.

-Je ne me connais pas non plus de désordres mentaux qu'un chaman d'Amazonie pourrait soigner.

-J'ai écarté dès mon arrivée tout le pan « ludique » des effets du psychotrope. Je pourrais, en effet, m'abandonner au plaisir des hallucinations, visions et autres délectations mentales que procurent parfois les plantes. N'ayant pas l'intention de me laisser « porter » ni distraire, je rejette l'attitude hédoniste.

Mon idée, en revanche, est de tenter de pénétrer cette vieille tradition qu'est l'usage local de l'ayahuasca. Essayer d'en comprendre les mécanismes. Voir de quelle manière les chamans, via les plantes, parviennent (ou ne parviennent pas) à agir concrètement sur leurs patients. Que guérissent-ils, comment guérissent-ils, qui guérissent-ils, quels sont les outils, les armes, les connaissances que l'usage de l'ayahuasca propose, impose ou enseigne ? Je n'oublie pas que l'idée première est aussi de polir un peu le « quartz », apparu dans une vision l'an passé, qui représentait ma conscience.

Cela viendra à son heure...

Pour l'instant, ma démarche s'oriente naturellement vers celle de l'apprenti, qui va tenter de chercher des réponses en expérimentant de l'intérieur les rituels. N'ayant ni formation ni compétence dans les domaines qui me permettraient d'aborder ce sujet d'une façon scientifique rigoureuse, je suis en quelque sorte condamné à me choisir comme cobaye. Je vais partir du point zéro.

Lors de mes voyages précédents, mon attitude pendant les nuits d'ayahuasca était celle de l'observateur curieux et passif, un patient en bonne santé, un spectateur attentif. L'expérience était passionnante, mais je vais cette fois me positionner, si possible, en acteur.

Pour ce faire, il m'a semblé évident dès les premières prises d'ayahuasca ici, qu'il me faudrait avoir une certaine maîtrise de l'ivresse. La limiter en quelque sorte afin de pouvoir y mettre de

l'ordre. L'outil de cet ordre est la concentration qui m'apparaît comme déterminante. C'est le premier vrai obstacle auquel je me heurte.

Iquitos, mardi 14 octobre.

Un petit mot rapide de la grande ville avant mon nouveau départ pour la forêt.

Deux jours pour se refaire (ou se défaire ?) la santé. J'ai forcé peut-être un peu sur la soupe de tortue et les jus de fruits tropicaux, mais c'est tellement bon après le régime rigoureux de la semaine passée. J'y retourne, et plus tôt que prévu, puisque j'envisageais une semaine de tourisme avant de reprendre mes activités d'apprenti.

Un vieil homme, Hector, ayahuasquero réputé, propose de venir me faire prendre l'ayahuasca cette semaine. L'occasion est trop bonne pour la négliger. Il est midi, je pars le rejoindre en forêt. J'ai acheté le riz, les haricots et le tabac pour tenir une semaine. Quatre noix de coco aussi qui me seront permises et vont améliorer grandement mon régime de base.

Dès ce soir, nous prenons l'ayahuasca. Puis jeudi et vendredi, enfin encore samedi, où nous nous déplacerons jusque chez Don Jose Coral, autre très vénérable guérisseur qui m'invite à venir prendre l'ayahuasca chez lui. La semaine va être chargée, il va falloir s'accrocher, mais je ne suis pas ici pour faire bronzette sur les berges de l'Amazone.

Sachamama, mercredi 15 octobre.

Tôt dans l'après-midi d'hier, j'étais de nouveau installé en forêt, bien heureux d'y retrouver le calme, la paix et la fraîcheur relative des sous-bois. Plus tard est arrivé Don Francisco puis, avant la nuit, Don Hector accompagné de cinq personnes.

Hector Ahuanaris a un peu plus de soixante ans, je pense. C'est un indien Cocama (une ethnie du haut Ucayali) et il est le père de Fernando Laiche.

Hector est un chaman puissant et très respecté, m'a-t-on dit. Il est venu avec son épouse, (une petite femme édentée, discrète et chaleureuse) et quatre personnes : trois hommes et une femme présentés comme des patients.

Les *curanderos* ou *ayahuasqueros* sont des guérisseurs. Des patients viennent donc les consulter et se faire traiter. Don Hector devait tenir chez lui une cérémonie; il s'est déplacé à Sachamama sur la demande de Francisco afin que je le rencontre, et ses patients l'ont suivi. La cérémonie nocturne aura lieu dans la case réservée à cet usage. Guy, je ne pense pas t'avoir décrit le déroulement d'une session d'ayahuasca. Toutes celles auxquelles j'ai assisté jusqu'à aujourd'hui sont identiques à quelques détails près : la personnalité, le charisme et la force du maestro varient évidemment ; tous n'ont pas la même puissance de chants, la même harmonie vocale ou le même rythme. La présence à leurs côtés d'aides ou d'apprentis, les différentes qualités d'ayahuasca, modifient aussi l'énergie délivrée.

Le lieu choisi peut être un site naturel, une case spéciale ou bien l'intérieur d'une maison. En fait, un peu n'importe où semble-t-il, pourvu que l'on puisse avoir le calme. L'ambiance n'est pas la même non plus s'il y a un, deux ou dix participants qui prennent ou ne prennent pas d'ayahuasca. Enfin la clarté de la nuit et l'électricité de l'atmosphère ont une incidence certaine. Ceci dit, voici en exemple le déroulement de la cérémonie de la nuit passée.

Pas de dîner quand la nuit tombe vers 18 heures. A priori les gens n'ont pas déjeuné non plus, sinon très légèrement. On discute tranquillement et l'on se repose. A 21 heures, Don Hector sort de son hamac, il est concentré et a rassemblé son énergie. Les gens se rassemblent et se suivent en file sur le petit sentier qui mène à la case d'ayahuasca. La case n'a pas de mur, juste des poteaux qui soutiennent le toit de palme.

Tout autour, très dense, la forêt.

La case est un rectangle de quatre mètres par huit, des bancs de planches et de branchages bordent les quatre côtés. Les angles sont laissés libres afin que les participants puissent facilement sortir s'ils en ont besoin. Devant le banc placé sur le côté orienté à l'est, où vont s'asseoir le chaman et ses éventuels assistants, se trouve une table

ceinturée par une liane sèche d'ayahuasca. Une autre liane dessine une arcade au-dessus de la table.

Don Hector sort son matériel d'un sac : ayahuasca dans une bouteille, petite noix de coco en guise de gobelet, des cigarettes (*mapachos*) de tabac noir, une *shacapa*, un flacon d'essence de camphre avec quelques graines de *camalonga* (une plante maîtresse), enfin une petite lampe à pétrole bricolée dans une boîte de conserve.

Il dispose tout cela sur la table. Les participants s'installent en gardant une distance respectable entre eux sur les bancs de planches. La lampe à pétrole éclaire faiblement l'ensemble.

Hector allume un *mapacho* et en souffle la fumée aux quatre points cardinaux. Il s'assied, saisit la bouteille d'ayahuasca à l'intérieur de laquelle il souffle la fumée, et commence à siffloter très doucement une petite mélodie. Puis il repose la bouteille sur la table. Il verse un peu de camphre au creux de sa main, s'en tapote le haut du crâne et en passe sur son visage et sa poitrine. Il assouplit un peu la *shacapa*, ce petit bouquet de feuilles sèches qu'il va utiliser tout au long de la soirée, et, éventuellement, rectifie l'assemblage des feuilles pour obtenir les sons désirés. Sa femme, qui est aussi son apprentie, est assise à sa droite.

Il demande à Francisco de les rejoindre. Il souffle de la fumée sur la petite noix de coco, de nouveau dans la bouteille et verse l'ayahuasca dans le récipient qu'il tient près de son visage, tout en chantant à voix très basse. Il nomme l'une des personnes présentes, qui s'approche de la table, saisit la noix de coco, se concentre et boit l'ayahuasca d'un trait. L'opération se renouvelle pour chacun des participants, puis Hector et son épouse boivent eux aussi dans la petite noix de coco. La lumière est toujours allumée et pendant une dizaine de minutes les gens parlent à voix basse ou se concentrent.

La lampe est soufflée. On ne distingue plus que de vagues silhouettes grâce à la faible clarté de la lune à travers les arbres. Soudain, les bruits de la forêt semblent plus présents. Batraciens, insectes, oiseaux, cris de bestioles proches ou lointaines, la vie grouille alentour. Craquements des arbres, bruissements des feuilles, grincements aigus, tout bouge à son rythme.

S'élèvent alors dans la nuit, se mêlant aux sons ambiants, les notes claires d'un arc musical qu'Hector tient près de sa bouche. La petite

mélodie, simpliste et primitive, s'échappe en cercles concentriques qui vibrent doucement. Pour certains, l'effet de la drogue se fait déjà sentir. Les sons de l'arc, timides et cristallins, nous introduisent dans le concert de la forêt primaire. Rompant avec cette pureté, Hector commence à se racler bruyamment la gorge et crache de nombreuses fois avant d'entamer un sifflotement vague qui, vite, va s'organiser en une mélodie vive. S'éveille alors la shacapa, qu'il tient de sa main droite. Doucement il va en stabiliser le rythme et commencer à chanter en augmentant rapidement le son de sa voix. Déjà, un de ses patients se lève, quitte la hutte à grands pas et vomit dans un fracas de tuyauterie. A peine revenu, il s'élance à nouveau au dehors et vomit de plus belle. Un second patient le rejoint et tous deux vomissent de concert pendant un long moment. Francisco m'avait prévenu que l'ayahuasca que prépare Don Hector est très forte !...

Lui-même n'en a pas pris, le simple fait d'être là et de sentir la drogue alentour suffit à l'enivrer jusqu'à obtenir de puissantes visions.

Je m'inquiète un peu. Des huit personnes présentes, je suis le seul non Indien ou métis et probablement celui qui est le moins habitué à l'ayahuasca. Mais aucun signe évident d'ivresse n'apparaît jusqu'alors. La jeune femme quitte elle aussi la hutte pour vomir, dans un déchirement poignant. Don Hector enchaîne ses chants sans interruption, sinon pour se racler la gorge et cracher de temps en temps. Son épouse, assise près de lui et tournée dans sa direction, souligne de sa voix tendre les chants et manie une petite shacapa discrète qu'elle oriente vers lui. Francisco entonne lui aussi quelques couplets, un ton au-dessous de la voix forte de Don Hector qui emplit l'espace. La première petite heure passée, Hector et Francisco, voyant que je ne suis pas arrivé à l'ivresse, me proposent de re-boire un peu de la plante. J'en prends une petite dose et retourne à mon siège. Trois minutes plus tard, je baille à m'en décrocher la mâchoire et sens l'effet de la drogue monter rapidement. J'allume une cigarette de ce tabac très fort afin de renforcer encore l'ivresse qui approche. La perception que j'ai des chants de Don Hector se modifie, j'en perçois plus nettement les vibrations, et l'énergie qui émane de sa voix devient presque palpable.

Inlassablement, son épouse, en agitant sur un rythme lent sa shacapa, lui communique un faisceau d'énergie supplémentaire qui,

ajoutée à la sienne, est diffusé dans l'atmosphère. A la fin de chaque chant, les shacapas s'arrêtent un instant de voler (*il faudra que je te parle plus en détail de cet instrument*) et Don Hector souffle en notre direction quelques bouffées d'air.

Mon ivresse (ma *mareacion*) est maintenant très forte, et, pour la première fois, une vision apparaît. Je vois d'abord deux yeux immenses, vert pâle, irradiés de jaune, et un visage de femme se forme. Il emplit quasiment tout l'espace. Juste un visage fait de particules végétales lumineuses, pourtant bien une peau ! La bouche semble s'en extraire et s'approche de moi. Elle s'ouvre à demi et je ne sais pas si c'est pour me parler, régurgiter quelque chose ou encore me manger. Puis la bouche recule et reprend sa place sur l'immense visage calme de cette femme qui me fixe de ses yeux verts. De nouveau, la bouche s'approche puis repart et ainsi plusieurs fois. Pendant un temps qui me semble très long, cette vision emplira mon espace mental sans manifester quoi que ce soit de très évident.

Don Hector commence la seconde phase de la cérémonie. Il va concentrer ses chants et son action individuellement sur chaque participant. Tout d'abord sur Francisco : Hector est debout, face à lui, de la main droite il tient la shacapa, de la gauche une cigarette qu'il porte près de sa bouche, enfermée dans ses doigts. Il commence à chanter. Une partie de l'énergie qu'il diffuse va « nourrir » le tabac qu'il tient au creux de sa main, comme s'il s'agissait d'un micro. La shacapa, animée d'un rythme très rapide, frôle la tête de Francisco puis volette d'une épaule à l'autre, s'échappe par instants pour aller flirter avec le dos ou la tête de Francisco, vient enfin se fixer sur sa poitrine un long moment.

Le chant est puissant et vif, l'énergie produite considérable.

Les chants ne sont pas choisis au hasard. C'est le maestro qui détermine quel ikaro utiliser pour telle ou telle personne, chacun recevant une énergie distincte et appropriée.

Après un ou deux chants, le curandero allume la cigarette qu'il gardait au creux de sa main. Il en prend de grandes bouffées qu'il souffle d'abord sur le haut du crâne de son patient puis sur sa poitrine, son dos, ses mains, enfin donne le reste de la cigarette à fumer alors qu'il retourne chanter à sa place.

Un peu plus tard, il se dirige vers une autre personne sur laquelle il va reproduire la séquence avec d'autres chants.

Après Francisco, Don Hector va *icarar* (c'est à dire chanter un ikaro) sur sa femme, puis sur moi. Grand moment que j'aurais bien du mal à décrire. Il me transforme en une sorte de grande coupole radar captant les ondes que sa voix et sa shacapa émettent. Il me charge comme une batterie alimentée en 100.000 volts.

Vraiment étonnant et magnifique ! J'ai la perception nette qu'il « nourrit » ma couronne. Une énergie de plus en plus concentrée s'accumule autour de moi, puis s'incorpore dans mon crâne par flots puissants.

Don Hector consacre l'heure suivante à chanter sur ses quatre patients. Pendant ce temps, ma vision, toujours présente (et de plus en plus nettement), occupe mon champ visuel, pour peu que j'y consacre mon attention.

Puis l'énergie collective retombe lentement et Don Hector propose d'arrêter la cérémonie après quelques dernières mélodies.

La lumière est rallumée, chacun rassemble ses petites affaires et nous regagnons en silence les grandes huttes.

Pour ma part, je suis encore bien ivre et je me glisse sous ma moustiquaire sans avoir reposé vraiment les pieds sur terre. Tout le monde s'installe pour la nuit, qui dans un hamac, qui sur un matelas à même le sol.

Je vais passer une nuit très agitée, quasiment sans dormir.

Je suis parcouru par des décharges électriques et mon corps ne peut rester plus de quelques secondes en place. Incapable de me calmer, je ne sais que faire de l'énergie que le chaman a mise dans mon corps. Aux toilettes, je me purge d'une diarrhée colossale. Au matin, Don Hector et sa suite ont disparu quand je sors de ma moustiquaire. Il reviendra après-demain pour une nouvelle nuit d'ayahuasca. Aujourd'hui : repos, repos, repos.

La séance a duré presque quatre heures et j'ai le sentiment de t'avoir décrit un arbre sans t'en faire goûter le fruit. Sur le papier tout cela a des allures de coquille vide. Comment exprimer l'énergie qui émanait de cet homme ? Comment décrire ces ondes que diffuse la shacapa ? Comment te faire pénétrer cet univers magique ? Il est évident aussi que ma minuscule expérience ne me permet de percevoir

qu'une toute petite partie de l'iceberg. Je pense que presque tout m'échappe encore et restera invisible longtemps.

Vendredi 17.

Guy, j'ai bien du mal à te décrire la journée d'hier, mes doigts sont gourds et je dois faire le tri dans mes pensées.

J'étais seul hier à Sachamama. Journée calme et chaude. Avant la nuit sont arrivés successivement Francisco, Don Hector et son épouse, puis un patient, bûcheron de la région âgé de 56 ans. Don Hector le traite avec certaines plantes pour un diabète, et avec l'ayahuasca pour des problèmes personnels (?).

A peine la nuit tombée, un bel orage inonde la nature et rafraîchit l'atmosphère. Super ! A 20 h 30, nous nous installons dans la case d'ayahuasca. Francisco n'est pas venu. Seuls Don Hector et moi prenons de la plante, son épouse et le patient restent à jeun. Don Hector n'est pas dans son assiette. Il crache et tousse beaucoup, il est franchement malade après avoir bu l'ayahuasca. Je ne suis absolument pas ivre et, après une heure, je bois une deuxième dose. Rien ne se passe pour autant. Le chaman se concentre sur son patient, me délaisse un peu, et la soirée s'achève assez rapidement me laissant sur ma faim.

De retour dans la grande hutte, tout le monde se couche, sauf Don Hector qui, depuis l'extérieur de ma maison, siffle très doucement vers moi un ikaro pendant quelques minutes. Je sens d'un coup l'ivresse arriver. Le monde bascule. Des visions apparaissent...
Le chaman n'avait pas dit son dernier mot !

La nuit est somptueusement belle, la pleine lune au zénith, l'air frais, pas un souffle de vent. Je me laisse aller à une plénitude totale. Je ne vais pas dormir une minute de la nuit et à l'aube, j'irai me baigner à la rivière pour essayer de stopper l'ivresse qui perdure avec une force jamais sentie jusqu'alors. Vers 6 heures, il me faudra croquer un citron, (dont l'acidité atténue l'effet de l'ivresse) pour revenir à un état normal et sortir de l'extase.

Cinq fois j'ai dû aller aux toilettes et me suis vidé en diarrhées invraisemblables. Comment autant de choses peuvent-elles sortir de

mon corps, alors que je n'ai mangé ces deux derniers jours que deux petits bols de riz blanc ? Je me suis déshydraté énormément mais sens mon corps propre et décapé.

Durant la nuit, sept heures durant, je voyage dans un monde inconnu. Malgré mon pas hésitant, j'ai l'impression de me déplacer tel un fauve. Je deviens un jaguar ondulant, je sors, rentre et affûte mes griffes, rugis en silence. En silence dans la nuit. Partout alentour, je vois les « esprits » de la forêt, dans l'air, dans les arbres, isolés, groupés par deux ou trois, de tailles et de formes différentes, plus vrais que vrais !

Pendant plusieurs heures, je suis un rapace, un épervier je crois. Je lustre et entretiens les plumes de mes ailes, posé sur une branche, entouré d'autres éperviers. Je passe d'arbre en arbre, guettant la nuit de mon regard d'oiseau. Affûte mon bec sur l'écorce d'une branche. Mon ouïe est d'une sensibilité décuplée. Je peux entendre voler d'autres oiseaux haut dans le ciel, il me semble percevoir nettement des petits bruits à une grande distance. Rien ne m'échappe.

Je suis installé dans un hamac, les trois autres personnes dans la hutte voisine dorment tranquillement et chaque seconde est un régal. Je me délecte de ces sensations nouvelles : voir, entendre, sentir et se mouvoir comme un oiseau ou un félin sont des choses extraordinaires, et l'ayahuasca procure le sentiment puissant que ces perceptions sont réelles. Peut-être le sont-elles ? Ai-je effectivement « capté » les perceptions sensorielles d'autres animaux ? Mystère et boule de gomme !

Longue discussion ce matin avec Francisco qui m'aide à comprendre chaque jour l'évolution progressive de mon avancée dans le monde de l'ayahuasca. Il est brillant, passionné, généreux et il a près de trente ans d'expérience en la matière. L'évolution de mes visions le satisfait. La rigueur de ma diète (dix jours avec un break), mon envie d'aller plus loin et les prises répétées d'ayahuasca me disposent naturellement à pénétrer le monde des esprits de la nature. Je vais prendre la plante de nouveau ce soir, puis demain afin de battre le fer tant qu'il est chaud, ensuite pas plus de deux fois par semaine pour me maintenir un temps au niveau atteint. Bientôt je ne devrais plus avoir besoin d'ayahuasca pour avoir des visions. Se concentrer et siffloter un ikaro suffiront, dit-il ! Je ne devrais pas perdre le bagage

accumulé. Il me reste pourtant beaucoup de chemin à faire. Je me demande même si j'ai déjà posé le pied sur ce « chemin de la connaissance » des hommes de la forêt.

Deux nouveaux patients de Don Hector nous rejoindront ce soir (le bûcheron est parti dans la matinée) et je devrai reprendre encore de l'ayahuasca.

Quatre prises en cinq jours, ils vont me tuer !

Je me ré-hydrate au lait de coco. J'ai mangé vers 11 heures un bol de riz. Tout baigne.

Il est temps que je te parle un peu de la façon dont je perçois le fameux petit instrument que l'on appelle la shacapa.

Il s'agit d'un simple bouquet de feuilles sèches (nom commun : *pariana s.p*, famille des *poaceae*), dont les tiges nouées forment un manche d'une quinzaine de centimètres de long, liées par un ruban d'écorce battue de *llanchama*. Les feuilles forment un éventail épais de trente centimètres de large et quarante centimètres de long environ. Elles ne se brisent pas lorsqu'elles sont secouées, mais se frottent et s'entrechoquent. Ce hochet primaire se révèle être un instrument très riche et délicat quand il est manié par une main experte. La shacapa accompagne tous les ikaros des cérémonies d'ayahuasca et presque tous les rituels chamaniques.

En variant le rythme, l'amplitude et la forme du mouvement qu'on lui donne, l'instrument couvre un large champ de sons, évoquant, à s'y méprendre, un vol de colibris, des bourdonnements d'insectes, une ou des libellules, le vol d'un pigeon, d'un aigle ou d'une bande d'oiseaux, d'un papillon, d'une chauve- souris, la pluie, etc...

Tous ces émissaires volants produisent des ondes particulières et propres à chacun, qui se diffusent par flots continus accompagnant le chant du chaman.

La shacapa produit sa propre énergie, dont une partie est absorbée par le maestro. Les ondes vibratoires de la shacapa vont se coupler avec celles que le maestro diffuse en chantant. L'instrument fait alors office de messager, transportant et délivrant son énergie propre tout en véhiculant aussi la force générée par le chaman.

L'infinie variété du couple chant/shacapa est une des richesses de l'art chamanique. En maîtrisant ces énergies, le guérisseur induit une modification calculée sur le conscient, l'inconscient et le métabolisme

de son patient. Lorsqu'il chante et actionne la shacapa si près du corps qu'à chaque séquence elle touche la peau ou le cuir chevelu du patient, toute l'énergie est absorbée par le corps qui devient une batterie en charge. Lorsqu'elle s'arrête, la shacapa est un oiseau qui se pose, refermant ses ailes après un dernier battement vif. Dans un grand coup d'aile, elle peut projeter le souffle du chaman dans une direction précise, le focaliser sur un point, ou diffuser l'énergie à la ronde en grands cercles concentriques. Pendant les trois ou quatre heures que dure en moyenne une cérémonie, le curandero ne va pratiquement pas lâcher la shacapa, qu'il ne pose que quelques secondes entre chaque ikaro.

L'autre nuit, en quittant la case après une belle cérémonie, je voyais, à la clarté de la lune, des millions de traces d'ailes et de plumes diffusées par l'instrument et déposées partout alentour sur le sol de la forêt, comme des feuilles sèches tombées des grands arbres...

La shacapa peut faire aussi une très bonne balayette !

Samedi 18 octobre

Sur les sept personnes présentes hier soir dans la case de cérémonie, (Don Hector et quatre de ses patients, son épouse, et moi-même), nous n'étions que trois à boire l'ayahuasca : un des patients, le chaman et moi. J'étais très fatigué et n'en ai bu qu'une petite dose. Il faisait un peu trop frais, trop humide et la nuit était sombre. L'ivresse est venue lentement. Les visions n'étaient pas très nettes et plutôt hostiles, faites d'angles vifs, de triangles imbriqués, de silhouettes de diablotins. Je ne me sentais pas la force de leur faire face et les repoussais en dissipant ma concentration. Don Hector est venu vers moi. Il a chanté sur un petit flacon contenant un liquide gras et parfumé qu'il a utilisé sur mon front et le haut de ma poitrine, en dessinant des croix. Puis il a chanté deux longs ikaros, nourrissant ainsi un mapacho, et actionnant sa shacapa sur moi. Très vite la force m'est revenue. D'une position plutôt prostrée, je me suis relevé avec le sentiment d'être assez vaillant pour affronter, le cas échéant, les visions hostiles qui m'entouraient. Il m'a ensuite soufflé de la fumée à

trois reprises vers le haut du crâne et au creux des mains. J'ai fumé le reste du mapacho qui était parfumé très agréablement, presque sucré, récupérant encore de l'énergie.

Le patient qui avait bu l'ayahuasca a vomi si longtemps et si douloureusement que je crois bien qu'il a fini par vomir ses os, tant il est allé chercher loin quelque chose à régurgiter. Le pauvre.

Don Hector a fait s'allonger sur le ventre la femme qui était à côté de moi, lui faisant des « *chupadas* » au niveau du rein droit. Puis, après avoir chanté sur une autre petite bouteille, il a pris une gorgée du liquide, la conservant dans sa bouche. Posant ses lèvres sur la peau de la patiente, il a aspiré longuement, dans une espèce de gargarisme à l'envers, puis a craché le liquide au dehors, recommençant plusieurs fois. Le tout a duré une dizaine de minutes.

Il a chanté deux ikaros sur chacun des deux autres patients, mais sans utiliser de fumée de cigarette pour les *sopladas* (les souffles), à la fin.

Nous sommes revenus vers 1 heure du matin (la cérémonie a commencé à 21 heures) et j'ai dormi très correctement jusqu'à 5 h 30. Pour la première fois je n'ai pas eu de diarrhée après avoir bu de l'ayahuasca (résultat du décapage de la veille).

Au lever du jour, bain frais dans la rivière et jus de coco. Vers 11 heures, un peu de riz, puis nous partons, par les sentiers, Francisco et moi chez Don Jose Coral à une douzaine de kilomètres, pour y prendre l'ayahuasca ce soir et y passer la nuit.

Ce matin j'ai demandé à Don Hector ce que signifiait et à quoi servait le liquide qu'il a utilisé sur moi hier soir. « C'est une protection pour t'aider à conserver ton acquis et te permettre de lutter contre des forces ou des esprits négatifs qui pourraient s'opposer à toi ».

Dimanche 19 octobre.

Il faisait une chaleur terrible à Huairamama dans l'après-midi. Il s'agit d'un grand terrain, acheté par un Américain, où Francisco entretient une annexe ethno-botanique. La nature du sol permet d'y acclimater des plantes qui ne se plaisent pas à la Sachamama. Le vieux Don Jose Coral vit là, dans une petite maison de bois et tôles.

Dans la pièce principale au sol de ciment, nous étions onze personnes pour la cérémonie nocturne. Un patient de Don Jose, très maigre et ne pouvant marcher, vit ici le temps de son traitement. Je l'y avais vu la semaine passée. Son épouse était à ses côtés. Il y avait aussi un couple de la ville (la femme venant faire traiter une stérilité), Don Francisco, Carla (la cuisinière de Sachamama), deux vieilles femmes indiennes, un jeune adulte, et le maestro Don José.

La méthode du chaman est différente de celle que je connais : avant de boire l'ayahuasca, il se présente longuement aux « esprits », présente également chacun des patients et leurs problèmes ou maladies. Il demande aux esprits de faire pour lui un diagnostic précis et d'indiquer les remèdes appropriés. Il m'a présenté brièvement et a invoqué son ami Paul Masson, l'Américain propriétaire du terrain, avec lequel il dit entretenir un « contact spirituel » à distance. L'une des deux vieilles indiennes (qui est son aide), Carla, Don Jose et moi avons bu l'ayahuasca, puis la petite lampe à pétrole a été soufflée.

Il a fait de nombreuses oraisons, invoquant des saints de la chrétienté, de grands esprits locaux du panthéon de l'ayahuasca et a appelé près de lui les esprits de quelques vieux chamans disparus. A suivi un chant très fort avec shacapa. Il s'agissait tout d'abord de soigner cet homme incapable de marcher. Des périodes de silence alternaient avec des incantations fortes du chaman. Sur ordre de Don Jose, c'est la vieille indienne qui s'est approchée du malade et a fait de longues « *chupadas* » sur sa jambe. Cette indienne possède le « *mariri* », un flegme (?) retenu dans l'estomac, que possèdent certains guérisseurs. Elle a fait de longues aspirations bruyantes en suçant la partie malade puis est revenue vers le chaman, lui donnant le mal extrait de la jambe afin qu' il le détruise dans sa bouche en utilisant son propre « *mariri* » avant de recracher le mal, anéanti.

Je ne comprends rien à tout cela pour l'instant !

Mon ivresse est très légère, j'aurais besoin de boire plus d'ayahuasca mais n'ose en demander. Le vieux chaman prie les saints et les esprits de ses collègues ancestraux, tantôt en espagnol, tantôt en dialecte. Concentré sur la femme stérile, et sans bouger de sa place, il diagnostique un « *frio del ùtero* », indique qu'une opération ne sera pas nécessaire mais qu'il va, dès demain, préparer une potion spéciale « *icarada* » que prendra la femme afin qu'elle puisse « avoir des

œufs ». Il lui demande si elle peut payer 100 soles (40 dollars) pour cette potion. Elle acquiesce. Les chamans, se faisant peu ou pas payer par la majorité de leurs patients qui sont en général très pauvres, ont tendance à se rattraper sur les gens plus aisés venant de la ville.

Près de moi, Carla pleure doucement depuis un moment, son ivresse est forte et elle doit sortir un moment pour aller aux toilettes, aidée par Francisco. Je sors à mon tour pour vider mes intestins. La nuit est belle, je guette des visions qui n'apparaissent pas. Ma concentration est pourtant correcte, mais j'ai toujours besoin d'une assez grande dose d'ayahuasca pour atteindre le niveau nécessaire à la phase d'extase. Je sens que je n'en suis pas loin mais je n'atteins pas ce niveau. Les deux patients ayant été « traités », la cérémonie se termine tranquillement. Tout le monde s'endort sur le ciment de la pièce nue.

Au matin, Francisco me dit avoir été impressionné par la force de la vieille indienne. Il voyait un arc puissant de protection l'entourant alors qu'elle faisait la « *chupada* » au malade. Il souhaite l'inviter un jour à Sachamama pour qu'elle participe là-bas à une cérémonie. Le vieux Don Jose Coral, qui a passé les 85 ans, a encore beaucoup d'énergie, sa connaissance et son expérience sont grandes. Il a formé de nombreux disciples dont bon nombre sont devenus des maestros à leur tour. Il perd doucement énergie et puissance au fur et à mesure que son corps vieillit et s'affaiblit, mais est encore, d'après Francisco, un grand curandero.

J'aurai probablement l'occasion de revenir prendre l'ayahuasca chez lui et j'espère arriver à un état d'extase qui me permette de mieux comprendre son travail. Je rentre tôt à Sachamama en prenant un *collectivo* sur la piste, puis finis à pied, tandis que Francisco va dans sa famille à Iquitos.

Je romps ma diète demain matin, puis irai en ville d'où je t'enverrai les notes prises durant la semaine, avant de m'offrir quelques jours de voyage dans la région d'Arequipa.

29 octobre.

Je suis revenu hier soir dans ma case en bois comme on rentre « à la maison », après six jours de balade pendant lesquels j'ai plutôt

perdu mon temps et pris trop d'avions. Une journée à Arequipa, jolie ville coloniale où je n'ai rien à faire (j'ai quand même déniché quelques objets précolombiens). Puis une longue journée de route entre 3000 et 5000 mètres d'altitude par de mauvaises pistes poussiéreuses parmi les volcans pour atteindre un canyon (le canyon de Colca) où j'espérais trouver quelques hommes de connaissance que je n'ai pas vus ! Deux jours à s'y cailler et à observer aigles et condors, petites promenades agréables, mais le souffle manque vite vers 4000 mètres, surtout après mes diètes. Les gens des hauts plateaux sont beaucoup plus farouches et réservés que ceux de la forêt, et il m'aurait fallu le temps et l'énergie que je n'avais pas pour y faire des rencontres intéressantes. J'ai renoncé : retour à Arequipa, puis Lima, puis Iquitos.

Aujourd'hui nous avons préparé de l'ayahuasca, très chargée en chacruna, de 5 heures du matin à 15 heures. Nous en boirons ce soir.

Je commence demain une nouvelle diète d'une semaine avec, en alternance, ayahuasca et ajosacha, une autre plante maîtresse que je vais découvrir. Nous serons deux « diéteurs » : Doña, une femme apprentie curandera, va se joindre à moi.

Nous emménagerons dans une hutte un peu retirée en forêt pour y être plus tranquilles. Je vais vite reperdre les kilos que j'avais laborieusement récupérés pendant ma semaine de « vacances ».

Le jour tombe sur la forêt, un jeune indien joue comme chaque soir de la flûte, le chaman fume son tabac noir dans le hamac, dans quelques heures je repars en voyage dans le monde des esprits...

30 octobre.

Nous étions quatre hier soir à prendre la potion magique. Don Fernando, son assistante, et Manuel (un des deux indiens qui travaillent à Sachamama) ont été de suite très *mareados* et même très malades. Ils ont dû, chacun, de nombreuses fois quitter la hutte pour se vider douloureusement. Pour ma part, rien. Après un moment j'ai repris un peu d'ayahuasca. Elle était effectivement très forte, une espèce de sirop épais au goût terrible. Le seul fait d'approcher la petite noix de coco contenant le produit et d'en sentir l'odeur très spéciale a déclenché immédiatement l'ivresse. J'ai bu malgré tout et, dans les dix

secondes, j'étais dehors pour vomir. Tout le reste de la soirée je me suis senti très calme et détendu, participant aux chants, prenant même le relais du chaman lorsqu'il était ressorti un long moment pour se purger.

Je m'accroche. Les chants ne sont pas évidents pour moi...Par contre, je ne me débrouille pas trop mal avec la shacapa. Tout cela serait moins difficile à jeun, mais dans un état avancé « d'ivresse » les choses sont nettement plus compliquées à maîtriser... Pas mal de petites visions, de belles pensées, des gouffres de réflexions mais rien de franchement extraordinaire, cette fois encore. Je guette le moment où je vais vraiment décoller, et il tarde à venir ! Vers 1 h 30, nous avons regagné les cases mais aucun de nous quatre n'a pu fermer l'œil de la nuit.

Pendant la cérémonie, Fernando m'avait donné une énorme quantité d'énergie en chantant sur moi. Une fois encore, c'était magnifique et tout à fait étonnant.

Prochaine prise d'ayahuasca samedi soir... Nous ne déménagerons finalement un peu plus loin en forêt que demain matin.

Vendredi 31 octobre.

A cinq heures ce matin, Fernando m'a sorti de mes rêves. Nous sommes allés près de la petite rivière au pied de la colline. Il m'avait préparé l'équivalent d'un verre d'extrait cru d'ajosacha. Je suis entré dans l'eau jusqu'à la taille, ai bu d'un trait le liquide végétal et me suis aspergé vigoureusement d'eau fraîche, afin d'éviter le choc que peut procurer, parait-il, l'ajosacha (le blocage de la respiration). Rien de particulier ne m'est arrivé.

A peine de retour à Sachamama, nous avons pris nos affaires (hamacs, nourriture, vêtements, etc...) et sommes partis sur une autre colline proche où se trouve une case assez grande et très rudimentaire : juste un toit et un plancher d'écorces. La vue y est assez dégagée, et c'est bien agréable. Je devrai rester ici jusqu'à mercredi ou jeudi prochain. Au programme : ajosacha une ou deux fois, ayahuasca une nuit sur deux et riz bouilli sans sel à chaque repas....

Mardi 4 novembre.

9 heures, il pleut des cordes, chaque jour un peu plus, un peu plus fort, un peu plus longtemps...Nouvelle nuit sans sommeil. Je suis enroulé dans un tissu de laine acheté à Arequipa, qui me protège de l'humidité.

Je reviens un peu en arrière, j'ai été paresseux ces derniers jours, aucune note depuis le 31 octobre.

La vie est plutôt tranquille dans notre case et les journées passent lentement. Nous sommes quatre la plupart du temps (le chaman ayant amené sa femme), mais je cherche l'isolement dans mon petit coin. Seuls Doña et moi diétons. Fernando et son épouse, eux, mangent des plats salés qui me tentent beaucoup, mais Doña et moi avons notre régime ! Je m'habitue de mieux en mieux à manger sans sel et j'arrive même à trouver un bon goût au riz bouilli et au manioc. Un jour sur deux, après les nuits d'ayahuasca, je m'offre un lait de coco : grandiose ! C'est dire où j'en suis ! Je ne maigris plus, ou très peu. Après avoir perdu six ou sept kilos, mon poids s'est stabilisé. En fait, il ne me reste plus grand chose à perdre à part les os. Je sens une légère fatigue, mais plus du tout l'épuisement total des diètes précédentes. Je fais chaque jour un tour en forêt pour observer la variété incroyable de la flore et de la faune. Il y a des merveilles de formes, de couleurs, de sophistication et de simplicité.

Notre maison est située sur le haut d'une petite colline qu'ils appellent le « *frutal* », un verger en fait. Quantité d'arbres fruitiers de toutes sortes sont plantés ici et les branches ploient sous le poids de fruits plus tentants les uns que les autres, mais ce sont des fruits défendus aux diéteurs. J'ai l'impression de faire une grève de la faim dans une boutique de friandises. C'est dur.

La baraque fait en gros quatre mètres par cinq, de l'écorce déroulée à un mètre du sol forme le plancher, pas de murs, un toit de feuilles (qui fuit), une petite avancée qui protège le coin du feu. Deux, trois étagères approximatives, un hamac, trois moustiquaires, c'est tout. Tout s'accroche sur les grosses branches qui forment la charpente. Côté cuisine : deux marmites d'aluminium défoncées, trois assiettes, quatre cuillers, un seau d'eau, une machette qui sert à tout. L'eau vient

du marigot au pied de la colline, là même où on se lave, on lave le linge, on boit, en faisant attention de ne pas remuer l'eau pour éviter que la vase ne remonte à la surface. C'est très rudimentaire mais finalement suffisant.

Doña est une femme sympa, joviale, bavarde. Nous avons dix jours de différence d'âge. Elle est bien grassouillette, adore parler bouffe avec la compagne du chaman et détaille tous les petits plats de son répertoire de cuisinière. Elle est apprentie depuis deux ans mais ne me semble pas très douée (ni persévérante, ni très sérieuse, d'après Fernando !). Il s'agit de sa première diète. Elle chante lors des cérémonies mais ne dégage pas d'énergie palpable (en tout cas, je ne la capte pas). Je crois qu'elle m'aime bien.

La compagne de Fernando est une indienne bien typée d'environ 35 ans, calme, réservée, serviable. J'entends peu le son de sa voix, sauf lorsqu'elle papote avec Doña. Elle prend de l'ayahuasca avec nous, est systématiquement malade et doit quitter la hutte plusieurs fois.

Fernando est le maestro. Très calme, se déplaçant à pas feutrés, plaisantant beaucoup, toujours rieur. Jamais un mot plus haut que l'autre, serein, paisible. Son corps est sec mais pas anguleux, sa peau cuivrée. Je crois qu'il s'occupe bien de moi, il est très sérieux dans son travail. Pendant les sessions d'ayahuasca, il se métamorphose. Il devient un phare, une sirène : de lui partent des ondes, des vibrations, des chants d'une mélodie parfaite et très variée (dans un registre malgré tout assez étroit). Pendant les cérémonies, un minimum de mots est prononcé. Il pose des questions très brèves de temps en temps. Ce n'est pas le moment de la parole mais celui du maniement des forces de la nature. C'est un autre registre, c'est l'art du chaman. Rien n'est jamais bâclé, il sait où il en est et où il va en permanence, sa maîtrise me bluffe à chaque fois. Il peut enchaîner une heure de chant sans s'arrêter une seconde et sans le moindre problème.

Dimanche soir, la session d'ayahuasca a été, disons, moyenne, j'en suis resté au même point. Tout était très beau mais avec un petit goût de déjà vu. Nous avons presque terminé la bouteille de potion magique. Des quarante litres d'eau utilisés pour la cuisson des plantes,

et après dix heures d'ébullition, il ne restait à la fin qu'un demi-litre de produit très concentré.

Lundi, Fernando et sa femme sont partis à Iquitos, nous laissant seuls Doña et moi avec les deux petites chiennes Mimi et Loba qui ne nous quittent pas d'une semelle. Mimi est dans mes pattes en permanence, il lui faut le contact, elle dort collée à moi. Mardi, Fernando a préparé, pendant toute la journée, une nouvelle ayahuasca dans son petit coin planqué en forêt. Le rejoignant en début d'après-midi, j ai chanté doucement un de ses ikaros alors qu'il était en quête de bois pour le feu. Moment agréable que de chanter devant une marmite en surveillant le feu et l'ébullition de la « soupe sacrée »...

En rentrant, j'ai trouvé deux jolis petits cailloux blancs polis par la rivière. Il n'y a pas de pierre ici, juste de la terre, des plantes et de la pourriture. Ce sont les deux premiers cailloux que je vois. A peine étais-je rentré à la maison qu'il a commencé à pleuvoir. Fernando est arrivé à la nuit tombante, trempé et apportant la nouvelle ayahuasca toute fraîche. Pas de dîner, nous allons en boire cette nuit, il faut donc rester à jeun jusqu'à demain midi.

Il pleut encore, chacun se met sous sa moustiquaire et se repose, pas un bruit, tout le monde dort. Ces deux, trois heures de repos avant les cérémonies sont nécessaires pour pouvoir mieux supporter l'ayahuasca.

Je dors profondément sous ma moustiquaire lorsque deux petits coups sur mon épaule gauche me réveillent, suivis de deux nouveaux coups, comme si quelqu'un me tapotait l'épaule par derrière. J'allume ma torche : rien ni personne près de moi. Je regarde l'heure : 21 heures pile. Exactement l'heure à laquelle débutent les sessions d'ayahuasca. Je réveille les trois autres occupants de la case qui dormaient profondément et nous nous préparons pour la cérémonie.

(Ce matin, alors que je raconte cette anecdote à Fernando, il m'assure qu'il est très fréquent que les « esprits » fassent des signes. Ils se manifestent par un bruit, un tapotement, comme hier, un flash, etc...C'est leur manière d'attirer l'attention, de prévenir, de montrer quelque chose, de détourner l'attention, à n'importe quel moment... C'est pour Fernando tout à fait naturel et il est normal que je commence à recevoir ces informations après le processus de diète que

j'ai suivi. Pour ma part, c'est la première fois et cela est très troublant. Rien ne me pousse vraiment à accepter l'idée même des fameux esprits, malgré mes visions et ces tapotements hier sur l'épaule.

Peut-être était-ce mon petit ange gardien qui faisait office de réveil matin ?)

La cérémonie se met en route tout doucement, chacun organise ses petites affaires, cigarettes, shacapa, couverture, s'installe à sa place. Je tends mon hamac au bord du plancher, face à Fernando. Les deux femmes sont assises à sa droite sur le sol d'écorce. Fernando me donne une dose relativement petite de sa nouvelle préparation, épaisse et plutôt douce. Il commence à chanter avec peine, le temps d'éclaircir sa voix. Je décide de suivre ses mélodies avec ma shacapa, sans faiblir, m'efforçant de prendre des rythmes indépendants de ma volonté et m'accrochant à ces rythmes issus de la nature comme s'ils m'étaient dictés. Je suis juste l'instrument, pas le compositeur. Si le rythme m'échappe par défaut de concentration, j'y reviens immédiatement et sans difficulté comme s'il me suffit de copier un son qui me parvient : ça marche. Fernando quitte la hutte un moment. J'engage un ikaro d'une quinzaine de minutes et m'en tire plutôt bien. A mon tour, je sors vomir brièvement. Immédiatement mon ivresse décuple et atteint un niveau record. Je reprends la shacapa et me concentre en permanence sur ses rythmes, que je décode.

Une force énorme est en moi : pour la première fois, il me semble pouvoir dégager de l'énergie, capable de la produire, la dompter et la canaliser. C'est un moment très intense. Je persiste à me concentrer, à suivre les chants de la voix et de la shacapa. Je déraille par moments : se concentrer sur deux choses et deux rythmes en même temps n'est pas chose facile dans mon état... Pourtant je serais bien incapable de reproduire, à jeun, les sensations qui m'envahissent.

Deux heures passent ainsi, radieuses et riches d'enseignement. J'apprends beaucoup. L'envie de m'envoler me prend et, sans la moindre difficulté, je deviens une espèce de libellule, survolant la cérémonie d'ayahuasca. Je suis assis bien droit sur mon hamac, me vois ainsi, rythmant les chants, et pourtant je vole et survole les trois autres personnes présentes. Je suis double, le corps d'un côté, conscient de lui même, et l'esprit en dehors, pourvu d'un corps

d'emprunt. Deux entités autonomes mais averties de l'étrange dissociation qui s'est opérée. Je vole et me dirige à loisir dans la hutte, aspire et diffuse de l'énergie en faisant du surplace ou de brefs déplacements, comme le font les libellules. Enfin, je me « pose » dans le hamac et réintègre mon corps, tout naturellement, après ce moment de délectation totale.

Etrangement, deux minutes après, le lien qui maintient les feuilles de ma shacapa se desserre et, d'un coup, toutes les feuilles volent autour de moi. A tâtons dans la nuit noire, je récupère les feuilles une à une sur le sol et recompose mon instrument. Puis, bien lové dans le hamac, je l'agite en rythme face à mon visage et perçois soudain visuellement l'énergie de la shacapa. Deux ondes en arcs colorés s'en échappent, ondes qui s'éloignent dans l'atmosphère. Je dirige ces arcs vers mon corps et en pompe l'énergie lumineuse par tous les pores de la peau.

La shacapa posée, ma concentration se focalise sur les chants de Fernando. Une fois encore mon corps se dédouble, je décolle, et vole un long moment. Cette fois, je suis un oiseau. Je sens chaque plume de mes ailes individuellement et fignole le vol. En voletant, j'approche mon visage du bord du toit. Les feuilles de palme y récupèrent l'humidité qui ruisselle en gouttes d'eau fraîche à leur extrémité. Du bout de la langue, tout en voletant, je viens boire ces gouttes de rosée et me rafraîchis le visage.

Grand bonheur et immense jouissance. Je me pose dans le hamac, désaltéré, parfaitement serein, concentré, appliqué. Je ne veux pas relâcher mon effort de concentration, mais mes « dérapages » sont malgré tout plus fréquents, la cérémonie durant depuis 4h30 ! Je commence à fatiguer... Soudain il me semble évident que je devrai, demain ou après demain, fabriquer ma propre shacapa, allant en choisir les feuilles en forêt. Fernando s'approche de moi pour chanter : deux chants somptueux et longs où sa shacapa volette au-dessus de ma tête. A la fin des chants, et avant de me souffler de la fumée, il me dit que mon corps possède ce soir une énorme énergie, que j'irradie une forte lumière alentour. Une force est là, en moi, me dit-il. Je fume en silence la cigarette qu'il me tend. La cérémonie va se prolonger jusqu'à plus de 3 heures du matin. Elle aura duré plus de cinq heures !

De nombreuses visions ont accompagné cette nuit : des yeux, toujours des yeux qui m'observent en silence (ils me sont apparus sous diverses formes à chacune des cérémonies), des animaux qui passent, un corps allongé duquel sortent des racines puissantes ancrées dans le sol, une espèce de grand caribou portant des bois considérables et majestueux. Je vois aussi le chemin de l'apprentissage comme un labyrinthe avec de nombreux culs de sac, comme une terre craquelée avec mille chemins possibles et peu de bons. Les chemins que j'aurais à parcourir si je souhaite persévérer dans cette voie, dans cet art qui consiste à appréhender, dompter, manier, canaliser les forces de l'inconscient et celles de la nature, forces invisibles et puissantes dont le chaman est l'instrument volontaire, sérieux et appliqué.

Tout un monde...

Impossible de fermer l'œil un instant après cette expérience. Je guette le jour et, à 5 heures, sors m'asperger d'eau au bord du marigot, laver mon corps et mon esprit de ce qu'ils ont vécu.

Aujourd'hui, repos tranquille pour digérer tout cela. A midi, j'ai mangé avec grand plaisir mon assiette de riz et mon lait de coco, après 24 heures sans rien avaler. Fernando m'a annoncé qu'il avait ajouté deux feuilles de datura lors de la préparation de l'ayahuasca. Le datura (*Brugmansia*) ou « *toe* », plante redoutable et puissante s'il en est, me réussit plutôt bien, semble-t-il !

Demain soir se tiendra sur notre petite colline la dernière session d'ayahuasca de la semaine. Jeudi, je romps la diète pour quelques jours et quitte la hutte tranquille du *frutal.*

Jeudi 6 novembre.

C'est dur ! J'en bave ! Difficile et longue nuit d'ayahuasca. Les chamans me répètent qu'apprendre est facile ET est difficile. Cette nuit, ce fut difficile... Tout d'abord un peu compliqué : au lever du jour, Fernando m'a fait boire ma deuxième ration d'ajosacha. En début de semaine j'avais en effet absorbé la partie « mâle » de la plante (un extrait des racines) ; en ce dernier jour de diète, il me fallait

prendre la partie « femelle » (le jus des feuilles broyées et mélangé à un peu d'eau).

Nu, à l'aube, au bord du marigot, j'ai bu d'un trait la timbale d'ajosacha : l'effet a été immédiat. Une forte brûlure dans la bouche, l'œsophage et l'estomac, poitrine qui se serre, respiration difficile. Vite, je me suis vigoureusement aspergé le corps d'eau fraîche pour calmer l'effet qui s'est atténué doucement. J'ai conservé longtemps la sensation de brûlure et, de retour à la hutte, très fatigué, je me suis allongé.

Après une ballade seul en forêt, Don Francisco est venu me rejoindre pour discuter comme nous en avons l'habitude, puis il m'a guidé sur des collines voisines. Ces collines sont à vendre, en tout cas une petite parcelle de huit hectares de pure forêt primaire avec rivière et source. Cette parcelle jouxte Sachamama et le *frutal*, et je voulais me faire une idée de l'endroit. Se frayant des chemins à coups de machettes, nous perçons une forêt dense, belle et sauvage, un peu terrifiante. Je me prends à rêver d'acquérir ce terrain pour le préserver des bûcherons. Gamberge...

L'ajosacha et les longues balades de la journée m'ont fatigué, mais je n'arrive pas à trouver le repos en fin d'après midi. Je tourne, vire, fignole la taille des trois rhombes que je me suis amusé à sculpter dans trois bois durs. J'ai pris un maigre repas de riz à midi. Rien ce matin après l'ajosacha, rien ce soir avant l'ayahuasca. Je fume dans mon hamac, fatigué et un peu nerveux, en attendant la nuit. Arrivent deux jeunes femmes indiennes : l'une d'elle est malade et vient chercher du réconfort auprès de Fernando qui va tenter de la soigner cette nuit. Elle souffre beaucoup des reins, semble-t-il, et a une forte fièvre. Nous déplaçons hamacs et moustiquaires pour leur faire une place. Vers 19h30 les chiens aboient dans la nuit. C'est Manuel, le gardien de Sachamama qui guide jusqu'à nous deux jeunes gens, un couple de touristes israéliens qui ont entendu parler de Sachamama, et le jeune homme souhaite participer à une session d'ayahuasca. Depuis Sachamama, Francisco les a envoyés jusqu'à moi sans garantie aucune. Je termine ma diète et il me laisse le choix de les accepter ou non parmi nous. Seul le jeune homme, âgé de 23 ans, désire prendre la drogue. Ils ont fait plus de trente kilomètres depuis Iquitos, puis une bonne heure de marche de nuit en forêt. Il est tout excité et curieux, et

je ne me sens pas le courage de lui refuser de partager la soirée avec nous. Mais les choses se compliquent un peu plus. Nous sommes maintenant huit sur notre petite plate-forme d'écorce, dont cinq qui vont boire l'ayahuasca. Nous nous serrons encore pour leur faire une place. Le jeune homme m'assaille de questions. Il a lu quelques livres, a bu une fois du San Pedro, il y a trois semaines en Équateur, et veut tout savoir sur tout. Il ne parle pas un mot d'espagnol. Fernando me demande de lui faire les recommandations habituelles envers quelqu'un qui prend de l'ayahuasca pour la première fois. En gros : se relaxer, rester à sa place tranquillement, assis sans s'allonger, bouger peu, ne pas s'endormir, ne pas parler ou bien à voix basse, sortir discrètement si l'on veut se purger, ne pas utiliser de torche inconsidérément, etc... Ne pas s'inquiéter, s'il est malade, ou paniqué, ou trop perdu, le chaman le calmera rapidement et sans difficulté.

Il ne suivra quasiment aucune de ces recommandations et va largement troubler la cérémonie.

Nous nous installons sur quatre mètres carrés, absorbons la potion et éteignons la petite flamme de la lampe. Je suis resté sur le sentiment magnifique de la nuit aérienne et fluide de la session précédente, et vais vite déchanter : aujourd'hui, c'est le bagne ! L'ivresse me vient rapidement, tandis que le jeune israélien change trois fois bruyamment de place, avant de sortir vomir dans de grands effets de torche électrique. Je sens que je vais avoir du mal à suivre les chants de Fernando, qui a engagé ses sept ou huit premières oraisons, chants de protection, arcanes (Fernando les nomme : *arcanas*) très référencés au christianisme dans les paroles, très chamaniques dans les rythmes. Ensuite viendront les purs ikaros d'ayahuasca, plus complexes, plus subtils et ayant leurs fonctions propres lors de la cérémonie.

Mon esprit s'égare, j'ai du mal à le saisir et à me concentrer sur le rythme des chants et celui de la shacapa. Je me perds, cherche, reviens en luttant, me perds de nouveau, bataille pour me re-concentrer, perds pied complètement, regagne le terrain perdu et m'égare de nouveau. Je me force à ne pas lâcher prise mais c'est si dur que je me noie, ne sais plus où est le haut, le bas, cherche un point d'appui. La shacapa est le meilleur ancrage. Son rythme pour un chant est constant et régulier mais moi, aujourd'hui, je glisse, le temps m'échappe. Je transpire à grosses gouttes et suis très essoufflé, mélange tout, désespère de ne

pouvoir fixer correctement ma concentration. C'est un travail de forçat. Je casse des rochers à la masse, taille à la hache, porte des fardeaux, lutte, lutte pour essayer de rassembler mon esprit, ma voix et la shacapa. C'est un casse-tête mais je ne renonce pas, insiste, me perds cent fois, oublie tout, pars à la poursuite effrénée de mon esprit qui s'est échappé, comme un animal sauvage paniqué s'enfuyant d'une cage. Je le débusque en quelque endroit impossible, tente de le saisir, le maintenir, le dompter, le ramener dans le rythme de la shacapa mais d'un bond il disparaît, et tout est à recommencer. J'arrive enfin à saisir cet esprit vagabond mais le surveille de si près que c'est la shacapa qui m'échappe à son tour ! D'un geste je vais la récupérer mais l'esprit en profite pour s'envoler de nouveau ... Je repars en guerre, laborieux et obstiné, je traque, je chasse, je piège et tombe, perdu, sans repère aucun. Au secours ! C'est dur... C'est l'esprit qui m'a piégé, le chant qui me tient, la shacapa qui m'a pris dans ses filets. Je me débats pour essayer de mettre tout en ordre et ne maîtrise finalement rien. Je quitte la hutte pour vomir brièvement, l'ivresse est forte, vomir me fait du bien, j'essaye un instant de faire le vide. Je me concentre sur une belle étoile au zénith que j'observe régulièrement, le soir, presque au centre du majestueux losange de la Croix du Sud. Mon regard est fixé sur cette étoile, quand soudain elle semble enfler ; son rayonnement cosmique descend droit sur moi et, d'un coup, littéralement m'aspire. Je vais partir là-haut et n'en ai pas la force. Je parviens à m'arracher de l'emprise de l'étoile dans un énorme effort, perds l'équilibre et tombe sur le sol. Je regagne la hutte. Un voyage intergalactique serait séduisant mais, aujourd'hui, c'est trop me demander... Prudence. J'ai trop de mal à faire deux choses simples ce soir pour prétendre maîtriser une aventure cosmique. Un jour viendra, peut-être... Tout cela m'amuse, me semble à la fois primordial et dérisoire. De nouveau dans mon hamac, je tente avec un certain succès de recharger mon énergie en trouvant un rythme convenable à ma shacapa (une toute fraîche que j'ai fabriquée cet après-midi avec des feuilles glanées en forêt). Je dirige ma shacapa vers ma poitrine, sur et autour de ma tête et reconstitue un stock d'énergie appréciable.

Fernando, à qui rien n'échappe, me demande de chanter et en profite pour aller s'occuper de la malade allongée près de nous sous une moustiquaire.

- *Canta Pascual, canta, yà puedes.* (Chante Pascal, chante, maintenant tu peux).

Je ne m'en sens pas vraiment capable, mais me lance malgré tout timidement dans un ikaro relativement simple. Fernando chante, lui aussi, mais très doucement, sur le corps de la jeune indienne en maniant sa shacapa, puis il fait de longs bruits de grattement très bizarres, suivis de succions (*chupadas*) qu'il crache au-dehors.

J'essaye de rester dans mon propre chant, mais encore une fois c'est difficile : je lutte, déraille, perds pied, me raccroche, m'égare de nouveau... J'ai l'impression de courir un marathon habillé d'une cuirasse. J'en bave, mais je sais qu'en même temps j'apprends. J'étudie, j'étudie. Je dois passer par là et je ne renoncerai pas à escalader les montagnes, aussi abruptes soient-elles.

Doña, juste à ma gauche, est beaucoup plus sereine et semble à l'abri dans sa bulle étanche. Elle chante à voix basse des petites mélodies très particulières. Quand je suis de nouveau trop perdu, je me tais pour rassembler un tant soit peu ma concentration avant de me risquer de nouveau dans un ikaro périlleux. Après 40 ou 45 minutes près de la malade, Fernando reprend sa place juste en face de moi et vient me soutenir dans mon chant alors que je suis en bien mauvaise posture. Il me guide, m'aide, me tend une béquille. Je le laisse seul sur le chant suivant et sors de la hutte afin de vider mes intestins. Désolé pour les passages scatologiques, mais ils font, hélas ! partie de l'ensemble. L'ayahuasca est une purge et un laxatif puissant. C'est une des raisons pour lesquelles on jeûne avant et après sa prise. Mais cette plante trouve toujours quelque chose à extirper de ton corps et il faut s'y résoudre. Partir dans la nuit, dans un état d'ivresse très fort pour aller soulager ses intestins en forêt est un exercice difficile. Les branches, les arbres, les plantes partout, les bestioles, le sol détrempé, tout glisse sous tes pas comme des savonnettes. Trouver un coin, puis l'équilibre pour se libérer d'une diarrhée digne du plus beau choléra n'est pas une partie de plaisir, et, bien que je maîtrise la chose beaucoup mieux qu'au début, cela reste toujours un moment périlleux que j'essaye de retarder. Trois fois cette nuit j'ai dû m'y livrer ! Idem

pour les autres participants. A un moment bien avancé de la nuit, après que Fernando fût resté de nouveau près de la malade à faire ses rites de guérison (auxquels je n'ai pas encore accés), il est allé chanter sur sa femme. Puis vint mon tour. Par une source d'énergie constante et douce, il a restructuré peu à peu mon équilibre.

Pendant les chants, qui ont duré jusqu'à 4h30 du matin, de nouveau il est allé près de la malade. Cette fois encore, je reste en admiration devant la maîtrise du chaman qui ne faiblit pas et garde son cap, bien qu'il doive lutter, lui aussi.

Nous discutons alors que le jour se lève. Il m'encourage, me réconforte après cette nuit pénible :

- tu es sur le bon chemin, ton énergie est bonne, sans tache, forte, même si tu manques de maîtrise, quoi de plus normal.

Je suis un tout jeune élève. J'ai tout à apprendre, même si c'est difficile, très difficile parfois. Je sors épuisé de cette nuit.

A 5 heures, je me lave au marigot, vers six je coupe la diète par une pincée de sel dans une cuillérée de jus de citron, rassemble mes affaires et me dirige, par les micros sentiers, vers Sachamama puis jusqu'à la piste à trente bonnes minutes de marche. Une voiture de hasard me dépose à Iquitos où j'emporte le reste d'ayahuasca et une shacapa.

Vendredi 7 novembre 97.

Dernière journée à Iquitos avant le départ pour New York demain, via Miami.

Hier, à mon retour de la forêt, j'ai dormi une heure pour rompre l'épuisement de la dure nuit précédente. L'envie d'un *cebiche* dans le bidonville de Belén m'a sorti du lit. L'idée d'une dernière soirée d'ayahuasca avec Fernando à Sachamama m'a titillé longtemps. Mes petites affaires étaient prêtes pour y aller, mais la raison m'a fait renoncer. Trop, trop fatigué pour me lancer dans une nouvelle danse avec cette plante qui, hier, a eu la maîtrise totale de mon esprit. Mais elle ne perd rien pour attendre ! Les rôles s'inverseront un jour, et j'en aurai la maîtrise à mon tour !

La bonne bouteille en verre qui contenait l'ayahuasca ramenée de la forêt était posée sur le lit voisin du mien, dans mon hôtel d'Iquitos. En pleine nuit, une explosion m'a fait sursauter : la fermentation de la potion magique avait créé une telle pression que la bouteille a cédé. Je n'ai récupéré que l'équivalent d'une dose ! Draps, dessus-de-lit et matelas sont définitivement morts ! Les taches d'ayahuasca ne partent pas .

Je me rendors et fais un beau rêve : un vieil homme aux cheveux blancs, vêtu de clair, actionne une shacapa en décrivant des cercles tout près du sol. La terre se creuse, formant petit à petit un trou conique alors qu'il continue à faire tourner sa shacapa dans la cavité. Ce faisant, une mélodie se crée. Le vieil homme fabrique, ou en tout cas révèle, un ikaro qui prend toute son ampleur lorsque le trou est achevé. Il me regarde brièvement sans rien dire. Par un mouvement inverse de sa shacapa, le cône dans le sol se rebouche doucement et la mélodie s'éloigne, s'éloigne. Une fois le sol redevenu plan, il recommence, le trou se creuse de nouveau, la mélodie sort et se déploie, un ikaro que je n'avais jamais entendu chanter ailleurs que dans ce rêve. J'observe et écoute comme un simple spectateur. Cette fois, dans le trou creusé par la shacapa, se matérialise une cruche en terre. Cette cruche EST, et en même temps CONTIENT, l'ikaro. De nouveau, le vieil homme me regarde et fait, par un mouvement en spirale inverse, se reboucher le trou qui ensevelit doucement la cruche en terre cuite.

Au moment où la cruche a presque disparu et que la mélodie est sur le point de m'échapper, je réalise que, une fois enterrée, cette cruche se brisera en morceaux (comme ma bouteille d'ayahuasca), et que je risquerai de perdre ce chant qui, je m'en rends compte soudain, m'est destiné et offert en cadeau. Mais c'est trop tard, le vieil homme, de sa shacapa, a fait se reboucher le sol et il s'en va. Il me faut essayer de sauver quelque chose : je creuse le sol et sors un tesson de terre. La cruche est effectivement cassée, mais ce morceau que je tiens à la main est une partie du chant, un petit bout de l'ikaro que je n'ai pas su saisir dans son intégralité.

Je me réveille en sifflotant un air inconnu, une petite rengaine courte que je répète inlassablement. C'est mon morceau d'ikaro, c'est

le tesson sauvé ! Il m'en manque beaucoup, mais ce petit morceau est mon cadeau, mon petit cadeau.

Je prends mon magnétophone et enregistre ce petit bout de chant maigrelet avant de l'oublier, puis me rendors pour finir la nuit.

Mon premier ikaro, un petit morceau, certes, mais peut-être qu'en rêve j'irai déterrer d'autres tessons de la cruche et que, petit à petit, je recomposerai l'ensemble. Pourquoi pas ?

Dans la matinée, balade au marché artisanal de San Juan à la sortie de la ville. J'achète un tapis de sol en fibres de palme finement tressées provenant d'une communauté indigène. Je commande à Ulderico, un jeune artisan sympa, une croix de laine que je lui dessine. S'il s'en sort bien, je lui en ferai faire de plus complexes. J'ai une foule d'idées en partant du motif de la croix de laine (motif typique des Shipibos de l'Ucayali), motifs qui peuvent facilement évoquer les structures géométriques complexes et harmonieuses provoquées par la première phase de l'ivresse d'ayahuasca. Cela peut donner des objets sympas. A suivre.

Vers midi, sans trop de difficulté, j'arrive à trouver la maison de Doña (ma co-diéteuse) dans un quartier genre bidonville. Elle m'a invité à un *cebiche* chez elle et m'a donné quelques indications pour m'y rendre. Doña et sa famille vivent dans une pauvre maison de planches mal jointes, couvertes par des tôles rouillées, dans une sorte de marécage nauséabond. Pas d'eau courante, pas de sanitaire, seul luxe : un néon et un vieux frigo. Elle est heureuse de me voir arriver, me présente ses quatre enfants et m'installe à sa table bancale. Le sol est en terre battue. Elle m'offre un très bon *cebiche* et un jus de l'ananas cueilli pendant notre diète. Nous parlons de notre diète, de la dernière nuit mouvementée (elle a quitté la hutte aux premières lueurs de l'aube sans que nous ayions eu le temps de discuter).

- Pascualito, il faut que je te dise, j'étais très, très *mareada* cette nuit-là, l'étais encore quand je suis partie et suis tombée deux fois sur le chemin, dont une fois dans la rivière. Je suis arrivée chez moi couverte de boue et trempée. Nous rions.

-Pendant la cérémonie, une toute petite créature, une vieille petite femme m'est apparue, c'était la « mère » de l'ajosacha (chaque chose et chaque plante a sa « mère » ou esprit tutélaire), elle est venue vers moi, s'est présentée et t'a désigné, Pascual, et elle m'a dit :

- Regarde-le, prends sa main ! J'avais peur, je ne savais pas ce qu'elle voulait, je ne voulais pas te toucher (pendant les diètes tout contact avec d'autres personnes est à éviter). La mère de l'ajosacha m'a dit : regarde, tu dois faire comme lui, diéter avec l'ajosacha, si tu le fais, je te donnerai des présents, je t'apprendrai quelques secrets des plantes. Il faudra que tu prennes cinq racines d'ajosacha comme celles que je tiens maintenant dans ma main, regarde.

De ce fait, Doña est bien décidée à faire une diète avec cette plante, (pendant notre semaine en forêt, elle n'avait pris que de l'ayahuasca) mais elle devra de nouveau s'absenter de chez elle, laissant sa fille la plus âgée s'occuper des petits. Doña vend des jus de fruits, elle a une petite carriole à un carrefour du bidonville. S'absenter, c'est aussi renoncer à ce gagne-pain, ce n'est pas facile... J'envisage d'aller, dans quelque temps, visiter un chaman Achuar du nom de Don Ramón à une journée de bateau d'Iquitos. C'est, d'après Francisco, un grand chaman et surtout un spécialiste de l'ajosacha. Ses chants et ses méthodes sont, toujours d'après Francisco, très différents de ce que j'ai vu jusqu'à présent et il m'encourage à aller vers cet homme...

Je promets à Doña de lui faire signe lorsque j'aurai décidé de faire ce voyage, afin qu'elle puisse m'accompagner et diéter l'ajosacha comme la « mère » de la plante le lui a recommandé. Il fait très chaud sous le toit de tôle, nous avons tiré deux chaises à l'extérieur et bavardons à l'ombre d'un arbre. Elle a envoyé son gamin acheter une bouteille d'Inca Cola et m'en sert un verre. Un peu plus tard, son mari, qui conduit un gros camion pour une société de terrassement, m'emmène et me dépose près d'un parc zoologique que je souhaite visiter. Il se met soudain à pleuvoir, et c'est trempé-pourri que je vais voir les animaux dans leurs cages éparpillées en forêt au bord d'une belle lagune.

Retour à Iquitos. Visite sympa à mon hôtel de Francisco et Yolanda, sa charmante épouse. Il vient, avant mon départ, me rembourser un peu d'argent que je lui avais prêté il y a deux semaines. Je lui ai acheté une autre de ses peintures, et cela m'en fait six, six visions d'ayahuasca où Francisco évoque le panthéon et les mythes de la forêt, peints avec des pigments naturels qu'il fabrique. Ses peintures l'aident à faire vivre sa famille (il a six filles).

Plus tard je fais une longue balade dans le quartier de Belén. Les eaux de l'Amazone commencent à enfler et, bientôt, Belén deviendra pour plusieurs mois une cité lacustre; aussi, les gens s'activent à renforcer les pilotis des maisons et rafistolent toits et planchers. Cet endroit me touche. J'aime Belén, superbe bidonville crasseux et grouillant. J'aime bien Iquitos et toutes ses fanfares, j'aime bien la forêt, ses mystères et sa complexité, j'aime bien la vie ici. J'aime les gens d'ici. Et plus que tout, j'aime apprendre l'art des chamans, même si je n'en perçois qu'un tout petit morceau, pas plus gros que mon tesson de cruche.

J'ai raconté mon rêve à Francisco : pour lui il s'agit d'un ikaro dicté par la shacapa, shacapa signifiant littéralement : *la peau de la terre*. Mais, selon lui, c'est l'absorption d'ajosacha qui a provoqué la naissance de ce rêve. En effet, d'après les chamans, l'une des qualités principales de cette plante maîtresse est d'enseigner les chants très particuliers que sont les ikaros à travers les rêves. Tous les chamans possèdent un répertoire particulier de chants « enseignés » ou « révélés » par les plantes dans les rêves, pendant ou après les diètes.

Cher Guy, cette fois tu ne recevras pas mes dernières notes par courrier puisque j'aurai la joie de te les remettre en mains propres. Par la magie de l'aéronautique, je serai ce soir à New York pour le vernissage de ton exposition de peinture. Je sais que ma famille et plusieurs amis seront là aussi. Je sors de ma forêt, l'occasion est trop belle.

Cette nuit, j'ai retrouvé, me semble-t-il, trois tessons de poterie de l'ikaro de la nuit précédente : trois rêves, trois bouts de chants. Le premier rêve, c'est un chœur d'enfants chantant un refrain. Je me réveille, comme je m'étais conditionné à le faire au cas où quelque musique viendrait colorer ma nuit, et j'enregistre un petit bout de mélodie. Puis je me rendors.

Vers 3 heures, c'est un indien qui chante en forêt, à quelque distance de moi. Il a posé sa sarbacane et accroché son carquois en fibres tressées, se penche sur le corps d'un malade dont je devine vaguement la silhouette, tenant une shacapa à la main qu'il agite au-

dessus du patient en chantant. De nouveau, j'enregistre le petit tronçon de chant que je conserve en mémoire une fois réveillé.

Troisième rêve, un peu plus tard : le son d'une flûte à peine audible. De très loin me parviennent quelques notes répétitives apportées par le vent. Dans le rêve, je tends toute mon attention pour capter ce son si lointain.

Ce matin, je trouve enregistrées sur la bande de mon magnétophone ces trois petites séquences que j'ai fredonnées ou sifflées pendant la nuit. Les morceaux ne s'assemblent pas les uns aux autres mais, avec celui d'hier, me voilà en possession de quatre tessons de ma fameuse cruche/ikaro.

Cette histoire va finir en puzzle cacophonique...

Guy, me voici de retour au Pérou après l'escapade New Yorkaise. Ton expo de peinture est superbe et j'étais ravi de tous vous revoir. Mais ce fut difficile aussi car j'ai été brusquement et complètement déconnecté de mon petit monde chamanique dans cette ville terriblement dure, agressive et bruyante. Temps triste, vents et pluies glacés, j'ai ramené avec moi un beau rhume et vais charger la plante sacrée de m'en débarrasser. J'espère t'avoir convaincu de venir bientôt faire un tour ici pour juger par toi même des propriétés étonnantes des plantes et rencontrer les hommes admirables qui me guident dans cette aventure. Je vais continuer à t'envoyer mes notes. Fais moi signe dès que tu te décides à venir nourrir les moustiques, nous t'attendons !

Le rythme ici a été vite repris et dès hier soir, j'ai rejoint la petite maison en forêt pour participer à une session d'ayahuasca. Etaient là Fernando, Carla (la petite cuisinière de Sachamama), un homme d'Iquitos accompagné de son épouse et Marcus, un jeune étudiant en ethnopsychiatrie de Cambridge, envoyé dans la région par un de ses professeurs. Il a atterri par hasard à Sachamama et compte bien y rester deux mois.

Fernando m'installe près de lui à la table des chamans. J'en suis ravi car c'est la première fois, et je vais pouvoir sentir son énergie avec plus d'intensité.

Nous prenons l'ayahuasca à 20h, soit un peu plus tôt que d'habitude, pour profiter de l'obscurité de la nuit avant le lever de lune. Vite, une grande chaleur m'envahit, je transpire abondamment, l'ivresse monte rapidement et sera forte. A 5h du matin, sans avoir fermé l'œil de la nuit, je sens encore nettement l'effet de la plante en allant me laver à la rivière.

Cette cérémonie a été, disons, du même registre que les précédentes, mais en beaucoup plus claire. La notion d'apprentissage ne me quitte pas, et occulte les mille autres formes que pourrait prendre l'ivresse d'ayahuasca.

Très vite, j'ai eu le sentiment que j'allais maintenant commencer à apprendre de façon rationnelle et constructive. Mais tout est à faire. Les prises précédentes n'ont fait que nettoyer mon corps et mon esprit, elles ont déblayé sommairement ce terrain, la place est à peu près nette, il va falloir maintenant bâtir, et tout d'abord fixer une structure d'accueil bien adaptée à la rigueur de l'enseignement.

Je bois la potion et m'installe assis, bien droit, menton relevé, un tout petit peu arrogant au début (pour me réconforter moi-même, les autres ne me voient pas), droit mais relaxé malgré tout : pas de tension ni de crispation. Si je change de position, j'en recherche d'abord une qui soit bonne et tendue, presque prêt à bondir, en alerte, à l'arrêt. De cette position, en relâchant un peu, je trouve l'attitude de repos correspondante. Je m'exerce à faire des allers-retours de l'une à l'autre pour bien fixer mes marques. Ma respiration doit être bien calculée, ni trop, ni pas assez d'air, souple et optimale. Il s'agit de régler la carburation comme dans un moteur afin que la combustion soit parfaite et que puisse se libérer le maximum d'énergie. Pas facile, je me surprends cent fois dans des positions mauvaises. Le corps vague et à l'abandon, avec une respiration hasardeuse. Sans m'en rendre compte, je glisse d'une attitude choisie à une autre, sans fondement. Je rectifie en permanence. La shacapa est dans ma main droite (je pense avoir fait de réels progrès avec cet instrument), ou posée à mon côté gauche : je dois la trouver d'un seul geste dans la nuit noire, sans tâtonner. Briquet, cigarettes, torche, sont posés à des endroits précis,

dictés par des gestes mémorisés. Je ne dois plus les perdre. Tout cela semble simple à l'énoncé. J'ai pourtant bien du mal à le mettre en œuvre, et surtout à le conserver sans altération. Imagine que tu joues une partie d'échecs face à un adversaire intransigeant, dans la nuit noire alors que tu es complètement ivre... Cela demande une maîtrise dans la rigueur que je n'ai pas encore atteinte, loin s'en faut.

La discipline et la rigueur sont les outils maîtres.

Il me faut fabriquer, inventer quantité de petits outils intellectuels et en maîtriser l'utilisation pour tenter de comprendre et dompter quelques-unes des mille facettes de cet art.

Je perçois nettement le travail à accomplir, ce qui est à la fois rassurant et affolant (la tâche est monstrueuse). Mais c'est la plus belle école que je connaisse. Depuis que l'on m'a mis sur un banc pour apprendre à lire et à écrire, je n'ai jamais côtoyé d'apprentissage plus exaltant. La matière m'enchante, l'apprendre m'enthousiasme. Je n'ai jamais non plus étudié de sujet si délicat, vaste, contraignant, exigeant, mais l'envie d'y plonger le plus profondément possible m'excite au plus haut point. J'ai, pour m'aider et me guider, un maître magnifique en la personne de Don Fernando. Discret, efficace, son attention est permanente et affûtée comme une lame. Il me freine, me pousse, me nourrit successivement du son de sa voix, du rythme de sa shacapa, de son souffle. Le plus gros de l'enseignement se fait sans mots, à l'aveuglette dans la nuit, par des moyens qui échappent totalement à toute autre forme d'apprentissage que j'ai pu connaître. Pour moi tout est à inventer : non seulement apprendre, mais comment apprendre, et, surtout, quoi apprendre ? Encore une fois, très vaste programme.

J'ai suivi quelques chants de Fernando en sourdine et l'ai accompagné de ma shacapa sur quelques autres. Après qu'il m'eut « *curado* », « *icarado* », « *soplado* », c'est à dire purifié, chanté, soufflé avec la fumée de tabac, il me propose de chanter pendant qu'il va s'occuper plus particulièrement du Péruvien venu ce soir, et qui prend l'ayahuasca pour la première fois. Tout à l'heure déjà, il est allé soigner cet homme d'une quarantaine d'années, occupant un poste à responsabilité à Iquitos où il vit depuis quatre ans. Il se dit stressé, déboussolé, pas en forme, sans entrain. On lui a conseillé de voir un *ayahuasquero*. Avant la cérémonie, il a posé cinquante questions, curieux et inquiet à la fois « Que va-t-il se passer ? Comment ça

marche ? Que dois-je faire ? Que dois-je craindre, etc... ? » Après la première heure, alors qu'il est allé vomir brièvement, il a dit à Fernando qu'il n'avait pas l'ivresse.

- Souhaites-tu l'ivresse, veux-tu aller plus loin ?

Fernando s'est approché de lui, et a commencé à chanter en maniant la shacapa sur le patient, qui, dans les trente secondes, a vomi très fort et très cruellement. Pendant un long moment, alors que Fernando continuait à chanter, il est allé chercher très loin dans son corps des choses à extirper. Douleur. Enfin, il s'est calmé. Environ une heure plus tard, Fernando a recommencé l'opération avec le même résultat, la faisant durer plus longtemps cette fois; puis, par un dernier chant, il a réconforté l'homme, exténué par l'effort mais libéré d'un poids oppressant; doucement, il l'a ramené à une quiétude certaine. Par un joli monologue,Fernando a expliqué l'action de l'ayahuasca combinée à la maîtrise du curandero :

Fernando :

- Tu as pas mal de problèmes, il faut nettoyer ton corps avec des plantes, des fleurs. Ceci Francisco peut le faire, moi, non, je ne peux pas. Il faut que tu discutes avec Francisco si tu souhaites continuer ce traitement; lui te dira. Oui, il manque beaucoup de propreté dans ton corps. Il y a des choses négatives.

Le patient :

- J'ai été très peu ivre mais très malade, et toi, es-tu ivre ?

- Oui, je le suis, bien bien fort, bien. Quand ton corps est sale, l'ivresse vient peu, c'est après l'avoir purifié en prenant deux ou trois fois l'ayahuasca et avoir pris des bains de fleurs que l'ivresse peut prendre de l'ampleur. Cela va te purifier le corps et te laver spirituellement aussi. Tu vas te retrouver comme tout neuf. Alors, tu seras mieux dans ton travail, tout ce que tu penseras sera orienté positivement, tu vas dormir mieux, tes rêves seront bons. Pour l'instant, c'est tout l'inverse. On se sent lourd, les rêves sont mauvais, rien ne va dans le travail, tout va contre. Avec un traitement pour ton corps et ton esprit, tout cela peu s'arranger, bien, en bon ordre. C'est ainsi. Tout peut s'arranger, il n'y a rien qui puisse résister, seule la mort ne peut pas être arrangée. Tout se soigne. Certains sont « bourrés », fous, à côté de la plaque; ce n'est pas par goût. Ils sont perdus, ce sont des hommes qui se sont égarés. S'ils veulent se

soigner, cela est possible, mais il faut ce désir dans le corps. S'il n'y a pas de désir d'être soigné, on ne peut rien faire, c'est ainsi. Il faut la volonté de le faire. Ensuite, dans un corps bien propre, l'ivresse de l'ayahuasca peut venir, elle vient très forte, très bonne, peut durer toute la nuit si ton corps est sain. Demain matin, dès le jour, tu iras au bord de la rivière pour t'asperger vigoureusement afin de chasser toutes traces de ce que tu as expulsé pendant la nuit. Demain, nous reparlerons si tu veux, tes idées seront plus claires.

A l'issue de la cérémonie, Fernando me confirme ce qu'il m'avait dit à la fin de ma diète précédente :

- Pascual, il te suffirait maintenant de trois mois maximum de diète pour pouvoir être capable de diriger une cérémonie d'ayahuasca, d'être maître et indépendant, pas guérir encore mais savoir diriger les gens dans leur ivresse. Il faut que tu perfectionnes les chants, surtout les arcanes de protection, afin de savoir attirer autour de toi tous les bons esprits qui protègent lors d'une cérémonie. Juste trois mois. Ton corps est impeccable, sans tache, ton énergie est forte.

Je suis loin de penser la même chose après les montagnes de difficultés aperçues ce soir et qu'il me reste à surmonter, mais je le prends comme un encouragement et cela rassure un peu l'apprenti débutant que je suis.

Vendredi prochain, il est probable que je partirai visiter Don Ramón, le chaman jivaro qui vit à quelque distance d'Iquitos. Cette semaine, un messager (le père de Carla), doit partir là-bas et nous envoyer, via un autre messager, l'information nous confirmant que Don Ramón est chez lui et disposé à nous recevoir.

Nous serions éventuellement quatre. Carla, dont la famille habite tout près, nous servira de guide et en profitera pour visiter les siens; Doña, la femme indienne avec laquelle j'ai diété il y a maintenant deux semaines, et Marcus, le jeune étudiant anglais qui est avide de toute expérience. Confirmation attendue jeudi 27, pour un départ éventuel le lendemain, et un séjour sur place d'une semaine maximum si nous faisons une diète dirigée par ce chaman spécialiste de l'ajosacha...

Jeudi 20 novembre.

Journée paisible après un réveil un peu fatigant. Vers 5 heures 30, j'ai aidé à transporter de grandes et lourdes planches de bois extraites d'un grand arbre qui a chuté ces derniers jours. Le but était de les apporter jusqu'au bord de la piste par le sentier boueux et accidenté afin qu'elles soient ensuite acheminées par camion jusqu'à l'autre « jardin », Huairamama, l'annexe de Sachamama, où Francisco construit une nouvelle petite maison. Après cet effort, que je ne ferai pas chaque matin, longue baignade et lessive au bord de la rivière; puis j'ai assisté Fernando qui, toute la journée, a préparé en forêt une nouvelle ayahuasca.

Moment agréable avec cet homme, nous nous entendons de mieux en mieux et je crois qu'il a réellement le désir de m'apprendre son art, ce qui m'enchante. De moins en moins de timidité et de retenue, nous discutons en toute liberté et nous rigolons bien. J'ai passé la fin d'après-midi à peindre, sur une petite feuille sèche, ramassée en forêt, un condensé des quelques visions de la dernière séance d'ayahuasca. Résultat correct. Le support est bien adapté, je recommencerai probablement. Ce soir, ayahuasca de nouveau.

Vendredi 21 novembre.

J'apprends, c'est splendide. Somptueuse nuit d'ayahuasca, toujours dans mon registre d'apprenti besogneux mais avec un net sentiment de progrès. Quelle école !

Une femme indienne est arrivée à Sachamama avant la nuit, portée par trois personnes de sa famille. Elle est d'une faiblesse extrême, d'une grande maigreur et ne peut marcher que très difficilement. On l'allonge dans une hutte afin qu'elle se repose un peu. A 20h30 débute la séance. Nuit noire et profonde. La femme est apportée jusqu'à la maison de cérémonie, et allongée sur un banc. Les deux femmes qui l'accompagnent restent tout près d'elle, la troisième personne, un homme, s'installe un peu à l'écart à un endroit désigné par Fernando. Nous serons six à prendre de la drogue; la malade et les deux autres femmes n'en absorberont pas.

L'ayahuasca est fluide, claire et fraîche. Fernando juge qu'elle n'a pas été raffinée suffisamment mais que son effet sera fort malgré tout.

De nouveau, je suis assis à son côté. Dès le premier chant, l'ivresse me prend et monte graduellement. Je me sens bien, concentré, garde sans effort une bonne position droite, respire harmonieusement. Mon esprit est aiguisé, pointu, flexible et tendu, je ne divague pas, ni ne me perds dans la confusion débridée et sauvage des fois précédentes. Au troisième chant de Fernando, je saisis ma shacapa et l'accompagne un long moment sans faiblir, accrochant le bon rythme et diffusant une énergie très correcte. Il semble que doucement j'arrive à atteindre le cadre que je me suis fixé récemment. C'est une réelle victoire si je considère la panade dans laquelle j'étais au début. Mais la partie intéressante de cette soirée est la séance de guérison qu'effectue Fernando sur la malade. Elle est allongée, dans un état désespérant... Une femme lui soutient un peu la tête. Fernando s'approche et se plante devant elle. Il me demande de venir le rejoindre et je me poste derrière le banc face au chaman : la femme est donc étendue entre nous. Fernando chante des ikaros spéciaux que je ne connais pas. La malade commence à soupirer faiblement puis à geindre douloureusement. Fernando chante et lui communique l'énergie qui lui fait défaut pour lutter contre son mal. Un nouvel ikaro, et la malade commence à vomir en penchant la tête hors du banc. Ses efforts pour vomir sont pathétiques, elle est d'une grande faiblesse, je la vois comme une momie chancay, recroquevillée, desséchée; j'aperçois le contour de chacun de ses os sous sa peau déshydratée d'une couleur cadavérique. La scène est hallucinante. Cette femme est au bord de l'agonie, presque morte, morte déjà. Sa petite lumière de vie est si faible que le moindre souffle mauvais éteindrait ce feu minuscule.

Fernando chante, alterne les moments où il nourrit d'énergie ce corps épuisé, et ceux où il le pousse à lutter pour repousser le mal. De nombreuses fois la femme vomit, gémit telle une agonisante, et je me demande si elle tiendra le coup. Un ikaro adapté la calme un peu, et c'est comme une caresse d'une grande douceur, une compassion vraie, un réconfort. Fernando, en chantant, dorlote ce pauvre petit corps qui souffre, il lui donne une douce chaleur fœtale. Il entame ensuite la phase des « succions ». Avec un liquide spécial (?) qu'il garde dans sa bouche, il va aspirer, en mettant ses lèvres en contact avec le cou de la

femme, aspirer, aspirer longuement. En fait, il creuse, il pénètre, il gratte, il extirpe, il recueille dans sa bouche le mal qu'il extrait peu à peu de ce corps inerte. De temps en temps, il se relève, sort de la hutte et crache violemment. Il se racle la gorge, crache de nouveau, revient près de la malade, recommence ses succions. Il semble qu'il rogne et effrite des cailloux, ce qu'il va chercher dans le corps m'apparaît comme minéral, compact, sédimentaire. Les succions se prolongent une vingtaine de minutes. Il sort brusquement de la hutte, repousse quelque chose qui m'est invisible, bataille, anéantit, piétine, chasse de son souffle et de ses bras des « choses » qui rodent trop près de la hutte.

Il finit par vomir un peu puis revient près de la malade pour entamer de nouveaux chants. Je perçois ces chants comme ayant un effet de protection très net. Le corps de cette femme est comme une maison, une enveloppe, un toit, une protection contre les forces extérieures. Il chante les mérites de cette « maison », douillette, bien bâtie, parfaitement adaptée à la vie en son sein, les instruments, les outils, les ustensiles sont en bon état, bien adaptés à leurs tâches assignées, en bon ordre et à leur place. Il chante l'harmonie domestique retrouvée, le chaos est au dehors, le corps/maison est un havre de paix étanche au désordre et à l'agressivité extérieure. Le feu nourricier couve, les flammes sont allègres, la chaleur bienfaisante dans cet antre où règne la paix. La malade se relaxe, le dur moment est passé, semble-t-il, et sa respiration est meilleure. Elle reste encore très faible. Fernando lui dit qu'il va la guérir, mais que cela va prendre un peu de temps. Il doit y aller doucement. Elle restera à la Sachamama quelques jours.

De nouveau, Fernando m'a époustouflé par ses qualités. Sa capacité de concentration est prodigieuse, l'acuité de son énergie énorme et il a un pouvoir d'amour magnifique. Il m'apparaît que c'est un amour démesuré de son prochain, l'amour pour les faibles, les malades, les malchanceux. Un amour pur pour ceux qu'il appelle « les petits frères de sa vie », les humains qui font le chemin avec lui pendant le temps qui lui est donné sur terre. Il donne son amour sans compter. Il a appris à dompter les instruments au service de ce don magique. L'énergie, la concentration, la rigueur, la bagarre sont les

outils magnifiques qu'il utilise pour réconforter « ses petits frères » et leur donner la force de continuer dans l'adversité.

La leçon était prodigieuse. Probablement le plus fort moment depuis le début de mon apprentissage à ses côtés. Un moment que j'aurais bien aimé faire partager aux gens qui me sont chers. Je crois que j'ai beaucoup appris.

A peine retournés à nos places, Fernando vient me recharger et me nourrir de ses chants. J'ai dépensé toute l'énergie que j'étais capable de produire, tentant de la communiquer moi aussi à cette jeune malade. Une grande plénitude et une nouvelle force m'envahissent, alors que Fernando chante longuement et manie sa shacapa juste au-dessus de ma tête. Il me félicite pour la qualité de l'énergie que j'arrive maintenant à maîtriser, puis passe auprès de chacun des autres participants à cette session d'ayahuasca pour leur donner cette force magique qu'il distribue avec tant de précision. Il a gardé mes trois chants préférés pour la fin, et c'est ensemble que nous les chantons avant de clore la soirée. La malade regagne en marchant la hutte par le petit sentier en forêt. Dès l'aube, Fernando reviendra la soigner de nouveau.

Pour la première fois après avoir bu de l'ayahuasca, j'arrive à dormir correctement. Mes intestins sont aussi plutôt calmes, pas de ces monstrueux bruits de tuyauterie habituels. Pendant toute la cérémonie, j'ai oublié mes boyaux, c'était agréable. Quelques visions, plutôt pauvrettes, comme d'habitude. Ce n'est pas mon registre (pas encore peut-être ?) ma concentration est ailleurs. Les visions me semblent des divertissements, et j'ai autre chose à faire. J'espère néanmoins qu'un jour je pourrai pénétrer le monde extraordinaire des visions riches et pures que l'on me décrit.

Chaque chose en son temps...

Depuis mes débuts ici, j'ai le sentiment d'être quelqu'un qui se pointe, naïf, à l'université avec sa feuille blanche et son crayon alors qu'il a tout juste le niveau d'un élève de sixième. D'où le sentiment d'être largué. Aujourd'hui, pour la première fois, il me semble avoir été capable de suivre un cours sans trop patauger.

Ouf !...

Samedi 22.

Hier, de nouveau, j'ai peint des motifs sur des feuilles mortes. Ce sont mes visions, pures, claires et nettes pour certaines tandis que d'autres sont plutôt des hallucinations (si je ferme les yeux, ces images disparaissent). Pendant les sessions, yeux ouverts, la moindre petite tache de lumière qui perce à travers les feuillages se transforme et devient soit un motif géométrique kaléidoscopique soit, et le plus souvent, un animal, oiseau, félin, papillon, etc... Mais l'animal récurrent et quasiment omniprésent est le renard (ou le loup), dont la tête, dans un triangle stylisé, peut se multiplier à l'infini et former des motifs complexes de vitraux, s'imbriquer à la Escher ou s'aligner côte à côte tout autour de moi.

Depuis ma première prise d'ayahuasca, il y a maintenant plus de trois ans, le renard m'est systématiquement apparu, sous forme de visions pures ou d'hallucinations, à chaque fois que j'ai absorbé la plante. Ce sont naturellement des têtes de renards et de loups que je m'amuse à peindre avec précision sur les feuilles que je ramasse. C'est un petit exercice de concentration et cela a l'avantage d'occuper les journées.

Fernando, dans l'après-midi, est allé collecter différentes plantes en forêt. Avant la nuit, il les a fait bouillir dans le grand chaudron où se prépare l'ayahuasca. En plus des quatre plantes fraîches découpées en petits morceaux, il a ajouté trois gros mapachos (les cigares de tabac noir très concentré en nicotine). Il a fait s'installer la malade au-dessus du chaudron, couverte par une grande couverture (visage en dehors) afin que la vapeur de sa préparation enveloppe son corps.

Le bain de vapeur a duré un quart d'heure; pendant ce temps, il a fait couler très doucement de l'eau fraîche sur la tête de la femme qui était soutenue par deux autres personnes. Puis elle s'est allongée et Fernando a renouvelé sa séance de guérison. Il m'a fait venir dans la pièce, a fait sortir les autres occupants, et, durant une demi-heure, il a alterné chants et succions. J'ai enregistré cette séance sur mon petit magnéto. La femme semble aller mieux aujourd'hui, son visage a repris un aspect vivant, ses traits sont moins creusés et elle est

nettement plus détendue. Elle n'a pas vomi lorsque Fernando chantait, tout juste a-t-elle geint un peu lorsqu'il pratiquait les succions dans le cou.

Il me dit que doucement, il va la guérir.

Cette femme est une cousine de Fernando, elle a environ trente-cinq ans. Malade depuis un peu plus de deux semaines, dont une passée à l'hôpital d'Iquitos où son état a empiré... On l'a ensuite amenée chez un guérisseur d'Iquitos qui n'a rien pu faire. Enfin, quelqu'un est venu ici à Sachamama quérir Fernando. Celui-ci, occupé à surveiller ma diète et à diriger les séances d'ayahuasca, a demandé à ce qu'on l'apporte en forêt. Ici, il y a le calme, les plantes, et une petite case pour loger la malade et ses accompagnateurs.

D'après Fernando, la femme est victime « d'*hecheria* », c'est à dire qu'elle subit un sort envoyé par un sorcier. C'est la raison pour laquelle on n'a rien pu faire à l'hôpital (la médecine occidentale est impuissante, d'après les chamans, à soigner ce genre de maux). Le chaman d'Iquitos qui s'est précédemment essayé à la soigner n'avait pas la puissance suffisante pour combattre cet envoûtement. Fernando est confiant et croit pouvoir extraire le maléfice. Ce soir, de nouveau, nous allons prendre de l'ayahuasca en forêt. La malade sera là pour la suite de son traitement. A suivre...

Guy, voici une étrange histoire de forêt et d'esprits que nous raconte Francisco en arrivant à Sachamama dans l'après-midi. Elle te donnera une bonne illustration de l'ambiance locale, de ce qui se dit et se croit. Fréquemment j'entends des récits incroyables mettant en scène des sorciers et des chamans aux pouvoirs fantastiques. Ce sont généralement des histoires anciennes et maintes fois répétées. Et bien qu'elles soient données comme vraies, elles ont pour moi la couleur et le charme des contes. Mais celle-ci est toute fraîche et de première main.

Francisco est allé visiter avant-hier un terrain, une parcelle de forêt vierge qu'une association écologiste anglaise souhaite acquérir, aidée et soutenue par des fonds de la communauté européenne, afin d'y faire un site pilote pour l'étude des plantes de la forêt. La route allant d'Iquitos à Nauta avance, sa construction sera bientôt terminée. De part et d'autre de la route, des lots de terrains sont vendus. Plus on

s'éloigne de la route, plus les parcelles sont grandes, moins elles sont chères. Puis, à une certaine distance, l'état donne de grandes surfaces de forêt pour soutenir les projets qui lui semble intéressants, à condition que la forêt soit respectée. C'est le cas ici. On peut se voir attribuer ainsi des centaines d'hectares pour presque rien. La forêt que va visiter Francisco est à trois heures et demie de marche de la route (qui est encore une piste boueuse et défoncée au niveau du Km 40). Il y est guidé par un vieil homme qui connaît bien le coin, y chassant régulièrement et ayant construit une petite case pour l'abriter lors de ses séjours. Ils marchent depuis deux heures par les petits sentiers forestiers quand Francisco voit ce qu'il appelle une « *supay chacra* », ou « jardin des esprits », lieu où les esprits de la forêt entretiennent leur jardin. Ce type d'endroit est net et impeccable, on y trouve une concentration d'arbres particuliers et les animaux ne viennent pas les dévaster. Francisco n'a pas vu de tels lieux depuis très longtemps mais il en connaissait plusieurs lorsqu'il vivait chez les Indiens Ashaninkas lors de son apprentissage, il y a plus de vingt ans. S'adressant aux esprits du lieu, il les félicite pour la beauté de leur jardin, cueille sur une branche un fruit vert et continue sa marche avec son guide. Bientôt, ils débouchent sur une autre *supay chacra,* endroit tout aussi beau et enchanteur que le premier, voire plus splendide.

Après 3 h 30 de marche, ils parviennent à la petite hutte du chasseur et celui-ci indique à Francisco que, tout près, se trouvent aussi les logis de certains esprits, leurs résidences. Il s'agit de cavités dans le sol, à flanc de colline, au pied des grands arbres.

Alors que les deux hommes sont assis dans la hutte pour se reposer du trajet, ils entendent des sifflements et des mélodies sourdes de façon très nette., ils s'approchent tout doucement. Il n'y a personne, pourtant les deux hommes entendent les chants et les sifflements tout près d'eux : ce sont les esprits qui chantent...

Après avoir visité le site un peu plus précisément, ses rivières, ses collines, remarqué les plantes rares qui s'y trouvent, évalué les animaux qui y vivent, les deux hommes prennent le chemin du retour pour arriver avant la nuit. Le guide, parti devant et plus habitué que Francisco à la marche en forêt, le distance rapidement. Après une demi-heure de marche solitaire, Francisco sent soudain son énergie fondre et s'échapper de son corps. Il doit s'arrêter et s'assoit sur un

tronc d'arbre mort. Il se sent de plus en plus faible, l'envie de vomir le prend. Il vomit abondamment puis chute sur le sol, il est incapable de se relever, la force lui manque.

Il estime qu'il est resté une heure inconscient quand un bruit sourd le réveille. Tout près de lui quelqu'un frappe un arbre avec une machette (bruit typique de la forêt). Il regarde autour de lui, personne, de nouveau on frappe contre le tronc. Il fait appel à ses alliées, les plantes maîtresses : « Ayahuasca, chacruna, aidez-moi, j'ai besoin de votre force pour sortir de là ! » Il arrive à se relever et avance à pas mal assurés sur le petit chemin. De nouveau sa force l'abandonne, il tombe sur le sol, se met à trembler violemment et vomit. Une voix lui demande de se lever pour aller s'allonger sur un tronc d'arbre. La voix répète plusieurs fois le conseil. Il regarde autour de lui, il est seul. De nouveau, il appelle la puissance des plantes maîtresses à l'aide. Il sent qu'on lui souffle dans le cou et sur la tête, plusieurs fois, comme un chaman souffle sur son patient pour lui communiquer de la force. De nouveau la voix lui demande de trouver un tronc d'arbre pour s'y allonger, de ne pas rester sur le sol. Mais il n'y a pas d'arbre mort autour de lui. Il perd conscience. Lorsqu'il reprend ses esprits, il découvre qu'il est installé de façon très confortable entre deux grosses branches d'un arbre mort couché au sol « comme dans un hamac » dit-il. Il ne sait pas comment il est arrivé là. Il entend les cris de son guide au loin qui l'appelle. Celui-ci a fait demi-tour pensant que Francisco s'était trompé de sentier et vient à sa recherche. Alors que Francisco s'apprête à crier pour lui répondre une nouvelle voix lui souffle par derrière

- Ne réponds pas, ne réponds pas.

Il essaie malgré tout de parler mais aucun son ne sort de sa bouche. Le guide finit par arriver jusqu'à lui.

- Que se passe-t-il, qui t'a installé dans cette position étrange entre ces branches ?

- Je l'ignore.

Francisco explique qu'il est très fatigué et raconte ses aventures. Le vieux chasseur lui fait croquer un citron qu'il gardait dans sa poche. Il charge Francisco sur son dos et reprend le chemin du retour. Après une demi-heure de marche, épuisé lui aussi, il dépose Francisco au bord du sentier, dit qu'il court chez lui (au débouché de la piste)

pour chercher de l'aide et un fortifiant. De nouveau Francisco vomit beaucoup, il ne peut pas avancer seul. Alors que la nuit commence à tomber, le vieux revient avec un sirop sucré et dopant qu'il donne à Francisco. Celui-ci invoque une fois encore ses esprits protecteurs. Doucement, les hommes reprennent leur marche jusqu'à la maison du chasseur. Francisco est à bout de force. Le vieil homme lui prépare des thés de plantes. Toute la nuit il sera malade.

Au petit matin, le vieux chasseur donne son explication :

- Cette forêt est quasiment intacte, et un grand nombre d'esprits puissants l'habitent. Personne ne va là-bas hormis moi qui y allais déjà il y a longtemps avec mon père curandero pour y chercher des plantes. Tu es arrivé dans la forêt sans préparation, sans que tu n'aies été présenté, introduit. Il aurait suffi que je te souffle de la fumée de tabac quand nous sommes arrivés au jardin des esprits. Nous aurions dû y ramasser quelques feuilles sèches, les réduire en poussière et les souffler alentour dans le jardin. Ne te connaissant pas et ne sachant pas pourquoi tu venais, les esprits t'ont mis à l'épreuve, ont voulu évaluer ta force, te tester. Ils ont une grande puissance. Nous aurions dû les amadouer. Tu as cueilli un fruit dans le jardin réservé, nous les avons provoqués et ils sont alors incontrôlables. Je ferai attention dorénavant si quelqu'un m'accompagne là-bas.

Lorsque deux jours plus tard Francisco est arrivé à Sachamama, il avait encore une sale tête. Il a tout de suite demandé à Fernando de chanter et souffler du tabac sur lui, puis, encore bouleversé, nous a raconté son histoire.

Dimanche 23 novembre.

Encore une nuit phénoménale dans la case de cérémonie. Ces plantes sont étonnantes. Je suis ébloui à chaque fois par la puissance de l'ayahuasca : tant de force et de sagesse dans ce petit cocktail végétal incite à reconsidérer les idées cartésiennes les plus tenaces. Une liane parmi d'autres en forêt, l'ayahuasca, et les feuilles d'un petit arbuste à l'allure anonyme, la chacruna, vont peu à peu modifier ma personnalité et faire de moi quelqu'un de nouveau et assurément meilleur. Chaque jour, j'avance un peu plus sur le chemin de la connaissance. Je vais tenter de schématiser le processus.

L'ivresse de l'ayahuasca ouvre l'esprit à des espaces nouveaux et, pour moi, inconnus. Elle semble éclairer d'une lumière vibrante et fluorescente un petit sentier sur lequel j'avance, en titubant, tremblant, mal assuré d'abord, et, de plus en plus souvent, droit, net, et d'un pas bien déterminé. Sur le sentier, je découvre des objets posés-là. Ils sont de différentes natures et de plus ou moins grande importance. Il y a des objets intellectuels : préceptes, qualités humaines universelles. Les objets-outils : ils contiennent énergie, vigueur, harmonie et seront au service des objets intellectuels. Il y a aussi les objets-armes, d'attaque et de protection, lames, flèches, boucliers.

Certains de ces objets que je trouve en cheminant dans les espaces inconnus s'imposent à moi comme des évidences élémentaires : ce sont des monolithes incontournables. Ainsi en est-il des « objets » discipline, concentration, compassion, amour. Parmi les « objets-outils », le souffle s'impose, le rythme devient indispensable et l'architecture du corps apparaît déterminante.

On trouve sur le chemin des « objets-modèles » : exemples de structures pures et claires auxquelles on va pouvoir se référer en permanence pour se corriger. C'est le cas du cristal de quartz, structure pyramidale pure et lumineuse, sans ombre et géométriquement parfaite, qui va servir de modèle à l'organisation de la conscience. Ce motif du triangle pur se développe dans mes visions en des combinaisons complexes de vitraux kaléidoscopiques animés et parfaitement équilibrés. Visions évoquant à la fois des structures moléculaires, des constructions proches des mandalas, projections d'une conscience pure, d'un schéma idéal du monde et de la pensée. Chaque jour, il me semble découvrir de nouveaux objets sur le chemin. Afin que l'expérience serve à quelque chose (et c'est ma tâche d'apprenti), il me faut littéralement incorporer ces objets, les faire pénétrer en moi, solides comme des rocs, parties intimes et indissociables de mon corps et de mon esprit.

Incorporer : c'est tout le travail. Il y a tellement d'objets insignifiants ou considérables à s'approprier que la tâche est rude. J'étais perdu au début de mon séjour ici, et percevais, de façon floue, cet ensemble de choses sans avoir la moindre stratégie ou méthode pour les domestiquer.

La concentration, la rigueur et une bonne posture sont les premiers outils qui se sont imposés comme base indispensable pour y voir plus clair. Doucement, car je suis loin du compte, j'arrive à maîtriser ces outils et ils m'aident à intégrer, incorporer les autres objets, qu'ils soient simples cailloux ou montagnes imposantes rencontrées en chemin.

Fernando est un exemple magnifique, une référence permanente. Sa maîtrise est puissante, souple, et va bien au-delà de ce que je peux percevoir.

J'en suis au stade un peu nombriliste de la construction, essaye de me bâtir; lui, a largement dépassé cette étape (ou en est à la fignoler, car je sens que c'est sans fin). Il est « au service de... », utilise sa force en la distribuant, le but final étant le don, la protection et le soutien à ses patients, leur guérison, leur purification, leur réconciliation avec eux-mêmes.

Quelle école magnifique ! Ces plantes ouvrent la voie de la sagesse et c'est pour moi une découverte primordiale. Elles apprennent aussi l'humilité qui s'impose comme une règle : lorsqu'on est plié en deux, à vomir jusqu'à son âme, on se sent tellement minable, minuscule et pitoyable que je ne vois pas comment on pourrait jouer les héros un quart d'heure plus tard...

Cette nuit, la forêt avait une force étonnante. Il a beaucoup plu pendant la journée et tout était fortement chargé d'humidité. Nous étions arrivés à la case de cérémonie depuis peu quand un grand ficus s'est abattu dans un fracas de feuilles et de branches, barrant le chemin du retour. Il faudra déblayer pour passer ! Les arbres semblaient faire peau neuve, ils s'ébrouaient, faisaient tomber leurs branches mortes ou superflues, secouaient l'excès d'eau de leurs feuilles, craquaient, grinçaient, semblaient se déplacer, étaient littéralement vivants et doués de mouvements individuels. Un régal ! Fernando a longuement chanté sur le corps de la malade allongée, qui n'avait plus ce faciès de momie, sans vomissements ni râles pendant les chants ou lors des succions. Elle reste malgré tout très faible.

Tout près d'elle quand Fernando la soignait, j'ai été admiratif devant la quantité de force et d'amour qu'il parvenait à lui communiquer.

Mercredi 26 novembre.

Nous étions sept à prendre une ayahuasca fraîchement préparée avec trois feuilles de datura. Le sentiment dominant était une grande force et fluidité de mon énergie. Ma concentration était bonne et quasiment constante. J'ai beaucoup utilisé ma shacapa en trouvant le rythme juste et précis adapté à chaque chant. Hier soir, j'étais un arbre, mes racines s'enfonçaient doucement dans le sol, progressant millimètre par millimètre, des radicelles blanches poussaient, m'ancrant plus sûrement dans la terre, et puisant une énergie pure qui montait comme une sève dans mon tronc. Mon corps/arbre grandissait et forcissait, ajoutant des petits cercles concentriques à la base du bois me constituant. L'idée qu'avec patience, concentration et intention précise jamais déviée, la nature fait d'une graine un arbre puissant et droit, était parfaitement adaptée à mon état présent.

Chaque nouvelle séance d'ayahuasca m'apporte le sentiment de grandir et de m'épanouir comme une plante de la forêt.

Sur la demande de Fernando, j'ai chanté seul plusieurs ikaros. Pour la première fois, ils étaient bons. J'ai réussi à y introduire l'énergie adaptée et à la diffuser dans des directions précises, choisissant de l'envoyer vers telle ou telle personne qui, me semblait-il, en avait besoin, ou la divulguant à la ronde dans le volume de la case. Cette efficacité nouvelle n'était pas une simple impression. Après la cérémonie, ceux sur lesquels je m'étais concentré m'ont dit avoir ressenti avec force l'énergie que je leur destinais depuis ma place. L'un, qui venait de vomir, a senti cette énergie du chant comme une caresse qui l'a calmé et lui a procuré une plénitude sereine. L'autre, (Marcus, l'étudiant anglais) est entré dans mon chant qui s'est développé dans son esprit en arabesques kaléidoscopiques vives, redonnant force et vivacité à ses visions.

Juste après mes chants, Fernando est venu me « recharger » longuement. J'ai « ouvert » mon corps et reçu les cataractes d'énergie qu'il déversait sur moi. La force arrivait en une cascade liquide qui entrait en moi comme dans une caverne. J'ai accueilli avec concentration et bonheur cette grosse quantité d'énergie nourricière... Plusieurs visions me sont apparues que j'essaierai de transposer sur

des feuilles de bananier, (j'en fais de rapides croquis une fois rentré à la hutte avant de m'endormir).

Au cours de la cérémonie, j'ai eu le sentiment qu'un fauve rôdait près de moi. Ses râles et rugissements sourds étaient plus vrais que vrais, et j'étais persuadé qu'il me suffisait de tendre les bras pour toucher l'animal qui décrivait des cercles autour de moi. C'est la première fois que j'ai ce type d'hallucination, et je ne sais pas trop quoi en penser.

Chaque jour, je continue à peindre mes petites visions : découpant dans des feuilles fraîches de bananier des carrés de vingt centimètres par vingt environ, j'y dessine puis peins des motifs inspirés par les extases d'ayahuasca. Il y a plusieurs thèmes : les visions de type géométrique qui apparaissent en général lors des premières phases de l'ivresse, mandalas, rosaces de cathédrales, structures moléculaires ou cristallines, etc... Ces visions, particulièrement mouvantes et complexes, sont toujours d'une beauté saisissante et je suis sûr que leur décryptage fournirait une foule d'informations passionnantes. Certaines peintures évoquent et tentent de représenter mes visions des ikaros qui se matérialisent en des images nettes dans ma conscience lorsque j'écoute le chaman, des sons dessinés, en quelque sorte. (Il est d'ailleurs amusant de noter que Fernando, lorsque je lui montre un de ces dessins, y reconnaît et identifie sans grande hésitation le chant que j'ai voulu représenter).

Certaines autres peintures tentent de décrire schématiquement mon état mental à tel ou tel moment des cérémonies : du chaos de ma conscience à l'effort de concentration, de l'expansion spatiale de l'esprit à la focalisation en un point précis. Enfin, d'autres motifs évoquent certains aspects du rite chamanique ou des éléments qui s'y rattachent, comme le souffle, la voix, les « armes » du chaman, l'énergie de la shacapa, la force du tabac, etc...

Mes petites peintures, bien rudimentaires, donnent une idée très partielle de ce que je peux ressentir lors des extases. Ce sont de simples illustrations, incomplètes, ternes et statiques, mais elles ont malgré tout, je pense, un certain pouvoir d'évocation. Avec un peu de chance, les feuilles gorgées d'eau vont sécher doucement, sans trop s'altérer, et elles viendront éclairer un peu mon propos, si incomplet lui aussi.

Voici certains aspects des ikaros tels que je les perçois aujourd'hui. Indissociables des cérémonies d'ayahuasca, les chants ou ikaros, y occupent une place primordiale. Dans le contexte traditionnel local, ces cérémonies seraient inimaginables voire même aberrantes sans le support vocal du curandero.

Je pourrais définir les ikaros comme des cartes détaillées et minutieuses de l'inconscient. Ce sont des guides précieux et indispensables pour cheminer mentalement pendant une ivresse d'ayahuasca. Il semble, qu'à travers les ikaros, les chamans aient établi des plans précis de la conscience, des investigations dans les méandres et circonvolutions complexes du cerveau, inaccessibles en état de conscience « normale ».

Un bon ikaro est une carte qui permet d'avancer, guidé dans des territoires inconnus. Comme en cartographie, les représentations sont possibles à plusieurs échelles et donnent accès à des espaces cosmiques infinis, ou bien guident la conscience jusqu'au niveau cellulaire - voire même moléculaire.

Les ikaros peuvent sembler être de simples couplets répétitifs et un peu lancinants au premier abord. Pendant une extase d'ayahuasca, ils se révèlent être des outils d'une sophistication faramineuse, exceptionnellement adaptés au décryptage des structures vivantes. Ils permettent un accès direct et efficace à des connaissances échappant normalement à la conscience en donnant à voir les mécanismes, les structures, les constructions d'objets concrets ou de schémas mentaux dont nous ne percevons habituellement, au mieux, qu'une vague image externe.

Un ikaro révèle l'intérieur caché du monde, faisant office de loupe, de lunette télescopique, de grand angle, etc... Bien au-delà, semble-t-il, du spectre que nous percevons habituellement, lors des extases ; stimulés et guidés par les chants, nous pouvons atteindre à une perception d'une lumière d'intensité extrêmement faible. Probablement aussi, « voir » dans des longueurs d'ondes normalement invisibles à l'œil humain. L'ayahuasca, je pense, offre les clés de ces territoires inconnus, les chants nous y guident. Peut-être pourrions-nous dire que les ikaros, combinés à l'ayahuasca, permettent de sentir au-delà de nos sens et ils donnent « de la conscience à la conscience ».

Un bon ayahuasquero a une bonne maîtrise des ikaros et sa force est intimement liée à la précision et à la qualité des chants qu'il saura manier. Plus il a de « cartes », plus ces cartes sont précises et bien dessinées, et plus il saura entraîner ses patients dans des univers mentaux secrets et inaccessibles. Les ikaros ont quadrillé probablement tous les recoins de la conscience humaine, ils la connaissent intimement, savent ses forces, ses faiblesses, ses zones d'ombre et ses meilleures cachettes. Ils sauront emmener le patient là où un travail de « restructuration » ou de « nettoyage » mental est nécessaire.

Les ikaros font découvrir, par une visite *in situ* des domaines de l'inconscient, les nœuds ou perturbations qui troublent l'équilibre ou la simple bonne santé du patient. Celui-ci, confronté de façon réelle et directe à son problème, pourra l'examiner de façon claire et objective. Il trouvera le moyen de le résoudre. Ces chaos enfouis au plus profond de soi (et dont l'écho vient troubler la raison), apparaissent avec une clarté étonnante. Ils sont nus, dépourvus de toutes fioritures et des gangues opaques qui les camouflent à la raison. L'affrontement logique du patient à son problème est souvent une épreuve rude, elle demande audace, courage et pugnacité. Il ne s'agit pas de l'affrontement confus de deux corps d'armée, mais d'un combat entre le « cœur » du patient et le « cœur » de son problème ou de sa peur.

Le chaman, par ses chants, sait guider le patient jusqu'au ring. Par d'autres chants, il l'aide dans son combat singulier. Le chaman sait aussi, quel que soit l'issue de ce combat, fournir la carte qui permettra au patient de ressortir du labyrinthe. Le patient n'est pas toujours vainqueur au premier assaut et peut-être lui faudra-t-il relever le défi plusieurs fois avant de vaincre en lui l'adversaire. Mais, à chaque tentative, il apprend à mieux connaître son ennemi qu'il finira par dominer une fois pour toutes.

L'épreuve de « guérison » passée, le patient, le plus souvent très affaibli par sa lutte, aura besoin de chaleur et de réconfort. Ce sont ici encore les ikaros qui vont assurer cette tâche avec une belle efficacité.

Pendant son apprentissage, le chaman a dû affronter et vaincre les grandes peurs inhérentes à l'homme : le temps, l'espace, le sens et la place de la vie, etc... et surtout la mort. Il a acquis la capacité d'appréhender les peurs d'autrui et il pourra probablement les vaincre

pourvu que le patient ait l'envie de se livrer au combat. « Il faut ce désir en soi, sans cela je ne peux rien », disait Fernando. Au tout début de mon séjour, j'étais totalement déboussolé par les chants. J'essayais de les comprendre et les appréhender « en bloc ». C'était comme tenter de mémoriser le plan d'une grande ville sans jamais y avoir mis les pieds. Lorsque j'ai enfin choisi de simplement me laisser guider par les chants, ils sont devenus plus lisibles : doucement, j'ai commencé à fixer quelques points de repères et me sentais moins perdu, positionnant quelques grands axes, certains monuments. Peu à peu, j'ai pu m'aventurer dans des ruelles et apprendre les chemins qui y mènent. J'ai ainsi parcouru une infime partie des chemins possibles.

Un chaman expérimenté est un grand voyageur de l'inconscient, de l'espace, du temps et de la matière. Il a balisé des territoires immenses, en connaît les dédales et les raccourcis. A sa disposition, il a de nombreuses et bonnes cartes, ayant appris à en tracer de nouvelles lorsqu'il pénètre des espaces inconnus. Le chaman est un cartographe chanteur et enchanteur...

Apprendre un ikaro comme on apprend une chansonnette est une chose relativement aisée. En saisir la force, la subtilité, en faire un chant « à sa voix », et savoir l'utiliser à bon escient relève d'un apprentissage bien plus complexe. La plupart des guérisseurs utilisent des ikaros qu'ils ont appris de leurs maîtres pendant leur formation. Des chants qui ont fait leurs preuves et qui, avec un simple ajustement, deviennent de bons outils transmissibles. Mais ils ont un attachement particulier à leurs propres chants, ceux qui leur ont été révélés directement par les plantes maîtresses. C'est bien naturel, et je le conçois maintenant. N'est-il pas préférable de se promener sur un territoire conduit par celui-là même qui en a relevé la topographie ?

J'ai la conviction que dans les ikaros se cachent encore bien des trésors que je ne soupçonne pas.

Vendredi 28 novembre.

J'ai rompu la diète qui m'avait tenu en forêt ces dix derniers jours. Nous sommes à bord du bateau qui va bientôt partir d'Iquitos pour Puerto Miguel, bled à quelques heures de navigation et première étape vers le village du chaman Achuar Don Ramón.

Carla, Marcus et moi-même avons accroché nos hamacs au pont supérieur, parmi des dizaines d'autres. Tous ces hamacs colorés s'entrecroisent dans une belle pagaille pleine d'harmonie. Doña n'a pas pu se joindre à nous.

Je repense à la cérémonie d'ayahuasca de la nuit dernière et à la journée que j'ai passée à peindre, dix heures durant, mes petits dessins d'ayahuasca sur des carrés de feuilles. Je ne sais pas du tout ce que deviendront ces feuilles en séchant, tout finira peut-être à la poubelle... Ce qui a été, il y a une semaine, un vague passe-temps est devenu, en fait, très prenant, et après chaque cérémonie je gribouille rapidement ce qui pourra devenir une petite peinture précise. J'arrive à terminer deux ou trois peintures par jour, et en ai une dizaine en attente.

La nuit s'annonçait calme et tranquille, pas de lune, pas de vent, pas de pluie. Nous étions trois : Marcus, Fernando et moi. Dès l'ayahuasca bue, l'atmosphère s'est fait pesante, une chape est tombée sur mes épaules. Je suppose que le sentiment était général car Fernando a eu du mal à trouver son ton. Ses arcanes étaient à peine audibles, susurrés et lents. Marcus n'avait pas sa respiration habituelle. Lentement, l'ivresse est venue mais sans souffle ni fluidité.

Fernando, particulièrement abattu, a dû sortir plusieurs fois... Moi-même, j'ai vomi deux fois violemment, l'envie surgissant soudainement comme une explosion dans mes entrailles.

Je me rends compte que dans ces cas-là, seuls les chants et la shacapa permettent de tenir le cap et, tant bien que mal, je chante, accompagnant Fernando et le relayant quand il s'arrête quelques instants pour souffler.

Je quitte quelques minutes la case, je suis dans la forêt, adossé au tronc d'un arbre-cathédrale, essayant d'en capter la sève pour me fortifier en posant à plat mes mains contre l'écorce fine. Je sens la vie courir dans ce géant végétal et le sollicite afin qu'il me cède un peu de sa force.

Je réalise que mon corps est fatigué : près de quarante jours de diète en sept semaines m'ont certes décapé et purifié mais ont aussi creusé mon petit stock de force. J'ai un peu de mal à récupérer après les nuits d'ayahuasca... Il me semble qu'il est temps que je fasse un bon break avec vrais repas, vraies nuits paisibles et nourriture variée. Je ne peux plus voir le riz blanc ! A mon retour à la case, débarrassé

de mes vomissures et ragaillardi par l'arbre, je reprends les chants, assis bien droit près de Fernando.

Il me demande de chanter alors qu'il pose sa shacapa. Il a le dos courbé et sa respiration est difficile. Il me semble que je peux l'aider. Naturellement, je me tourne vers lui et commence à le « soigner » avec un chant lent appris à Tarapoto il y a deux ans. J'actionne ma shacapa sur sa tête et le long de son dos en modulant à voix douce cette mélopée de protection qui fait appel à la « *madre* » ayahuasca. Je m'efforce d'y mettre la concentration apprise ces dernières semaines et projette sur le maestro l'énergie que je peux puiser en moi.

L'ikaro achevé, j'allume un mapacho et, avec toute la douceur et la force qu'il m'est possible de donner, je souffle trois grandes bouffées de tabac sur le haut du crâne de Fernando, puis trois autres sur son dos et trois sur sa poitrine. Je viens d'accomplir, bien maladroitement, mon premier « *acte chamanique* », tel un présent offert à cet homme qui me guide sur ce chemin depuis de longues semaines. Quelques minutes plus tard, à son tour, il se lève pour chanter sur moi. Un chant splendide évoquant « l'Etoile de l'Orient » guidant le chemin parmi des milliards de chemins possibles. Il doit s'arrêter en plein milieu du chant et, malade, sort précipitamment; je reprends sa voix et la shacapa et chante, en boucle, la strophe qu'il a interrompue jusqu'à ce qu'il vienne reprendre son ikaro là où il l'avait laissé, sans que celui-ci ne se soit tû.

Nous finissons par avoir une certaine connivence et, bien qu'il soit de très loin le seul maître à bord, je parviens par instants à le seconder de façon à peu près correcte. Je ne suis plus dans la panade fangeuse et grouillante dans laquelle je baignais lors des premières cérémonies. C'est ma seizième nuit d'ayahuasca, dont treize dirigées par Fernando, depuis mon arrivée au Pérou, début octobre.

Fernando me remercie de l'avoir « soufflé ». Il est satisfait de mes progrès et pense que je pourrai bientôt maîtriser moi-même une cérémonie d'ayahuasca. Il va me préparer deux litres de plante que j'emporterai en France afin de continuer à m'entraîner. Je crois être assez méritant : pas une fois je ne me suis laissé aller pendant les cérémonies, en permanence accroché à des fils de plus en plus solides, certes, mais sans cesser de « bosser », d'étudier sans relâche.

J'ai enregistré sur mon petit magnétophone une partie de la cérémonie après avoir eu un mal de chien à le faire démarrer. L'humidité s'est introduite dans cette petite machine délicate qui devient capricieuse.

Samedi.

Nous sommes arrivés vers 11 h ce matin chez Don Ramón, le chaman Jivaro dont m'a si souvent parlé Francisco. La grosse barge tremblante et surchargée a accosté, venant buter sur la berge molle vers 3 h du matin : dix heures de navigation en remontant le cours de l'Amazone...

Puerto Miguel. Il pleut. Nous marchons une petite demi-heure pour gagner le bord d'une rivière, la Iarapa, où nous attend un oncle de Carla avec une grosse pirogue. Nous pagayons un moment pour gagner sa maison, où nous finirons la nuit. Elle est construite sur pilotis au centre d'un grand carré de manioc ouvert dans la forêt. Au réveil, les gamins m'entraînent en lisière de forêt pour me montrer fièrement le cadavre d'un énorme boa, décapité la veille d'un coup de bêche. La grosse bête avait réussi à dévorer trois poules de la précieuse basse-cour, et ils la traquaient depuis plus d'une semaine...

Vers 9 heures, après un bol de riz (enfin salé !), re-pirogue pendant une heure en descendant le cours de la Iarapa. Enfin, une dernière marche de quarante minutes pour arriver au bord d'une autre rivière, la Tauhayo. Là, se trouve la maison sur pilotis de Don Ramón, d'une vingtaine de mètres de long, prolongée par une cuisine circulaire. Le plancher est en écorce déroulée, aucun mur, aucune cloison.

Don Ramón, patriarche d'une bonne soixantaine d'années, nous accueille. Je vois son épouse, une vieille femme au visage étonnant et fort, de nombreux enfants de tous âges, quelques jeunes adultes. Un singe, un perroquet, deux petites tortues, un jeune hibou, un chien, un chat se baladent sur le sol d'écorce.

Don Ramón va organiser pour nous une cérémonie d'ajosacha ce soir. Il nous montre, à ma demande, sa sarbacane, et nous fait une petite démonstration de lancer de fléchettes. Je le photographie, portant sa superbe coiffe de plumes et une parure de graines qui lui couvre le torse. Je lui achète un éventail de vannerie et plumes,

incroyablement léger et efficace ; lui m'offre une tête de singe séchée qui pendait à un fil au-dessus du foyer et captait mon attention. Cette petite tête boucanée et crasseuse est étonnante.

Nous sommes juste au bord de la rivière, je vais m'y laver puis nous mangeons le riz que nous avons apporté, agrémenté de trois œufs achetés en route. L'après-midi est paisible, nous attendons la nuit. Le maître de l'ajosacha est parti en forêt chercher les plantes qu'il nous destine.

Dimanche 30.

La petite soirée a débuté vers 20 h, Don Ramón a apporté trois racines d'ajosacha de cinquante centimètres de long et quatre de diamètre. Carla, Marcus et moi étions assis près de lui tandis que le reste de la famille discutait un peu plus loin dans la hutte, une petite lampe à pétrole laissée allumée.

Don Ramón gratte d'abord grossièrement les racines d'ajo sacha puis, à l'aide d'une lame, râpe la partie tendre dans une calebasse. Il allume un mapacho, en souffle la fumée sur le petit tas d'écorces de racines. Il verse doucement une trentaine de centilitres d'*aguardiente* sur les râpures, malaxe un peu et commence à siffler un ikaro, puis un autre. Nouvelle *soplada* de fumée, puis, deux beaux chants en langue achuar.

Il a disposé devant lui une petite boîte en carton dont nous ignorons le contenu. Il entreprend un dialogue avec cet objet, faisant les questions et répétant les réponses que le contenu de sa boîte enchantée lui « donne ».

L'ajosacha avait macéré une vingtaine de minutes dans l'aguardiente quand Don Ramon me tend la calebasse. J'en bois plusieurs gorgées : goût d'ail très prononcé, légère brûlure dans la bouche, la gorge et l'œsophage. Mes deux amis boivent à leur tour et enfin Don Ramón. Nous discutons un peu et, de nouveau, nous avalons chacun une rasade de la mixture, le « remède » dit Don Ramón, jusqu'à la terminer. Une petite heure de discussion ensuite avec le chaman que je questionne sur son métier, son apprentissage, les vertus des plantes et leurs utilisations chez son peuple. Il a quitté le

territoire Jivaro en 1947 lors d'affrontements entre l'Équateur et le Pérou. Il vivait du côté équatorien. Il dit avoir 71 ans.

Il sort de sa petite boite deux pierres polies, m'en tend une et me demande de la tenir contre ma poitrine alors qu'il « converse » avec l'autre pierre disant des « Oui, bien, très bien. Dis-moi ? Ah, c'est ainsi ? Oui, oui ! ». Je lui rends sa pierre enchantée. Il me dit alors ce qu'elle lui a soufflé à l'oreille :

- Tu as un maître, un curandero qui veille sur toi, il t'apprend, il n'est pas venu pour te soigner mais pour t'apprendre. Tu vas continuer à étudier, tu vas encore apprendre. C'est bien.

Vient le tour de Marcus auquel il fait des révélations sur sa vie amoureuse, lui suggérant d'épouser sa petite amie du moment, sans chercher à en trouver une autre, celle-ci est la bonne, sa moitié idéale. Également, des conseils côté cœur pour Carla (mère célibataire de deux petites filles de pères différents). J'ai enregistré les 90 minutes de cérémonie, divinations et discussions. Don Ramón parlait à voix basse et les deux dents qui lui restent ne facilitaient pas sa diction, aussi, la bande me sera utile pour reprendre l'ensemble de cette soirée. Mais, globalement, il ne s'est rien passé d'extraordinaire.

Nous gagnons nos hamacs et dormons bien jusqu'au petit jour. A dix mètres de la hutte coule le Tauhayo, au fort courant. L'eau est d'une jolie couleur rouille. J'y plonge avec délice. J'ai trouvé trois crânes de singes parmi les détritus de cuisine sous la hutte. J'en garde un en bon état. Don Ramón est un fin chasseur et il rapporte des collines alentour toutes sortes de gibier. Les singes font partie du menu. Son épouse m'offre une petite carapace de tortue qui sert d'ustensile de cuisine.

Après l'ajosacha, ma nuit a été paisible. Des rêves peut-être un peu plus vivants et compliqués que d'habitude, mais sans plus. Je ramène quelques racines d'ajosacha que j'emporterai peut-être en France, laisserai à Sachamama ou encore consommerai avant mon départ. Baignade et rigolade dans la rivière avec les gamins. Je commence une petite peinture sur feuille de bananier qui les intrigue. Lorsqu'elle est terminée, on approuve et la trouve jolie.

Tout le monde ici, comme autour d'Iquitos, essaye de gagner quelques soles avec l'artisanat. Le touriste achète des babioles, c'est sa maladie. Chacun va encourager ce virus, proposant les petits objets

de sa fabrication. Souvent ce sont les épouses et les enfants qui les confectionnent et qui, vendus à la ville, vont améliorer l'ordinaire. Le problème est que tout le monde fait à peu près la même chose : des colliers, bracelets et ornements en graines de la forêt, dents de croco ou de félin, plumes, os, etc... Les maquettes de pirogues et pagaies en bois léger sont légions. Tous les « artisans » se plaignent de la trop forte concurrence mais très peu innovent; ils se copient les uns les autres. Ma petite peinture au motif simple, qui a été faite rapidement et avec peu de chose (un bout de feuille verte et quelques couleurs), les intéresse. J'argumente dans ce sens : c'est facile à faire, il n'y a qu'à peindre des fleurs, des papillons, n'importe quoi... C'est facile à transporter, à proposer, à ranger... C'est bon pour le touriste et personne n'en fait encore...

L'idée va peut-être faire son chemin dans la famille de Don Ramón et il serait drôle que dans quelques années on trouve des peintures sur feuilles de bananiers partout.

Don Ramón doit s'absenter dès demain, et nous avons donc décidé de rentrer à Iquitos. Nous avons donné rendez-vous à l'oncle de Carla au bord de la rivière voisine. Nous l'y trouvons et, en 1 h 30, nous remontons le courant à la pagaie jusque chez lui où nous déjeunons et laissons le reste de nos vivres avant de reprendre la pirogue pour poursuivre notre chemin. Deux dauphins d'eau douce viennent faire quelques harmonieuses apparitions près de notre petite embarcation. La forêt est somptueuse et les reflets de la végétation sur l'eau une pure merveille sous la lumière de fin d'après-midi. Nous laissons le *tío* (l'oncle) à sa pirogue et marchons jusqu'à la berge de l'Ucayali. Nous atteignons ce grand fleuve à 16 h 30. La barge ne passera qu'entre 22 h et 22 h 30, mais il est bon d'être sur place avant la nuit. Minimum six heures d'attente donc sur un monticule de terre humide, que croque à belles dents les eaux de l'Ucayali grossissant de jour en jour depuis le début de la saison des pluies. Bientôt c'est le coucher du soleil et l'arrivée des moustiques. De véritables essaims vrombissants nous assaillent, et la scène tourne à l'enfer. Je m'emballe dans mon hamac, y crève de chaud mais me fais malgré tout piquer à travers le tissu. Les satanées bestioles ne commenceront à se faire plus rares que vers 22 h. Enfin, la barge se pointe au loin. Nous sommes une bonne quarantaine à l'attendre avec quantité de paquets, jerricans, fruits,

poules, canards. Tous vont à Iquitos. Mais le bateau passe devant notre petite falaise d'argile sans s'arrêter : il est déjà plein, tout simplement ! Un deuxième bateau passe à 23 h 40, notre dernière chance avant deux jours, paraît-il... Le bateau répond à nos signes dessinés dans la nuit grâces aux lampes électriques, s'approche, vient buter mollement dans la terre détrempée, et nous embarquons rapidement.

En un rien de temps, mon hamac est accroché entre deux dormeurs et je m'y affale, bien fatigué. L'aménagement intérieur est simple et efficace : rien. Un sol en plaques de métal soudées, au plafond des rangées d'anneaux soudés où chacun accroche son inséparable hamac et le tour est joué. Nous devrions gagner du temps sur le voyage aller, en suivant, cette nuit, le sens du courant. Demain matin, vers 7 heures, nous serons probablement arrivés au port d'Iquitos.

Mercredi 3.

Cérémonie d'ayahuasca un peu perturbée hier soir à Sachamama. Une équipe de cinq techniciens d'une maison de production mexicaine est venue filmer la toute première partie de la cérémonie, puis a enregistré les chants de la partie nocturne. Lumière forte, grosse caméra, micro, câbles, etc... Notre petit cérémonial habituel était chamboulé, et Fernando n'est pas à l'aise. Voilà que l'ayahuasca va sortir de la forêt pour faire une apparition sur des écrans de télé. Pas très bon à mon avis...

Il m'a fallu près de deux heures avant que ne débute l'ivresse qui est ensuite montée progressivement, sans atteindre malgré tout des sommets. Quelques belles visions de type géométrique, irradiantes et une balade dans un monde fantastique de ville organique mouvante dont les formes, les couleurs et les plans se modifiaient sans cesse (des croquis de choix pour mes dessins). Quelques aspirations aussi dans des tunnels cosmiques merveilleusement illuminés. J'ai beaucoup chanté, et mieux je crois que jamais auparavant. Après que Fernando eût « chanté et soufflé » sur chacune des huit personnes présentes, pour la seconde fois je l'ai à mon tour « soufflé ». J'ai repris le chant de la cérémonie précédente, qui est venu avec souplesse et harmonie,

et mes bouffées de fumée étaient aussi mieux concentrées. Je n'avais pas le trac. Fernando était satisfait et Francisco, assis à côté de lui, m'a dit avoir ressenti fortement mon énergie canalisée sur le chaman. Ses visions, qui s'étaient estompées, sont réapparues et il voyait l'énergie que j'envoyais, comme une succession de triangles, sortant en flots continus et réguliers de ma shacapa et de ma bouche. Il semblerait donc que je commence à maîtriser cette chose délicate qu'est l'énergie. Il s'agit, me semble-t-il, de pouvoir capter dans l'atmosphère l'énergie diffuse et évanescente provenant du sol, des plantes, du ciel, etc..., de la recueillir, la concentrer et ensuite la projeter dans une direction choisie. En fait, comme capter de la vapeur et la transformer en un jet d'eau sous pression. C'est le résultat que je commence à reproduire après ces deux mois d'apprentissage à Sachamama. Ce n'est pas un si mauvais début... mais je serais bien incapable de dire comment cela se produit réellement.

Vendredi 5.

Dix-huitième et dernière nuit d'ayahuasca à Sachamama hier soir : je prends aujourd'hui l'avion pour Lima puis Paris. Il tombe des trombes d'eau, depuis plusieurs heures déjà, quand Marcus, Fernando et moi nous dirigeons vers le petit temple de la forêt, évitant autant que possible les poches d'eau et de boue. L'air est frais et évidemment saturé d'humidité. Nuit noire. Nouvelle ayahuasca, préparée aujourd'hui avec quelques feuilles de datura. Goût puissant, amer et persistant qui, comme d'habitude me fait faire de méchantes grimaces. Je suis assis à la gauche de Fernando sur le petit bout de planche à peu près sec que la pluie épargne. Le bruit puissant du choc des grosses gouttes sur les plantes alentour et le toit de feuilles de palmes couvre en partie les chants du chaman. Je me suis enroulé dans une pièce de tissu. La shacapa est posée à portée de ma main mais je ne l'utilise pas. Pour cette dernière nuit, je souhaite écouter en silence et avec recueillement les ikaros de Fernando, comme si je les entendais pour la première fois.

Fernando enchaîne les arcanes de protection. Ces premiers chants, qui s'étalent sur une heure à peu près, ont pour but de bâtir une sorte de clôture de défense autour des participants. Une muraille virtuelle,

une bulle, un cocon qui va nous isoler des « mauvaises énergies » et « esprits néfastes » qui rôdent alentour et pourraient venir troubler la cérémonie, rompre son harmonie, ou agresser l'un de nous. Il n'est pas rare que pendant une nuit d'ayahuasca, le chaman se lève, sorte de la hutte et chasse certains de ces esprits contraires qui tentent de s'introduire. Il souffle alors vigoureusement de la fumée de mapacho pour les éloigner. Souvent aussi, (mais ceci est très variable d'une cérémonie à l'autre) il va, d'un souffle vif et acéré, colmater une « brèche » dans la muraille défensive en soufflant depuis sa place par-dessus son épaule. Plusieurs fois, j'ai senti moi-même ces gênes soudaines qui vous arrivent par derrière, une présence, quelque chose qui rode et perturbe; j'ai appris à souffler méchamment pour m'en débarrasser, pour rejeter ces choses au loin dans la forêt, les chasser sans ménagement. Faire le chien de garde, défendre la citadelle des attaques ennemies ! En un instant, dans ces cas, l'ayahuasquero se mue en un guerrier combatif. Ce double aspect de la personnalité du chaman, ce dualisme présent en tout et particulièrement ressenti lors des prises d'ayahuasca, est constant. Faiseur d'harmonie, dispensateur de paix et de sérénité d'un côté, guerrier vigilant et combatif, toujours prêt à sortir les armes de l'autre.

Je sens que Fernando a une forte ivresse. Marcus aussi, qui doit voyager comme à l'accoutumée dans des mondes spirituels extraordinaires, auxquels je n'ai pas accès. Ce garçon a la chance d'avoir des visions exceptionnelles, d'une richesse, d'une présence et d'une puissance qui me laissent jaloux lorsqu'il m'en fait le récit les jours suivant nos cérémonies. Il va du centre de l'univers au cœur des plantes, rencontrant la mort ou conversant avec les fleurs, chevauchant des animaux ou allant visiter ses proches chez lui en Angleterre... Mes ivresses sont, en règle générale, plus terre à terre. Pas de visions très extraordinaires, ou bien elles sont fugaces... Mon esprit reste extrêmement présent dans la hutte ou alentour, vigilant et concerné par l'énergie présente. Ceci n'enlève pas la force de mes extases mais elles sont d'une autre nature. C'est ainsi.

Une heure après avoir absorbé l'ayahuasca, mon ivresse se stabilise à un niveau élevé. J'endure un long moment de grande nervosité. Impossible de rester calme, mes jambes tressautent sans que je puisse les contrôler, ma concentration fout le camp, ma respiration se

dérègle. Je parviens avec difficulté à tout remettre en ordre afin de jouir de la qualité superbe des chants du chaman. Comme cela arrive parfois, des larmes coulent sur mon visage. De grosses bonnes larmes qui ne sont pas tristes mais plutôt l'expression d'une plénitude recueillie et sensible.

Avec plus d'acuité que d'habitude je perçois et ressens mon corps, ma bonne vieille carcasse, mon véhicule physique avec lequel, durant ma vie, je vais agir et me déplacer. Prendre soin de son organisme apparaît comme une chose essentielle : le corps s'use, subit les coups et les agressions extérieures, est abîmé par les maladies, les mauvaises nourritures, etc...Ce doit être une préoccupation constante que de le garder aussi impeccable que possible. Prendre exemple sur le félin, l'oiseau, l'arbre. La nature offre des modèles irréprochables qu'il faut savoir observer et tenter de reproduire en soi-même.

Le corps paraît rude mais, en fait, il est vite fragile et vulnérable. C'est l'âme le grand gardien qui va chercher des alliés dans la nature et pour cela, elle doit être impeccable, pure, bien en ordre.

Apprendre à connaître les plantes qui vont aider le corps à se tenir droit, veiller et se bagarrer pour que l'esprit soit toujours aussi net que possible a été la première évidence qui me soit apparue en prenant l'ayahuasca (je pense avoir bien progressé dans le domaine, partant de zéro ou presque). C'est avec un esprit de qualité que l'on va pouvoir veiller efficacement sur le corps, lequel a une tendance naturelle à s'abandonner à la faiblesse. Les maladies, les accidents, la surcharge de graisse, etc... sont des défaillances de la vigilance de l'esprit sur le corps, une harmonie rompue entre deux entités ne travaillant plus de concert.

Tout est dans la nature, le néfaste et le faste, le problème et son remède. Le néfaste et le problème doivent être tenus à l'extérieur du corps et de l'âme avec vigilance. Manquer à cette vigilance, c'est laisser les entités contraires vous pénétrer. L'équilibre est rompu. Le tronc de l'arbre est mangé par les termites, le félin boite, l'oiseau perd ses plumes. Si l'on n'a pas su maîtriser les forces nécessaires au rétablissement de l'équilibre, en maintenant hors de soi le mauvais, alors le chaman peut apporter une solution. Son corps et son âme sont si impeccables et cristallins qu'il a le pouvoir, au-delà de la préservation de son propre équilibre, d'agir afin de remettre en ordre

les dysfonctionnements de ses prochains. C'est par sa grande maîtrise des énergies qu'il va pouvoir intervenir afin de bouter les forces malignes hors des corps et des âmes affaiblis et blessés, rétablissant force et harmonie chez ses patients. C'est le travail du curandero, qui saura utiliser des alliés puissants pour accomplir cette tâche. Il sera aidé par sa connaissance des plantes-remèdes, transmise par ses maîtres ou révélée à son âme impeccable par la nature elle-même, lors des extases et des diètes. Énergies animales, végétales ou célestes, puissantes alliées que le guérisseur fréquente et sollicite, les priant de venir au secours des faibles pour rétablir un équilibre rompu.

La nature, dans son infinie complexité des cycles de vie/ mort/ renaissance en perpétuel mouvement (la forêt primaire en est le plus bel exemple) est avide d'ordre; il est donc naturel qu'elle offre ses « services » pour que l'harmonie soit respectée, que le dualisme qui est son essence soit tenu en équilibre. Le chaman, par sa complicité avec les forces naturelles, devient l'instrument de ce savant équilibrage des plateaux de la balance, dont il s'efforce de maintenir le fléau en position verticale, droit pointé vers le cosmos.

Le chaman, par ses rituels, prépare et aide le malade à se soigner mais, dans de nombreux cas, ce sont les plantes de la forêt qui sont les réels médecins. Une part importante de la connaissance locale réside probablement dans la maîtrise de la pharmacopée indigène. Savoir identifier, préparer, doser et administrer ces plantes est indispensable lorsque le curandero doit traiter un patient atteint par une maladie biologique. Mais l'ayahuasca seule a un pouvoir considérable. Tous les problèmes d'ordre psychosomatique, certains déséquilibres de la conscience, le « mal-être », etc... entrent directement dans son champ d'action. Par son pouvoir purgatif puissant, elle nettoie et purifie radicalement l'organisme.

Le curandero est un médecin global, considérant le corps et l'âme comme deux choses inséparables qu'il faut traiter conjointement. Il y parvient en cumulant plusieurs talents.

Fernando a terminé depuis un moment sa série d'arcanes, chanté quelques ikaros habituels, il a « nettoyé » les abords de la hutte par ses jets de fumée. Les chants, les souffles, les succions, la shacapa sont

certains des instruments qu'il tient à sa disposition pour faire son travail de « rééquilibrage ».

Après m'avoir « soigné » (*ahora te voy a curar*) c'est à dire après avoir chanté sur moi et soufflé la fumée, il me demande de m'occuper de lui : je saisis ma shacapa, enchaîne trois ikaros avant de « soigner » moi-même le chaman, chantant en gardant près de ma bouche la cigarette de tabac noir que j'utilise ensuite pour en souffler longuement l'épaisse fumée sur le haut de son crâne, dans son dos, sur sa poitrine et au creux de ses mains. Puis, Fernando s'en va chanter sur Marcus. J'en profite pour sortir un moment ; la pluie a cessé, seules les grosses gouttes retenues par les arbres tombent maintenant, faisant sonner les feuilles qu'elles martèlent en chemin. De nouveau, on entend le chant des oiseaux, les craquements des arbres, les insectes. Les moustiques, eux, ne viennent pas siffler à mes oreilles mais vont directement à cette partie que je propose généreusement à leur convoitise, accroupi derrière un arbre, et c'est avec un bel appétit qu'ils me bouffent les fesses... A mon retour à la case, Fernando me demande de bien écouter la série de chants qui va suivre : ses bons outils. Je vais entendre certains d'entre eux pour la première fois et y puiser un bonheur entier. Il enchaîne de nombreux ikaros, tous somptueux et magiques, puis, vers 1 heure 30 du matin, et avant de clore la soirée, il me demande « sopla me Pascual » de le souffler de nouveau, avec le grand mapacho nourri de ses chants précédents.

J'y mets toute ma concentration et tout mon cœur.

Un dernier chant allègre, et nous regagnons la grande hutte pour y finir la nuit. Je reste éveillé, rêveur et encore un peu ivre jusqu'au lever du jour, me balançant tranquillement dans un hamac pour jouir de cette dernière nuit en forêt.

Avant de quitter Sachamama, Francisco me fait une longue *soplada* qui me protégera et me permettra de conserver l'énergie que j'ai accumulée pendant mon séjour. En plus de la tête, le dos, la poitrine, les mains, Francisco me souffle de la fumée sur des points précis à chaque épaule, sur le dessus des mains (à la base du majeur) et à l'extrémité des pouces. Il chante sur ma shacapa, la souffle et me demande de l'emmener avec moi en évitant que quiconque d'autre s'en serve. Il enfouit le mégot de cette *soplada* au cœur des feuilles de la shacapa.

Hier soir, à l'issue de la cérémonie, Fernando m'a offert la grosse graine évidée dans laquelle nous buvons l'ayahuasca et qu'il utilise depuis très longtemps. Juste la dose. Un beau petit cadeau...

3

VERS UNE STRUCTURATION PROGRESSIVE.

Mercredi 13 mai 1998

Je suis de retour au Pérou depuis quelques jours après une absence de cinq mois. L'envie impérieuse de continuer mon apprentissage m'a ramené auprès des maestros Francisco et Fernando. Nous avons déjà pris de l'ayahuasca à deux reprises et j'ai commencé une diète.

Des trombes d'eau inondent la forêt.

Je reviens avec des idées un peu plus précises sur la science des guérisseurs et des buts que je souhaite atteindre. Ces idées, floues malgré tout, vont, j'en suis sûr, s'affiner et se modifier encore pendant les deux mois que devrait durer mon nouveau séjour. Je vais tenter d'être présent à chaque instant, m'efforcer d'aiguiser mon attention, avoir conscience de ma pensée pour mieux la maîtriser. Il va me falloir apprendre à discerner clairement différents niveaux de réalité et les ordonner de façon cohérente et constructive. Il me semble que la force et le pouvoir de l'intention dépendent de la pureté avec laquelle elle se manifeste. Ce travail de purification de mon intention sera une rude tâche. Enfin, j'essaierai de bâtir des ponts solides, des canaux où je pourrai faire circuler des énergies : en capter, en stocker, en donner, avec discernement et efficacité. Je ne me sens pas bien doué pour la réalisation de ce programme qui est probablement au-dessus de mes capacités. Mais s'y frotter en vaut la peine et je verrai bien où cela me mène.

Lors de ces deux nuits d'ayahuasca, je n'ai pas atteint de forts niveaux d'ivresse. Le premier soir, Fernando m'a donné une grosse dose d'une préparation toute fraîche et très concentrée. L'effet, après cinq mois hors de la forêt, fut si fort qu'il avait la puissance d'une fusée qui décolle. Mon corps vibrait lorsque j'ai tout vomi, avec l'impression d'exploser au décollage.

La seconde nuit, trop méfiant, je n'ai pas absorbé suffisamment d'ayahuasca et aucun effet notable ne s'est manifesté. Je me suis contenté d'écouter les chants de Fernando, dont certains nouveaux que j'entendais pour la première fois. L'un d'eux est consacré à une pierre. C'est un galet strié noir et blanc qui a la forme d'un pied. Il a été trouvé sur un site précolombien et lui a été offert. Fernando me dit que cette pierre a beaucoup d'énergie, et l'ikaro que cet objet votif lui a inspiré est très beau, inhabituel et puissant. Un autre de ses nouveaux chants a pour thème les *sanangos* qui forment une famille d'arbres bien connus des chamans pour leurs pouvoirs de guérison et d'apprentissage.

Vendredi 15 mai.

Cinquième jour de diète. Je suis installé dans une nouvelle maison, pas tout à fait terminée encore, à un quart d'heure de marche en forêt de Sachamama. Construite au pied de la colline appelée le *frutal*, cette maison remplace celle, posée au sommet de la colline, dans laquelle j'avais passé une semaine l'hiver dernier. L'ancienne hutte, très endommagée par la saison des pluies comme toutes les maisons trop vieilles, a été incendiée. La nouvelle construction est faite presque uniquement avec le bois d'un seul grand arbre déraciné par une tempête récente. Un ruisseau s'étale en mare aux pieds des pilotis. Les libellules et les batraciens sont légions. Je me retrouve seul et tranquille, un peu trop peut-être, et le moral n'est pas au mieux. Il est difficile de se réhabituer à la solitude et à l'isolement. Les deux chamans sont partis pour quelques jours et je devrais les voir réapparaître vers la fin de cette première diète.

Fernando m'a laissé un litre d'ayahuasca. J'en ai pris un peu hier soir, après une longue hésitation : cette plante m'attire tout autant qu'elle me fait peur...

La drogue absorbée, je me suis concentré sur les bruits de la forêt, l'immense et complexe concert de la multitude d'oiseaux, de batraciens, d'insectes, de petits animaux qui font entendre leur voix dans la nuit. J'ai porté mon attention sur chaque son individuellement, l'isolant du tumulte général. J'essayais d'imaginer l'animal à la source de chaque cri. La nuit était claire et pas un souffle d'air ne remuait les frondaisons. Je laissais glisser mon esprit parmi la végétation, à la recherche des animaux nocturnes. J'y ai consacré une grande partie de la nuit.

Dimanche 17.

Une bonne pluie hier en fin d'après-midi, fit place à un vent violent et tourbillonnant. Il n'a pas cessé de la nuit et, maintenant encore, de fortes rafales secouent les branches, amenant humidité et fraîcheur. Vers 21 heures, détendu et serein, je décide d'absorber une forte dose d'ayahuasca, prenant soin au préalable d'éloigner les mauvaises énergies par la fumée d'un *mapacho* soufflée dans tous les coins de ma petite maison. Je m'installe dans mon hamac, assis confortablement. La présence du vent m'invite tout naturellement à me concentrer sur la force de l'air en mouvement. J'observe et m'efforce de fluidifier ma respiration. Par de grandes aspirations et de profondes expirations, mon souffle s'élargit et enfle dans ma poitrine. Bientôt il me semble que j'absorbe ce vent immense qui secoue les arbres géants. J'en perçois intimement la force, épure et épure encore cette perception. L'air sauvage pénètre mon corps, y circule à grande vitesse, me nourrit et s'échappe, fluide et léger. Soudain, mon corps se dissout et se transforme en une sorte de voile que vient gonfler le vent qui me pousse et m'entraîne : je m'envole. La voile est tendue, bien bordée, impeccable. Toute la force du vent s'y concentre, je suis emporté au-dessus de la forêt. Tourbillonnant dans les frondaisons, je me joue des arbres, d'une fluidité extraordinaire, je chevauche les bourrasques à grande vitesse. Je suis le souffle, je touche sa force, je l'exprime. Le vent m'éloigne de mon point de départ, une inquiétude brutale m'envahit : ce vent ne va-t-il pas m'emporter si loin que je ne sache plus revenir ? Je lutte contre le courant aérien jusqu'à apercevoir, depuis le ciel, ma hutte. M'arrachant à la puissance des

tourbillons, je regagne ma petite maison protectrice. Le vent vient me rechercher jusqu'au creux de mon hamac, je m'en méfie et le repousse en soufflant violemment contre ses assauts. J'ai le sentiment d'avoir échappé *in-extremis* à un piège tout en me délectant des sensations étonnantes ressenties pendant cette petite expédition aérienne.

L'ayahuasca m'entraîne maintenant dans la forêt. Je pars dans les sous-bois à la recherche d'émotions nouvelles. Débusquer, découvrir des émotions en pénétrant des entités sauvages m'apparaît comme une aventure riche et passionnante. Observer les animaux et les plantes pour s'en inspirer, pour les imiter, devrait élargir mes connaissances. Il me faut bien cerner ces émotions sauvages, les rendre claires, fluides, toujours plus fluides, aiguisées. Apprendre à connaître des milliers d'émotions pour les utiliser comme des détonateurs et pouvoir réagir avec plus de finesse et d'efficacité dans telle ou telle circonstance. En fait, débusquer dans la nature, puis stocker, quantité de petites gâchettes qui pourront allumer une multitude de feux d'artifices différents, lesquels feront fleurir des émotions pleines de force et de rythme, dotées du pouvoir adéquat pour traverser l'espace et prendre vie.

Prendre du sauvage, l'inviter en soi, puis le libérer, s'en faire un allié : je sais qu'il me sera nécessaire de m'engager dans cette voie.

Vers quatre heures du matin, la température baisse et l'humidité se fait plus pénétrante. Je me confectionne un nid douillet : bien enveloppé dans un tissu, je me pelotonne au creux du hamac, le referme sur mon corps comme une chrysalide, laissant un tout petit trou sur l'extérieur pour sentir l'air alentour et glisser un œil au dehors. J'éprouve les sensations intimes d'un petit rongeur niché dans le creux d'un arbre, bien au chaud. Un nid parfait, confortable, doux et protecteur. La sensation est si pure que je me vois comme un animal couvert d'un pelage clair, installé tout en rond dans sa petite tanière astucieusement élaborée. Je vois et touche les parois végétales de mon nid, sens l'herbe fine de sa litière et perçois, de mon regard de petit rongeur, la douce clarté lunaire qui pénètre mon repère. Je suis à l'abri du monde extérieur et reste dans ma tanière jusqu'au lever du jour, sans dormir, mais si bien...

La journée est triste : temps frais et couvert, encore un peu de vent et quelques averses. Demain matin, je romprai ma diète. J'ai perdu un peu de poids à manger trop peu : cinq cents grammes de riz et trois petits poissons en six jours ! Mon corps est malgré tout correct : pas de grande fatigue, juste une certaine lassitude due en grande partie au manque de sel. J'ai peint ces derniers jours une dizaine de « visions » d'ayahuasca sur des morceaux de feuilles de bananiers. Le thème semble inépuisable... Peut-être reprendrai-je de nouveau de l'ayahuasca cette nuit avant de quitter ma petite maison demain matin.

Lundi 18.

Je n'ai finalement pas absorbé de plante hier soir, renonçant après avoir longtemps pesé le pour et le contre. Après avoir offert à la petite chienne Mimi, restée avec moi ces derniers jours, ma dernière portion de riz, je me suis couché le ventre bien vide et la faim m'a tenaillé toute la nuit, m'empêchant de dormir. Au lever du jour, après avoir rassemblé mes affaires, je suis parti pour Sachamama. J'y ai absorbé une pincée de sel diluée dans quelques gouttes de jus de citron, rompant ainsi ma diète, puis, par les chemins forestiers, j'ai gagné la piste qui mène à Iquitos. Arrivé à la ville, un bouillon de poule avec vermicelles, avalé au premier micro- restaurant du marché, m'a comblé de bonheur ! Je retrouve la vie grouillante et bruyante d'Iquitos après une semaine de totale solitude, la tête m'en tourne ! L'odeur des gaz d'échappement m'agresse.

Je sais que Fernando préparera demain une nouvelle ayahuasca en forêt et retournerai donc à Sachamama pour une nouvelle nuit de cérémonie en présence des chamans. Don Francisco souhaite en prendre avec moi pour juger de l'énergie que j'ai pu emmagasiner et me donner son avis sur d'éventuelles diètes futures.

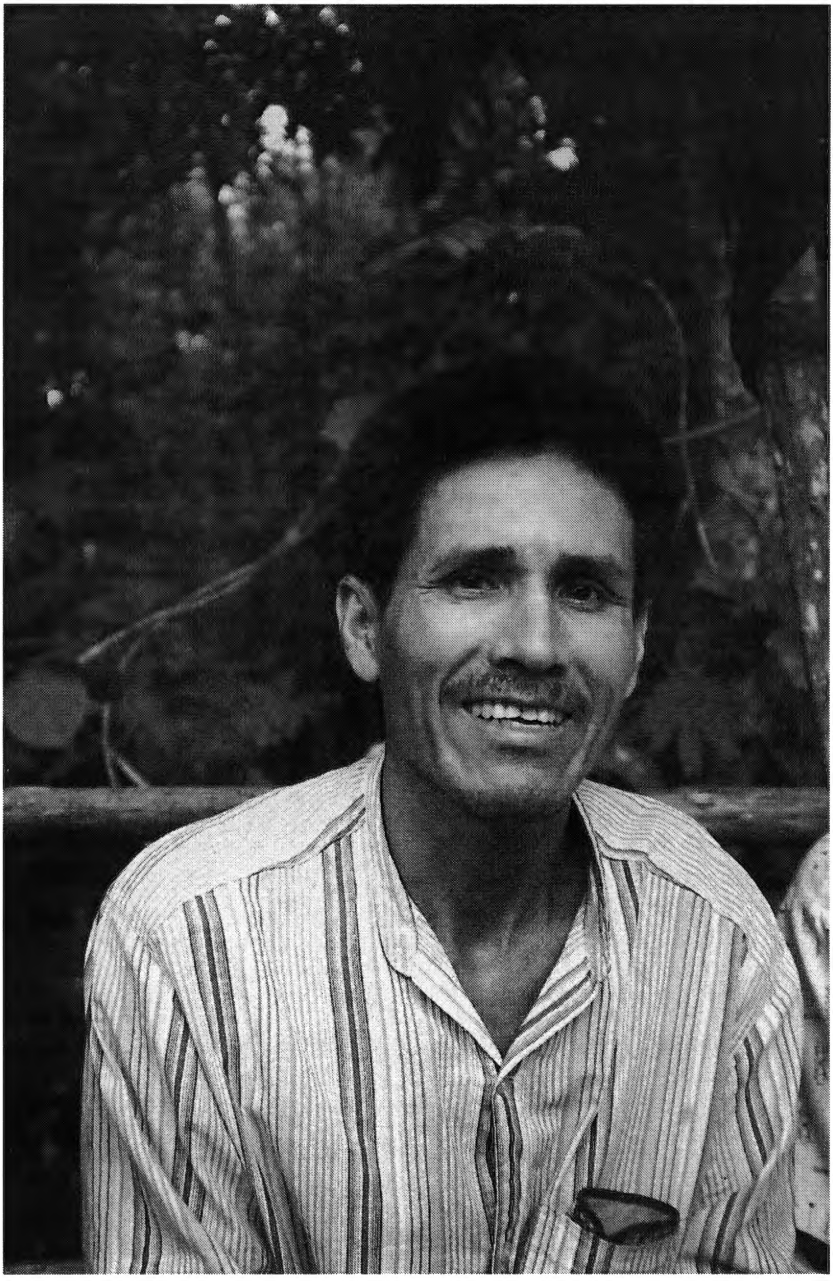
Mercredi 20 mai.

La nuit d'ayahuasca qui vient de se dérouler fût de celles qui me font avancer d'un pas dans la compréhension de l'art des curanderos. Participaient à cette soirée : un jeune chaman péruvien vivant à quelques heures de navigation d'Iquitos et un américain de ses amis.

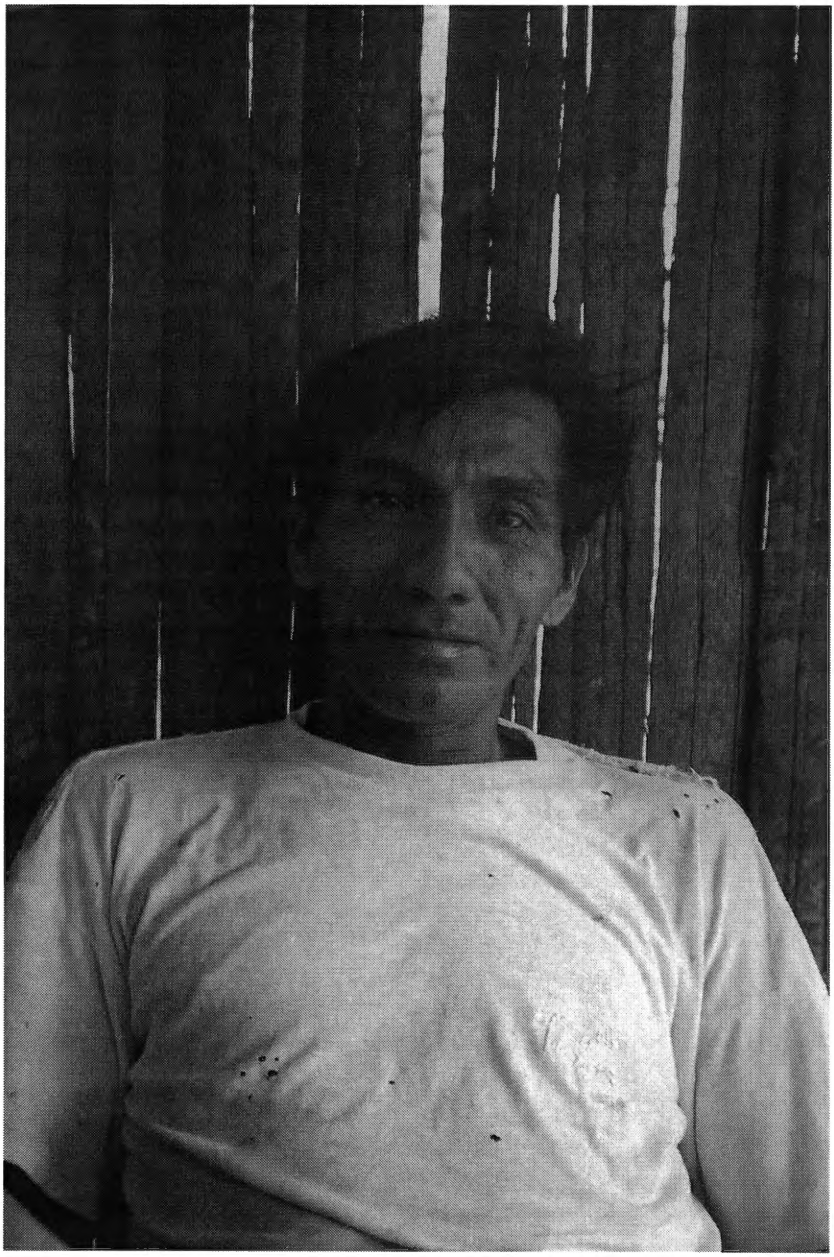
Opportunité toujours intéressante pour moi de voir d'autres spécialistes locaux au travail.

Fernando, pour l'occasion, avait peaufiné une mixture d'une pureté étonnante, prestige d'ayahuasquero oblige ! Fernando après une première heure, a invité le chaman visiteur à offrir ses propres *ikaros*. J'étais, à ce moment, sorti de la case et observais la nuit sombre et vivante de la forêt lorsqu'un chant inconnu m'a littéralement cloué sur place : le visiteur péruvien, parti d'une voix très puissante qui traversait l'espace comme des balles de fusil, lançait une charge d'artillerie pétaradante et soutenue à un rythme rapide. Un deuxième chant aussi véloce suivit ce premier feu d'artifice. J'ai vite regagné ma place pour mieux profiter de ces chants inconnus... Mais le chaman n'a pas su maintenir le rythme : s'emmêlant dans un troisième chant hasardeux, il s'y perd et bafouille comme s'il avait perdu soudain toutes ses facultés. Ni précision, ni délicatesse, ni force !

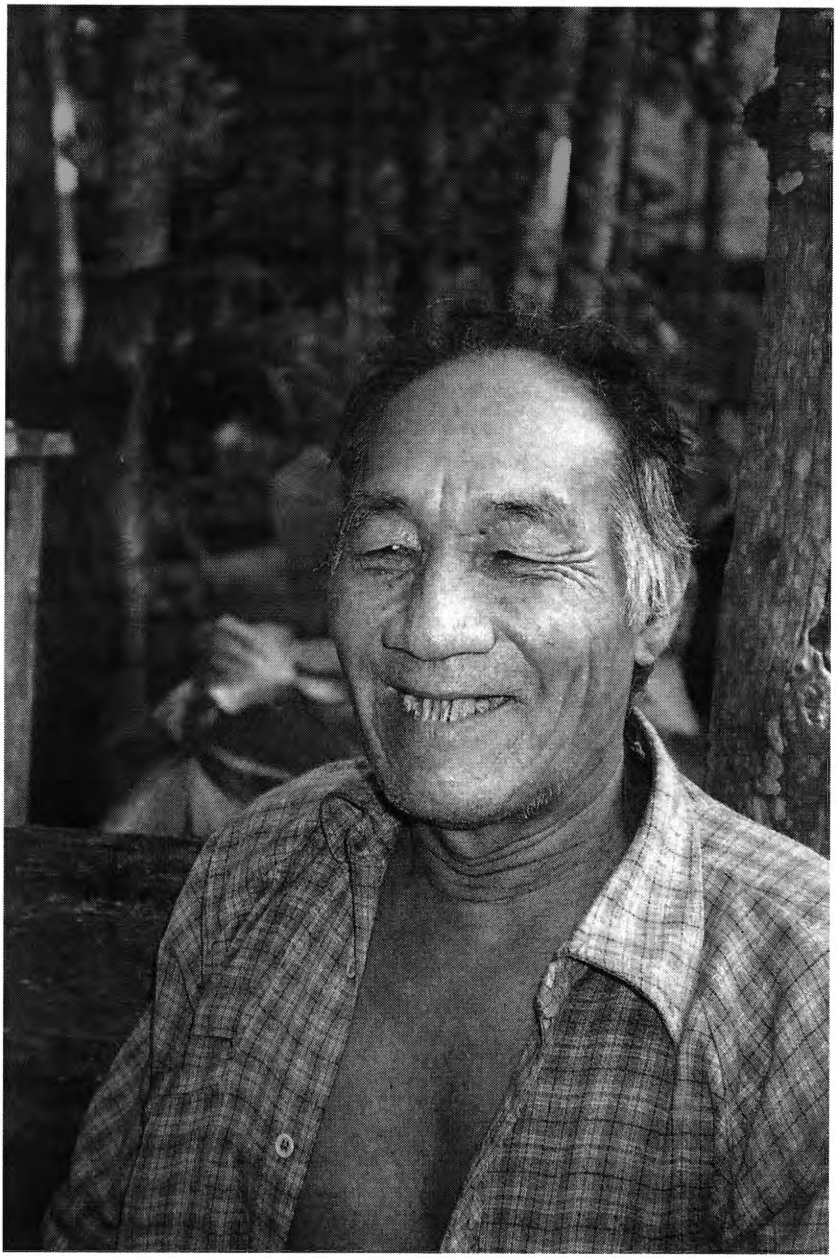
Il semble qu'il a grillé en quelques minutes ses meilleures cartouches... Francisco, malicieusement, le pousse à poursuivre : il bredouille encore un moment puis reprend son premier chant, mais dès les premières paroles, je ressens une gêne soudaine, et je *sais* que le chaman en est la cause. Simultanément, m'apparaît la vision de Francisco, debout devant moi pour faire écran aux ondes désagréables que je reçois de ce chaman inconnu. Dans ma vision, Francisco me somme de me protéger, puis il disparaît. Instinctivement, je place une main contre mon plexus et, de l'autre main, chasse l'air tout en soufflant. J'ai le sentiment de matérialiser un bouclier virtuel devant moi. Je reste sur mes gardes jusqu'à la fin du chant et resterai vigilant tout au long de la soirée. Après la cérémonie, Fernando m'assurera que cet homme, vexé d'avoir été pris au piège de sa faible envergure, a tenté de m'agresser. J'étais la proie la plus facile et il a voulu venger son dépit. Mais je m'en suis tiré correctement avec l'aide de Francisco. De toute évidence, ce n'était pas un bon chaman. Il n'avait que peu de bonnes cartes dans son jeu. Il était entré dans la partie à toute vitesse, labourant profond un seul sillon alors qu'un bon chaman doit être fin arpenteur et géographe de l'inconscient, précis et méticuleux. Comment cet homme pourrait-il guider efficacement des gens dans des territoires qui leur sont inconnus, s'il ne connaît pas lui-même les détails complexes du paysage ?



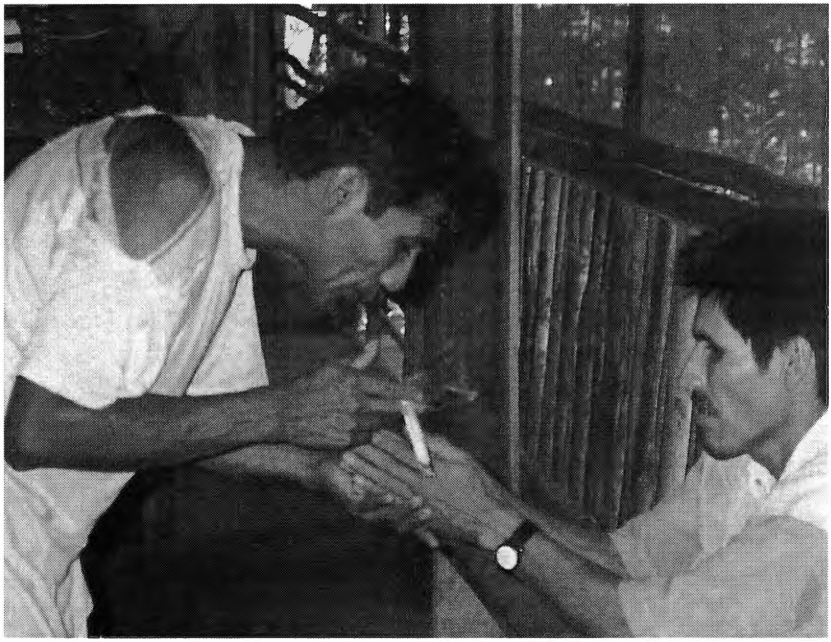
Don Francisco MONTES SHUÑA à Sachamama en 1998



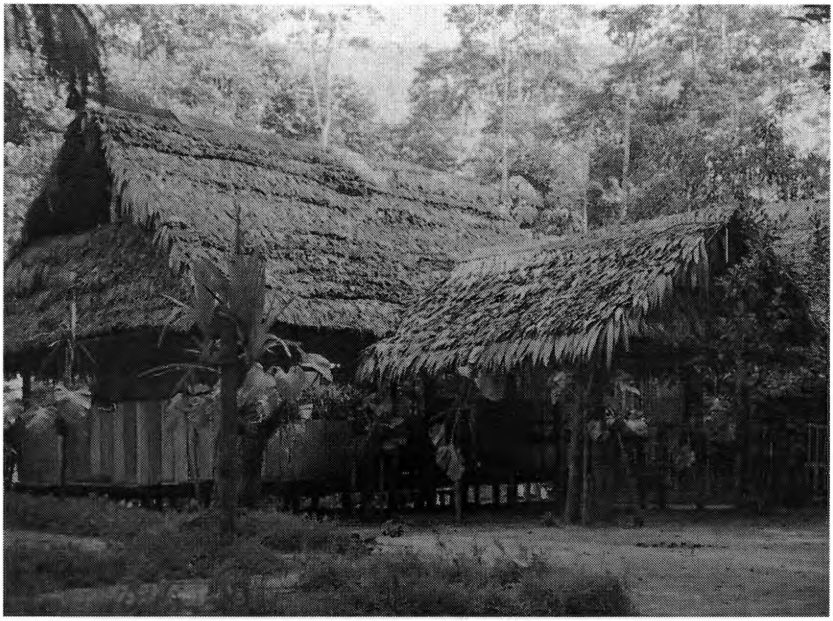
Don Fernando LAICHE CELIS



Don Ruperto PEÑA SHUÑA

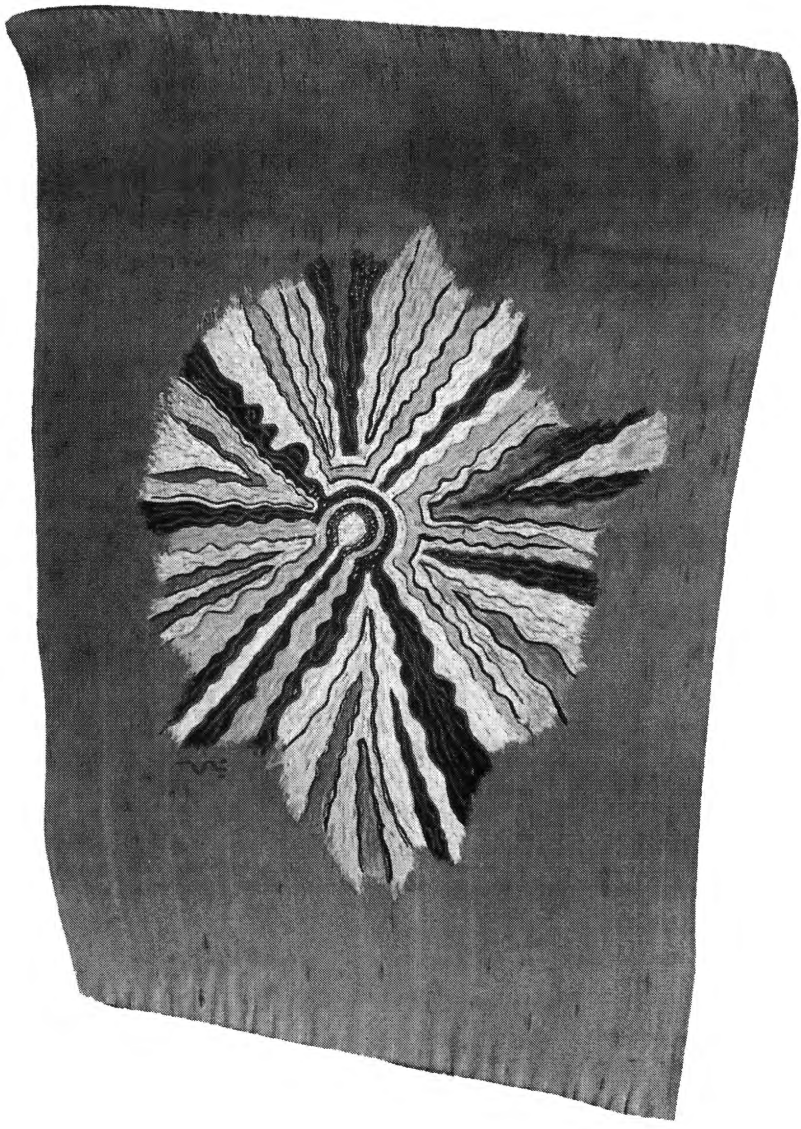


En haut : Fernando soufflant la fumée d'un mapacho sur Francisco
En bas : Une shacapa et la graine/dose pour boire l'ayahuasca



En haut : La maison principale de Sachamama
En bas : L'auteur surveillant la préparation de l'ayahuasca

Deux peintures sur écorce évoquant les esprits de la forêt
Francisco MONTES SHUÑA, 1997



Vision d'extase d'ayahuasca, peinture sur feuille de bananier
Pascal LACOMBE, 1998

Un enfant indien. L'avenir de l'Amazonie ?

Fernando reprend ses chants, qu'il va magistralement enchaîner avec une parfaite maîtrise pendant deux bonnes heures. Je me laisse porter par ses mélodies qui m'emportent dans d'agréables réflexions. Depuis quelque temps, j'ai le sentiment que ma pensée m'appartient de moins en moins. Cette nuit, elle s'est révélée comme étant un fluide indépendant. La pensée serait-elle un fluide qui ne nous appartient pas ? Comme l'air que nous traversons et qui nous pénètre par la respiration, nous traverserions la pensée, elle-même pénètrant notre conscience. Par la respiration, nous modifions la température et la composition chimique de l'air. En irait-il de même pour la pensée ? Elle entre en nous et nous faisons varier sa valeur et son intensité avant qu'elle ne s'échappe, libre de nouveau d'errer ou de pénétrer une autre conscience, de se mêler, pourquoi pas, à un animal, voire à une plante... pour revenir ensuite nous visiter, modifiée encore, chargée différemment, etc... S'il est parfois difficile de retenir une pensée pour l'analyser en détail ou la modeler à son gré, il est encore plus laborieux de savoir l'oublier, de la laisser vagabonder en toute liberté dans la conscience, sans lui mettre un mors aux dents ni la tenir en laisse. Laisser une pensée manifester librement sa nature sauvage est un luxe que je ne parviens pas souvent à m'offrir. Cent fois cette nuit, je me suis répété :

- Oublie la pensée, lâche-là, laisse-lui sa liberté.

Sans y parvenir ! J'essayais de procéder comme avec le regard : un regard qui va à travers les choses, embrassant tout un paysage sans focaliser sur un point précis, « en avant » ou « au-delà » de l'image ainsi défocalisée afin d'en percevoir la nature et non la forme. Astuce permettant de discerner les modifications subtiles, non perceptibles lorsque l'on fixe un point unique.

Agir de même avec la conscience ? La défocaliser afin de la perméabiliser. Je ne sais pas le faire à loisir.

Les diètes sont de bons exercices pour ce travail.

Apprendre, d'après les chamans, c'est d'abord apprendre à diéter. Leur longue expérience leur donne encore une fois raison. Les diètes, me disent-ils, permettent de perméabiliser le corps et l'esprit. Les plantes que l'on absorbe pendant ces périodes viennent, dans la conception chamanique, nous révéler leurs secrets lorsque l'on est devenu un creuset suffisamment disponible pour les recevoir. Elles

livrent alors le cœur de leur savoir, leur musique et leur force, ouvrant l'accès à leur nature profonde.

Il faut commencer par être propre et perméable. Les précautions à prendre pendant les diètes se justifient d'elles-mêmes au regard de cette quête de perméabilité. Il s'agit de se laisser pénétrer, afin de les incorporer, par des entités bien spécifiques, fluides et subtiles. Il s'agit tout autant de discerner et d'écarter tout ce qui ne doit pas passer la barrière laissée ouverte. Ainsi, ce que l'on mange est primordial, ce que l'on touche doit être bien choisi, ce que l'on voit, dit ou entend précisément sélectionné. Une « pollution » par un agent mauvais est facilement possible : la place semble libre, sans gardien et c'est là une bonne opportunité pour le côté sombre de la nature et des hommes de s'exprimer. Mais les règles élaborées par les Indiens au fil de la tradition répondent efficacement à ce danger. Les suivre est la seule manière d'aborder avec le minimum de risques l'étape de l'incorporation des énergies extérieures. Lorsque, durant une diète, j'absorbe une préparation spéciale issue d'un arbre, il me faut donner toutes les chances à cette plante, à sa chimie délicate et unique, de pouvoir s'exprimer dans mon corps. Il faut éviter tous barrages ou carambolages qui ruineraient l'expérience. Francisco me dit qu'il faut empêcher tout « croisement ». La voie doit être libre et dégagée. Ce jeu est magique mais il a ses règles, et ne va pas bien loin celui qui les néglige. C'est le prix à payer pour être admis comme acteur réel du grand maelström du vivant et accroître ses connaissances.

Mais le temps, toujours le temps, est un paramètre indélogeable. Francisco m'affirme que l'essence du *chullachiaqui caaspi,* l'arbre que j'ai commencé à diéter, ne se révélera pas à moi avant plusieurs semaines, et après en avoir absorbé à maintes reprises au cours de diètes successives. Et ce n'est qu'une plante, un bon guérisseur en a diété des dizaines. Cela ne s'improvise pas.

Une autre idée s'est imposée à moi durant la nuit : celle d'un noyau d'énergie. Il va me falloir fabriquer et loger quelque part en moi, une chambre forte conservant un petit réacteur d'énergie. Car tout ce que je vais aborder devra être nourri du dedans par une force colossale. Le chaman invité hier soir n'avait pas ce réacteur, son énergie est partie comme une rafale de mitraillette et il s'est retrouvé bien vite sans munitions. Il a tenté de souffler sur les braises des bûches qu'il avait

enflammées alors qu'il lui aurait fallu rajouter en permanence du bois sec dans le feu. Il n'en avait pas suffisamment à sa disposition.

La source d'énergie qu'il me faut inventer doit être renouvelable en permanence. Il me faut un bon combustible en plus d'un bon moteur. Le bon moteur est assurément le cœur, la passion, l'envie de savoir et de grandir, de chérir, d'aider, de partager la vie. Encore faudra-t-il que ces qualités soient en permanence épurées et renforcées, ce n'est déjà pas simple !

Le combustible, ce sera probablement et pour une grande part, les plantes qui me le fourniront grâce à leurs essences uniques et puissantes qui auront pu me pénétrer lors des périodes de perméabilité. Je pense que plus grande est la perméabilité aux plantes, plus vastes sont la puissance recueillie et la diversification des sources d'énergie. Il est peut-être permis de penser que l'on va ainsi littéralement incorporer la Nature du vivant et les qualités qui lui sont propres. Si cela est vrai, le « feu du dedans » sera nourri de mieux en mieux, les combustibles seront renouvelables car leurs sources pures auront été captées.

Le transfert de ces forces très particulières se situe à un niveau subtil de la réalité. Il s'agit donc d'avoir su, au préalable, baliser le plus soigneusement possible les paysages qui échappent à la réalité ordinaire.

L'âme de la vie, la vie elle-même, est là, cachée sous une écorce, dans la nervure d'une feuille, dans l'étamine d'une fleur de la canopée. Je suis le chasseur attentif qui piste cette âme. C'est une aventure digne et belle dans laquelle je mets tout son cœur. Immense jeu magique. Je ne me suis jamais senti aussi profondément dans la vie!

La vision qu'a eu de moi Francisco durant la nuit est la suivante :

- Tu étais un soleil qui émergeait de l'horizon. Je voyais ton corps comme cet astre, dont les rayons pointaient au loin derrière les arbres. La lumière était si forte que je ne pouvais y poser mon regard, des larmes sortaient de mes yeux. Je crois que ta force est naissante et d'une grande stabilité, peut-être sera-t-elle d'une bonne puissance aussi.

Avant hier, il avait rêvé de moi comme étant un arbre, les racines étaient mes pieds, les branches mes bras, qui bougeaient au gré du

vent, et de mes doigts jaillissaient les feuilles. Avant hier un arbre, hier un astre, demain peut-être un souriceau...

Observer sa pensée comme quelque chose d'extérieur à soi, indépendant et ayant sa vie propre, va probablement me permettre de confectionner un nouvel outil qui ne sera peut-être pas négligeable. La pensée serait donc un objet ? Bon, comment s'en rendre compte ? Par exemple, si je « pense » à ma respiration, je réalise bien vite à quel point il est difficile à ma conscience de pouvoir maintenir la pensée uniquement sur cette action, pourtant simple. Je n'en ai pas la maîtrise, la pensée s'évade, ne reste pas sagement là où je le souhaite. Elle est indépendante de ma simple volonté, elle s'en joue. D'autres pensées arrivent à ma conscience, elles viennent, partent, se mêlent. Il semble que la pensée vienne à nous, mais elle n'est pas à nous. Il faut une bonne maîtrise de la concentration pour pouvoir garder prisonnière une pensée sauvage. Je vois la concentration comme un piège étanche capable d'interdire à une pensée de s'en échapper mais sachant aussi empêcher toute pensée d'y pénétrer si le vide est recherché. Si la pensée est une entité étrangère, et que nous la considérons comme telle, alors, libre à nous de lui accorder l'attention que nous souhaitons. Pourquoi se laisser perturber par une « mauvaise pensée » quand on sait que l'on peut lui tourner le dos, la négliger comme on écarte un gêneur ? Cette chose est là, elle me dérange, je suis libre de la repousser ou, en tout cas, de ne pas la considérer avec la force qu'elle semble manifester. Je peux la bouter hors de moi (mais elle risque de continuer à rôder tout prêt) ou choisir de lui opposer un espèce d'antidote : faire en sorte de capter une autre pensée qui soit son exact contraire, son opposé, afin de l'anéantir. Le feu me brûle, j'y mets de l'eau. L'ombre est trop noire, j'y pose de la lumière. En brandissant des pensées « boucliers » contre des pensées « flèches », je ne suis plus l'impact. Mon corps et mon esprit ne seront plus blessés. Ils n'auront plus à se recroqueviller pour mieux supporter les coups, ni à enfler pour tenter de faire le poids. Je pourrai ainsi consacrer plus d'énergie à rendre mon corps et mon esprit plus fluides, plus aiguisés, brillants et légers comme des courants d'air. Libre, je n'aurai qu'à rester vigilant afin de maintenir un bon équilibre. Mais comment une conscience peut-elle capter ou produire certaines pensées négatives qui vont perturber son bon fonctionnement.

Pourquoi et par quels mécanismes, une pensée empêche-t-elle de bien penser ? Pour quelle raison la conscience se fabrique-t-elle des obstacles ?

Il y a aussi de bonnes pensées sauvages qui pénètrent notre conscience. Celles-ci sont bienvenues et elles sont à choyer. Elles tracent des chemins chauds et lumineux qu'il est bon de suivre : on pourrait dire que ce sont des pensées qui ont du cœur. Ces bonnes pensées ont une force qu'il faut être prêt à recevoir, une force pure et entière qu'une bonne maîtrise saura utiliser. Mais quel travail ! Choisir les bons chemins, ne pas en dévier, y user ses souliers, avoir le souffle pour traverser les lacs, la résistance pour gravir les montagnes, apprendre à puiser l'énergie nécessaire à tout cela. Que d'embûches ! Et les chemins à parcourir sont nombreux, ceux à éviter innombrables. En quelques vies, peut-être...

Y aurait-il là un indice qui permette de comprendre un aspect du travail du chaman ? Si l'on considère qu'une pensée pure, très bien maîtrisée par une intention concentrée, impeccable, peut d'une certaine façon, être transmise, comme projetée hors de la conscience du chaman et dirigée vers celle de son patient, et ceci avec une précision quasi-chirurgicale, l'impact de cette pensée peut produire un effet tangible. C'est la question du transfert, de l'élaboration de canaux de communication qui véhiculeraient certaines énergies subtiles.

23 mai.

Chaque mardi et vendredi soir, nous prenons l'ayahuasca. Ce sont les deux jours de la semaine considérés comme fastes par les chamans locaux. Hier, vendredi, la cérémonie fut belle et encore une fois enrichissante. Comme d'habitude, après que nous ayons regagné nos maisons respectives, je n'ai pas réussi à dormir, passant le reste de la nuit assis dans mon hamac ou dans la clairière, me remémorant les cheminements qu'avait empruntés ma conscience sous l'effet de la plante sacrée.

Durant cette cérémonie, pour la première fois, j'ai chanté un ikaro correctement. Ce fut une grande satisfaction. Fernando m'a complimenté et nous avons passé un moment à dialoguer sur son art,

sur la perception qui doucement s'en dessine en moi, et des tâches que j'aurai à accomplir prochainement. Fernando propose que nous partions ensemble, loin en forêt pour faire une diète sérieuse. Il souhaite se concentrer sur sa nouvelle pierre votive tandis que je prendrai de l'ayahuasca et peut-être une autre plante, le *chullachiaqui caaspi* probablement.

En attendant, je débute ce matin une nouvelle diète de sept jours à Sachamama avec l'espoir qu'elle viendra enrichir mes connaissances. Je commence à concevoir un peu plus nettement les articulations de l'art des chamans et pense avoir trouvé des bases utilisables comme points d'appui pour tenter de développer une structure personnelle. Je suis sur un bon chemin, ai trouvé une piste qu'il me reste à suivre. Mon corps a été profondément décapé par l'ingestion répétée d'ayahuasca. C'est une bonne chose : il me faut un organisme impeccable pour supporter les phases de cette initiation.

Le chamanisme amazonien est complexe, infini et magnifique. Les hommes qui sont de bons chamans sont des humains superbes et exemplaires. Le chamanisme, splendide découverte dans l'aventure de l'esprit de l'être humain est une source, un chemin lumineux, digne et noble. Une école royale de vie, pour plus de vie, un art majeur. Le chamanisme amazonien pourrait être un exemple pour de nombreuses personnes, exemple exigeant, certes, mais qui brille d'une pure lumière. Son ancrage et son âme sont situés au cœur de la grande forêt pluviale. S'il en était besoin, c'est là une excellente raison supplémentaire de la respecter.

Une vie d'homme, c'est quoi ?

C'est une étincelle, une micro-étincelle qui surgit dans le temps et l'espace. Un instant dérisoire par sa brièveté : le flash d'une étincelle et puis paf ! c'est fini. Evidemment, notre sort semble meilleur que celui de la fourmi, mais ne vaut pas beaucoup plus quand même. Par chance, dans cette étincelle, se cache la liberté, celle d'essayer de comprendre le monde, de l'appréhender, d'ouvrir un œil sur le mystère, sur la complexité. Nous avons l'infini de l'espace, disponible pendant la durée brève de notre vie, tout l'espace et toute la liberté pour le conquérir. On a la trace de toutes les vies passées, de toutes les vies en cours. On a la trace de l'histoire : celle de l'humanité, celle des

plantes, celle des animaux, celle des roches. C'est si vaste que, quelque soit l'énergie que l'on met à apprendre, à comprendre, on n'aura, à la fin, entraperçu et compris qu'une infime partie du monde. On n'aura dévoilé qu'une toute petite parcelle, mais cette parcelle-là est déjà splendide.

Il faut garder à l'esprit en permanence que la vie reste, dans tous les cas, un jeu extraordinaire et dérisoire : c'est une de ses forces. Il faut se dépêcher, le temps presse. La mort va venir un jour, et c'est balaise la mort ! On peut jouer un peu avec, et puis un jour on perd et c'est fini. Alors, avant que la mort n'arrive, il faut briller : de notre petite étincelle ridicule, faire un soleil avec fierté et sans complexe, irradier, illuminer l'espace. Plus fort est le feu, plus belle est la lumière et plus loin est repoussée la nuit. Peu à peu se dévoile le paysage, dans sa splendeur et sa complexité. Mieux on voit, mieux on vit, plus on est homme. Mieux on voit, plus on sait, plus on est.

L'ayahuasca et les sens.

Une des grandes forces de l'ayahuasca réside dans son pouvoir de projection. Lorsque l'on absorbe cette plante dans de bonnes conditions, on est littéralement projeté dans un univers qui échappe à la réalité ordinaire. Une autre manière de découvrir le monde, de le percevoir et de le comprendre. Les domaines sensoriels sont modifiés, les perceptions, nouvelles. Si ceci est vrai pour les sensations tactiles, auditives et olfactives, ça l'est encore plus pour la vue. Quant à des concepts tels que temps, espace, matière, ils ne vont plus être abordés par la réflexion intelligente et déductive (comme dans le cas de la réalité ordinaire), mais par les sens, modifiés et élargis à un degré extraordinaire.

Les sens sont particulièrement aiguisés, et l'on ressent alors une supra-sensibilité.

Tout d'abord, le toucher. Avec une bonne ivresse d'ayahuasca, et si ma concentration est correcte, je peux par exemple sentir la sève couler sous l'écorce d'un arbre, ceci juste en posant ma main à plat sur le tronc, comme si je prenais le pouls d'un être humain. Je sens le fluide qui parcourt l'arbre et me rend compte que chaque arbre bat d'un « pouls » différent, chacun a sa sève, sa force, son débit. On peut

toucher des énergies, des champs d'ondes dans l'espace de façon absolument troublante. On palpe de l'invisible.

De la même façon, les perceptions auditives s'enrichissent. On parvient assez aisément à discerner, dans le concert général de la forêt, chaque son isolé, si on le souhaite ; à pister un son dans la nuit, en percevant le rythme, le timbre, la note, avec une sensibilité *a priori* inconcevable en état normal. On est projeté dans un monde où l'on peut dessiner les sons, leur attribuer des couleurs. Chaque chant chamanique se dessine ainsi dans l'esprit. Il nous est alors donné de contempler des graphiques, des cartes minutieuses, des structures géométriques ou autres fantaisies mathématiques qui, avec la force de l'évidence, sont réellement la matérialisation des chants. Cette projection graphique des sons dans la conscience est une chose très riche : il s'est créé un pont entre deux sens, la vue et l'audition. Les sens s'enrichissent de leurs apports mutuels.

De la même manière, les odeurs ouvrent un champ nouveau d'investigations. Il m'est arrivé plusieurs fois de capter les parfums de différentes fleurs, de les isoler les uns des autres, extrêmement distinctement, alors que ces fleurs étaient probablement à des dizaines de mètres de moi dans la canopée. L'air véhicule les odeurs, et, grâce à l'ayahuasca, on peut en remonter les courants, en suivre les fluides jusqu'à leurs sources. On perçoit si intimement les odeurs et, finalement, on les connaît si bien que l'on peut, par la suite, les recréer mentalement, réactiver l'odorat comme si la fleur était sous son nez, ressentir son odeur alors qu'elle n'est plus là. Chose d'habitude impossible.

J'ai vécu récemment une de ces expériences olfactives étonnantes : pendant une extase d'ayahuasca, je sentais de manière tout à fait évidente, et pendant de longues minutes, l'odeur très particulière d'un cheval. Je le dis à Fernando qui me confirma qu'il n'y avait pas de chevaux alentour et je me rangeai à l'idée d'une hallucination olfactive. Deux jours plus tard, alors que j'étais près de la piste menant à Iquitos, je vis un homme s'occupant d'un cheval, le questionnai et il m'apprit qu'un ami lui avait confié depuis trois jours cet animal afin qu'il profitât de l'herbe tendre poussant sur le lopin de terre récemment déboisé qui jouxte la route. Ce cheval était à deux bons kilomètres de forêt dense de l'endroit où nous prenions

l'ayahuasca. Deux collines nous séparaient mais j'avais pourtant le sentiment que l'animal était tout près de moi lorsque j'en percevais l'odeur, puissante et précise.

La vue est le sens le plus radicalement modifié par l'ayahuasca. Le domaine des visions est un immense champ d'investigation. La qualité des visions, leur nature, leur analyse et leur projection est un pilier majeur de l'art chamanique. C'est aussi le domaine dans lequel j'ai le plus de faiblesse. Les visions ne me viennent pas facilement, je ne sais pas si je parviendrai à assouplir suffisamment ma conscience pour pouvoir accéder à ce monde si riche que l'on me décrit mais que j'aperçois à peine. Le peu que j'en connais suffit à me poser mille questions. D'où proviennent et que sont ces visions si nettes, colorées et lumineuses qui surgissent dans le noir ? Aujourd'hui, je ne peux me hasarder à donner de réponses.

Pour les concepts généraux tels que le temps, l'espace, la matière, la vie, il ne s'agit plus d'une amélioration des perceptions, d'un affinage comme pour les sens, mais d'une véritable création. C'est un des domaines les plus fabuleux.

Le temps : dans la réalité ordinaire, le temps est quelque chose d'abstrait. Bien que nous ayons des petites horloges au poignet, le temps est, par définition, conceptuel. Nous ne le percevons pas grâce à nos sens. Seules les traces qu'il laisse (vieillissement, marques et empreintes) sont factuelles, alors que sa nature même est un concept. Avec l'ayahuasca, on est projeté au cœur du temps qui n'est plus seulement observé de l'extérieur : la barrière de la réflexion étant dépassée, on pénètre le temps par une perception de l'infini. Par exemple, une demi-heure d'extase d'ayahuasca peut durer deux mille ans. Le temps est vu en perspective, tel un objet, et on le ressent comme si un nouveau sens était né. On sait ce qu'est le temps aussi nettement que l'on sait ce qu'est le froid ou le chaud. On en prend la mesure, de la micro-seconde à l'éternité.

La découverte est du même ordre pour l'espace. Celui-ci est habituellement conçu à une certaine échelle, peut être en rapport avec notre taille, sorte de mètre étalon que nous pouvons multiplier ou diviser jusqu'à un certain point. Au-delà, on est perdu dans l'idée d'espace et, très vite, on dit « l'infini » sans plus le concevoir. Grâce à

l'ayahuasca, encore une fois, il ne s'agit plus de réflexion car on pénètre dans l'espace pour y avoir une possibilité d'expansion et de réduction illimitée. L'espace n'est plus ressenti à notre échelle mais à l'échelle de l'espace lui-même. Cela modifie radicalement la manière d'appréhender la notion de volume. Cette nouvelle perception semble plus vraie car elle se situe hors de notre conceptualisation. Notre démarche intellectuelle et notre logique en sont exclues, l'espace existe et nous sommes en son cœur, dedans et à sa propre échelle, c'est à dire sans comparaison relative.

La matière est un autre objet que l'ayahuasca éclaire d'une lumière nouvelle et passionnante. Il semble que nous pouvons percevoir les lignes de tension, les points d'ancrage de l'énergie au cœur de la matière, choses qui nous échappent dans la réalité ordinaire. Les forces de la terre deviennent palpables et visibles, l'énergie intime d'un caillou ou d'une colline devient quelque chose de perceptible. Ce n'est pas de l'élucubration, de la poésie ou du rêve, car on perçoit l'intimité de la matière et on peut la pénétrer jusqu'au niveau moléculaire. Evidement, j'ai beaucoup à apprendre pour affiner ce type de perception, mais j'y ai entrevu d'immenses possibilités. L'ayahuasca donne à toutes ces choses une coloration de réalité inégalable. Il est difficile de nier ce que l'on découvre, difficile de douter même, car la réalité s'impose, brillante, limpide. Il semble qu'il n'y ait pas d'erreur possible, on a touché, vu, perçu une réalité implacable. C'est le sens du vrai, ça ne tourne pas autour des choses mais nous fait les pénétrer et considérer le monde de l'intérieur.

Ce ne sont plus des reflets, des images des choses que l'on aborde, mais les choses elles-mêmes, avec les réalités propres à chacune.

Bien évidement, l'ivresse d'ayahuasca passée, toutes ces perceptions et considérations nouvelles viennent se heurter violemment à notre raison, laquelle, fidèle aux informations que lui fournissent nos sens lors de notre état de conscience habituel, a limité et bien défini la réalité du monde. D'un coup, ces limites volent en éclat et une autre réalité apparaît. Résultant du conflit entre la raison et ces nouvelles perspectives, il peut naître une nouvelle perception du monde ou un refus définitif de la chose chamanique. Il va sans dire que les chamans ont choisi d'approfondir leurs connaissances dans les niveaux subtils de la « réalité » et que leur but est de pouvoir les

utiliser afin qu'elles aient un impact concret et tangible au niveau de la réalité ordinaire. Aussi déraisonnable qu'il puisse paraître, soigner un malade ou faire stopper la pluie en utilisant des méthodes issues de ces niveaux étranges de perception est leur raison d'être et leur définition.

Alors que je consignais ces notes, fruits de mes petits délires nocturnes, un phénomène étonnant s'est déroulé dans ma maison : un léger crépitement m'a laissé penser que la pluie commençait à tomber. Mais non, il ne pleuvait pas. Bientôt des fourmis sont sorties d'entre les lames du plancher, dix, vingt, mille. De véritables colonnes prenaient la maison d'assaut. Elles sont arrivées par tous les côtés à la fois, de bonnes grosses fourmis de deux centimètres avec de longues pattes et un abdomen roux. En quelques cinq minutes, les colonnes sombres se sont multipliées et sont parties à l'assaut des piliers. Elles se sont répandues sur la charpente et le toit de palme dans un crépitement étonnant, véritable raid de chasse d'une efficacité prodigieuse. Les fourmis s'introduisaient partout, au point qu'il me fût impossible de rester dans la maison. Des dizaines de milliers d'entre elles couvraient sol, tous les objets, la charpente et le toit. Elles attrapaient tous les insectes, lézards, petits rongeurs de tous poils qui se faisaient prendre au piège de leur multitude. En un instant, ils furent exterminés et immédiatement découpés en petits morceaux que les fourmis emportèrent. Dans les fentes des piliers de bois où se cachent les cafards, des poignées de fourmi bataillaient, ne laissant aucune chance à leurs proies. En une demi-heure, la maison a été nettoyée et les colonnes sont reparties en bon ordre, abandonnant sur le plancher quelques carcasses, dont une de mygale, vide de toute chair.

Dix minutes plus tard, elles attaquaient la maison voisine ! Incroyable spectacle. Seuls les moustiques en ont réchappé, ces enfoirés !

Lundi 25 mai.

Je ne m'attendais pas à voir Fernando avant mardi. Il est arrivé cependant d'Iquitos hier avant la nuit : au bal, il a bu de la bière glacée, a attrapé froid et se sent malade. Il vient boire l'ayahuasca pour faire passer tout cela...

Cérémonie impromptue donc. La nuit est sombre et calme.

Quarante minutes après avoir ingéré la potion, mon ivresse monte, et restera stable à un niveau élevé jusqu'à cinq heures ce matin. Soit sept heures d'emprise ! Fernando n'est franchement pas dans son assiette. Il a du mal à chanter, doit s'absenter plusieurs fois de la case, et se plaint d'une forte douleur à l'estomac. Cependant, en fin de cérémonie, il semble qu'il ait récupéré son tonus et toutes ses capacités. Je suis pour ma part en bonne forme, et profite pleinement de cette cérémonie. Trois notions, indispensables à une progression dans le domaine qui m'intéresse ici, s'imposent à ma conscience : le cœur, la force et la connaissance.

Le cœur, je pense que je le cerne, c'est le désir puissant et l'intention d'apprendre. J'en tiens un bout, je dois le faire grandir, le purifier, il a besoin de s'épanouir, mais j'en tiens un bon bout.

La force me tournait autour depuis quelques jours déjà, m'envoyant des signaux ; j'avais des indices et la sentais confusément venir. Ce soir, de façon vraiment surprenante, une force est arrivée en moi.

Alors que je suis tranquillement assis sur mon banc, dans le noir, je sens soudain un fort champ d'ondes m'envelopper et pénétrer mon corps. Une énergie étrangère et inconnue s'introduit en moi par tous les pores de ma peau. C'est comme une décharge puissante qui vient me nourrir pendant une dizaine de secondes, mon corps se met à vibrer des pieds à la tête. C'est Popeye qui vient d'avaler une boite d'épinards ! Je me sens immédiatement pourvu d'une énergie puissante et tout à fait nouvelle, comme si la foudre m'était tombée dessus et m'avait transmis son énergie au moment de l'impact. J'ai l'envie de tester immédiatement cette force qui, de toute évidence, va m'offrir de nouvelles possibilités. D'abord dans un chant, qui vibre d'une tonalité inhabituelle, j'utilise cette force neuve dans le souffle, dans l'intention, dans la concentration. Je la laisse se promener partout où je peux, curieux et exalté à la fois. J'ai le sentiment que quelque chose de splendide m'a été offert, venant de je ne sais où, mais m'ayant véritablement pénétré et transformé en quelques secondes. C'est un sentiment très exaltant et, bien évidement, je désire recevoir plus, beaucoup plus, je voudrais tout. Je veux la force qui fait croître les arbres, celle qui fait bondir le fauve, je veux la force de la fourmi et celle de la tempête, je veux la force qui propulse et celle qui retient,

je veux toute la force. J'aurai ce qui voudra bien m'être donné et que je pourrai absorber, certes, mais la force est indispensable. Il va falloir que cette force progresse avec moi et il me faudra la dominer. La maîtrise doit croître conjointement à l'énergie recueillie. C'est la leçon que m'apporte cette petite force naissante.

La connaissance est au bout. Et là... c'est une autre histoire ! Chercher la connaissance, toute celle qui me manque, et mettre le cœur et la force à son service, est un formidable défi. Je suis au tout début de mon apprentissage! La connaissance est infinie, elle se trouve au-delà d'une porte devant laquelle je trépigne d'impatience. Elle viendra, je l'espère, doucement, très doucement, il faudra être prêt à la saisir. Si on ne sait pas la retenir, elle s'échappe, et qui sait si elle revient ?

Le cœur, la force, la connaissance. Ce sont les trois ingrédients de la sauce dans laquelle je veux mijoter.

Accéder à la connaissance est assurément ce qu'il y a de plus long, de plus difficile et de plus glorieux aussi. Pour l'instant, je suis sourd, aveugle et idiot. Il va falloir tout mettre à plat, et bâtir, laisser venir. Fernando me dit que lorsqu'il a commencé son apprentissage, il était un abruti complet. Il avait vingt cinq ans et conduisait un camion à travers le Pérou pour une société de transport.

- Je ne savais rien de la vie, je ne savais rien de rien, j'étais un imbécile. Quand j'ai commencé à apprendre avec mon père (Don Hector Ashuanari), j'ai abandonné mon métier et j'ai commencé à comprendre. J'ai appris, appris beaucoup. J'ai aujourd'hui le sentiment d'avoir passé des années dans la meilleure université, moi, le pauvre idiot d'indien. Et chaque jour, j'apprends un peu plus.

Fernando me dit que j'en suis au tout début, je vais découvrir des choses magnifiques, mais il me faudra avoir la capacité de gérer de façon bien coordonnée tous les trésors que je vais dénicher et faire accroître la connaissance avec une grande attention, car la clé du succès réside aussi dans un bon équilibre.

Seules de nombreuses diètes rigoureuses permettent de tendre vers l'élargissement des connaissances. Il faudra que je m'y plie.

On est tout. On est l'univers tout entier. On est la poussière des étoiles, les atomes de l'univers. On est la goutte, la pluie, le ruisseau,

le fleuve et l'océan. On est les gaz, la brise et la tempête. On est le feu des volcans et des étoiles. On est la plume, on est la feuille. On est la force et la maladie, la sagesse et la folie. On est la mort, on est la vie, on est tout. Il faut bien faire attention à tout, car tout est nous. Nous ne pouvons rien jeter sans réfléchir, puisqu'on jette en nous.
Il n'y a pas de dehors, on est tout.

Mercredi 27.

Chaque jour, en milieu d'après-midi, je vais me rafraîchir à la rivière. J'y observe souvent des singes, des oiseaux, des papillons, y chasse systématiquement le moustique... Habituellement, à mon retour, Francisco me fait des ablutions de fleurs. Depuis quelques jours, je m'en charge moi-même. Dans de gros pots, différentes fleurs macèrent dans l'aguardiente, l'alcool de canne local. Fernando m'a appris des chants adaptés aux fleurs du mélange. J'utilise particulièrement celui de l'ajo sacha. Je verse un peu de liquide dans un petit pot de terre, et chante (ou siffle) au-dessus du liquide parfumé, avec l'intention réelle de m'adresser aux plantes. Puis j'y souffle la fumée de quelques bouffées de tabac noir. A l'aide d'une petite shacapa que je trempe dans l'alcool parfumé, je tapote mon corps des pieds à la tête en fredonnant de nouveau un ikaro, dans le but de purifier toujours et encore mon corps et mon esprit. C'est surtout un travail pour diriger l'intention. Il faut réussir à réellement s'adresser aux fleurs avec une volonténon feinte. Il ne s'agit pas d'invoquer des entités abstraites mais de solliciter de tout son cœur la force et le pouvoir des plantes. Ce n'était pas facile du tout, au début, d'y mettre une réelle conviction. J'y parviens à peu près maintenant.

Francisco a encore rêvé de moi. J'étais dans un arbre en fleurs et en prenais soin ; c'était un chiri caaspi. A son réveil, il est parti en quête d'un de ces arbres en floraison, m'a apporté ce matin un sac de ces fleurs qu'il m'a fait ajouter au mélange végétal en macération. Il en a profité pour m'apprendre un chant spécifique à cet arbre, puis m'a demandé de trouver mon ton pour le chanter.

- Tu n'as pas besoin de me copier. La plante m'a donné l'esprit de son chant, sa nature. A toi, maintenant, de bâtir ta propre armature autour de cet esprit, en attendant que la plante te révèle elle-même un

de ses chants. Parce qu'il te sera offert directement par la plante, ce chant sera bien à toi et il vaudra beaucoup mieux que ceux que je pourrais t'apprendre. Ce sera une articulation intime entre la plante et toi, sans élément extérieur, sans ajustement. Ainsi sont les chants, ainsi sont les plantes qui enseignent.

J'ai fait, il y a quelques jours, un rêve qui illustre assez bien cette notion. J'étais dans un lieu clos et sombre qui m'isolait de l'infini cosmique. Une large baie vitrée me permettait de distinguer cet infini mais m'en interdisait aussi l'accès. J'ai commencé à chanter, debout devant cette vitre/membrane, un chant inconnu, très intrigué de m'entendre chanter quelque chose que je ne connaissais pas. Je chantais dans un registre bas, dans les graves, et la membrane, empêchant l'accès à l'espace, s'opacifiait. Par une étrange intuition, j'interrompis mon chant pour le reprendre un ton plus haut. A mon étonnement, la membrane se clarifia un peu et devint plus fine. J'arrêtais de nouveau et recommençais à chanter, mais cette fois en poussant ma voix dans un registre très aigu au-delà, me semblait-il, de mes capacités vocales. La vitre/membrane soudain se mit à vibrer, en une fraction de seconde elle fût dissoute. Immédiatement, un immense souffle tiède et pur s'engouffra par la baie et je fus projeté dans la lumière éclatante, l'infini espace de l'univers.

Mon corps et mon esprit y prirent une extension qui fût un pur délice. Il n'y avait plus de limite, j'avais rompu la barrière grâce à un chant !

Cette mélodie, venue de je ne sais où, était une clé qui ouvre une porte vers l'infini, mais elle ne fonctionnait que dans un registre très précis des aigus. Elle avait, pour moi, son ton propre, c'était un ikaro. Malheureusement, il me fut impossible au réveil de me remémorer la mélodie mais j'avais touché, grâce à ce rêve, un des aspects particuliers des si subtils et si délicats outils que sont les ikaros

Il faut que j'essaye de faire grandir mon intention, mon adhésion, à ce monde étrange qui échappe à la raison. L'ayahuasca permet de bâtir et de structurer des valeurs qui sont étrangères à la perception habituelle du réel. Ces valeurs, écloses et glanées dans une autre réalité, peuvent être superposées au réel lorsque l'effet de la plante s'est estompé. On efface ainsi la rupture franche entre différents niveaux de réalité. Pour percevoir l'invisible et l'inconnu, il faut donc

commencer par une adhésion à l'invisible et à l'inconnu. Pour rendre cohérent cette nouvelle vision du monde, il est nécessaire de l'accepter au-delà de toute logique apparente. C'est une des grandes difficultés de la pénétration dans ce domaine de la connaissance car, pour ouvrir la porte qui est imaginaire, on doit commencer par la fabriquer avec des éléments fondus dans un creuset qui dépasse l'imaginaire. Et le faire avec les plus solides et les plus pures des convictions et intentions. Voilà la difficulté, voilà la construction subtile et entièrement nouvelle qu'il me faut échafauder.

Quand la conscience observe l'inconscient et la conscience subtile.

Lorsque l'on est sous l'emprise de l'ayahuasca, on a plusieurs niveaux de conscience. Notre conscience basique est présente, celle de tous les jours, celle qui depuis toujours est ancrée dans la réalité connue du monde et en a défini les limites sans erreur possible, semble-t-il. Nous avons une image bien nette et définie du monde. Cette conscience-là est non seulement présente, mais très affûtée sous l'influence de l'ayahuasca. On pourrait dire qu'elle fonctionne même encore mieux que d'habitude. On n'oublie rien, la pensée est claire, l'analyse correcte, logique et objective. Cette conscience ordinaire, « en pleine forme », est témoin de l'émergence de l'inconscient que l'on distingue nettement, relié à celle-ci. C'est la face cachée et enfouie de la conscience commune qui, par vagues successives, va venir à la lumière et s'intégrer à la conscience. L'inconscient se dévoile peu à peu. Pour une bonne part, les chants du chaman en sont le véhicule. Ce sont eux qui favorisent et stimulent cette émergence de l'inconscient, allant le dénicher au plus profond des méandres complexes où il se cache. Je pense qu'une bonne partie de certaines guérisons s'articule autour de la maîtrise de cette phase. Mais ceci ne sort pas du domaine de la réalité ordinaire, l'inconscient s'étant nourri de sensations et de souvenirs perçus par les sens communs, il s'est forgé dans la réalité. Les fantasmes ont bu de son eau, les peurs s'en sont imbibées, etc... Bien menée, la confrontation entre la conscience et l'inconscience est très salutaire. Elle harmonise, affine et confirme un bon équilibre spirituel nécessaire et bénéfique à l'individu. Mais un

autre niveau existe, que je pourrais appeler celui de la conscience subtile. Il cache les plus grands trésors, car les connexions avec la réalité ordinaire n'existent apparemment plus. La conscience subtile évolue dans les paysages nouveaux d'une autre réalité, qui ne répond plus aux standards de nos sens communs. Une réalité dont les bases, les articulations et les stimulations ne font pas partie du monde que nous avons l'habitude de considérer comme vrai ou réel. La conscience ordinaire observe alors, stupéfaite, cette conscience subtile, si radicalement sauvage, étrangère et dissociée. Un accès fiable et cohérent à ce monde est difficile et délicat, mais c'est vers ces nouveaux paysages que je fixe mes objectifs. Je perçois que les entités que l'on y croise sont étranges, les perceptions, les informations, les pouvoirs que l'on peut y recueillir sont fondamentalement d'une autre nature. C'est un monde réel au-delà du réel. Il englobe notre réalité qui n'en est peut-être qu'une facette, car cette réalité subtile semble beaucoup plus globale que la réalité ordinaire. Etre capable de la voir clairement et d'y puiser des connaissances est le but de l'apprentissage chamanique. C'est dans ce monde extraordinaire que le chaman va quérir ses pouvoirs, là que lui sont inspirés ou révélés les chants spécifiques à chaque entité. Probablement dans ce monde, aussi, que les hommes, de tous temps, sont allés à la rencontre des mythes de l'histoire humaine. Car là, les animaux, les plantes, les roches et autres entités s'expriment dans un langage parfaitement clair et dialoguent entre eux. Dans ce monde que je tente de pénétrer, il me faut apprendre à voir, puis à lire, l'immense maillage qui relie les entités vivantes et inertes, au-delà de toutes les perceptions communes qui fondent notre réalité ordinaire. Impression récurrente, jusqu'à aujourd'hui, d'avoir fait des séjours d'une extrême brièveté dans ces nouveaux paysages où j'ai entr'aperçu, quelques secondes, des lignes lumineuses émanant de quelque chose ou de quelqu'un, des traces dans une ombre, des flashes, des signes. Ces quelques sensations nouvelles, qui, de toute évidence, ne sont pas des productions de ma propre machine mais des informations extérieures à toute perception connue ou engrangée dans ma mémoire, sont de petits trésors que je range sur les étagères de ma conscience lorsqu'elle reprend ses rigides droits habituels. Je contemple mes

étagères, essaye d'y observer sous différents angles les objets de l'autre monde que j'y ai disposés.

Ceci est bien gentil, mais ce n'est pas le but : je ne veux pas me contenter d'un échantillonnage. Il me faut accéder de plain-pied dans cette autre réalité et m'y fondre, m'y promener en toute liberté et y moissonner de bons grains.

Qui sait si j'y parviendrai ? Où est ce monde ? Existe-t-il ?

29 mai.

La cérémonie d'ayahuasca d'avant-hier fut assez particulière dans sa tonalité. Des lumières très étranges ne cessaient de me parvenir, leur couleur dominante était un bleu électrique teinté de mauve. Des fibres lumineuses jaillissaient du bord de mon champ de vision, se propageaient et se mêlaient en de complexes maillages, reliant les objets les uns aux autres. Cette idée de maillage a occupé mon esprit un long moment. Au cours de la soirée survînt une très forte averse tropicale. Je suis sorti de la hutte, torse nu, et, accroupi dans la forêt, me suis délecté des trombes d'eau qui se déversaient sur mon corps. Sur le sol, de nombreuses moisissures fluorescentes dessinaient des motifs entrelacés, m'évoquant encore les maillages qui peuplaient mes visions précédentes.

J'ai peint aujourd'hui sur deux feuilles de bananier, tentant d'évoquer des vanneries compliquées, mais néanmoins harmonieuses, inspirées par les visions. J'ai maintenant une trentaine de ces petits dessins et essaye laborieusement de les faire sécher entre deux planches.

Pour la seconde fois hier, j'ai absorbé une préparation d'écorce de *chullachaqui caaspi* provenant de la même plante que la fois précédente; c'est un arbre dont les racines aériennes forment la base du tronc (comme les baleines d'un parapluie entr'ouvert), et un essaim de petites abeilles noires y a élu domicile. Ces insectes viennent goulûment boire la sève jaune qui s'écoule des blessures du tronc, où la machette a sectionné l'écorce que Fernando utilise pour la préparation.

Quelle utilisation les abeilles font-elles de cette sève amère, bien éloignée du nectar d'une fleur ? Quelles forces en tirent-elles ?

Les forces sont partout, l'univers en est une somme. Il y a celles qui font tenir et se mouvoir une galaxie, et qui ne sont rien face aux forces qui régissent entre elles des centaines de galaxies. Des forces énormes qui se manifestent à chaque instant, depuis celle qui fait battre l'aile de l'oiseau à celle de l'eau qui déplace les montagnes, de la force colossale des arbres à celle des roches. Nous, humains, avons notre force, variable de l'un à l'autre. On pourrait faire avec, ni plus ni moins. Mais notre chance est d'avoir l'intelligence et, avec ce bon outil, d'aller plus loin dans la force, l'augmenter par la ruse. Avec le seul recours des muscles, le gramme de trop est vite atteint : personne ne soulèvera une tonne à bout de bras, et une tonne n'est rien du tout. Avec l'intelligence, on observe, on copie, on adapte puis on bricole et on va plus loin. Soulever une tonne nous dépasse ? Qu'à cela ne tienne, fabriquons le camion qui en portera cinquante ! Décoller du sol n'est pas pour nous ? Soit, inventons l'avion qui arrache quatre cent tonnes et les propulse à mille kilomètres à l'heure. Bon bricolage, grâce auquel, chaque jour, nous dépassons un peu plus notre capacité de base. Nous sommes allés dénicher les forces considérables qui se cachent au cœur de l'atome, un autre monde où se passent mille choses, toutes régies par des tensions que les théoriciens et les ingénieurs s'efforcent de mieux comprendre pour les utiliser.

Les chamans sont des bricoleurs de la conscience. Ils vont, eux aussi, chercher à prendre la mesure des forces, à les comprendre, mais d'une autre façon. Grâce à des outils spirituels, sans machines ni équations, ils entreprennent de dénicher les sollicitations qui feront réagir des forces que notre condition d'humain nous interdit *a priori* d'affronter. Je pense que les grands chamans ont su canaliser à leur profit des forces extravagantes et considérables par le seul moyen de leur conscience. Ils ont su trouver des niveaux de sollicitation proportionnels à la nature des forces extérieures afin que celles-ci répondent efficacement à leurs besoins.

Ils puisent des forces dans la force, trouvent le moyen de la détourner à leur profit, par astuce, par maîtrise, afin de la dompter et se l'approprier d'une certaine manière. Ceci avec l'idée que la force garde sa nature sauvage. La force captée d'un félin restera celle d'un

fauve, celle d'un arbre aura toujours sa nature particulière, comme si le chaman et l'entité sollicitée faisaient chacun la moitié du chemin, s'unissant et s'additionnant sans se dissoudre l'un dans l'autre.

Le chaman va donc s'employer à capter, dompter puis employer des forces sauvages. Ces forces maîtrisées seront au service de son intention. Intention d'amour, de guérison, de purification, pour le bon chaman ; intention malfaisante pour le sorcier. Si l'intention est suffisamment solide pour supporter la charge d'une force sollicitée, (il ne faut pas qu'une intention trop faible soit écrasée par une force qui la dépasse), cette intention aura un impact réel sur la réalité. A la force de l'intention, on aura ajouté une partie de la force des rochers, des plantes, des animaux, des planètes peut-être. Ainsi chargée, l'intention sera propulsée, elle foncera tel un astéroïde, pénétrera les corps, les traversera de part en part. C'est la maîtrise qui dit quelles forces solliciter, à quel moment, dans quel but et de quelle manière.
La science est dans la maîtrise.
La connaissance n'est pas un art, c'est une source vive.

Hier, une petite fourmi de trois millimètres s'attaque à un de mes doigts de pied, bien décidée à en emporter un morceau jusqu'à sa fourmilière. J'ai d'abord pensé : quelle idiote, tu ne fais pas le poids ! Mais non, elle avait raison. Sa force était dans son intention, et dans les forces cumulées de ses congénères. La force du nombre peut, et a produit, des prodiges et des ravages considérables. Cette seule petite fourmi n'aurait jamais pu venir à bout de mes soixante-cinq kilos de bonhomme. Mais sa force, cumulée à celle des trente ou quarante mille fourmis de sa fourmilière, chacune emportant un dixième de gramme de chair à chaque voyage, en quelques jours, viendrait à bout de mon corps. C'est une autre forme d'augmentation de la force : l'accumulation, l'addition de micro-forces. Les termites finiront par manger ma maison, quelle force !

Le chaman, lui, a une démarche individuelle, cherchant à faire croître son propre potentiel par l'accumulation de forces captées, qu'il concentre au cœur de sa personne.

Je passe chaque jour des heures en forêt, y apprends mille choses, découvre en permanence. C'est infini, tentaculaire, et touche tous les domaines de la pensée et de la vie. J'apprends partout, sur tout.

Chaque chose a un message à transmettre, chaque chose a sa nature qu'il faut observer et tenter de comprendre. Cela s'avère très difficile parfois, et facile de temps en temps mais c'est toujours un régal.

Merci à la potion : grâce à l'ayahuasca et la chacruna, ma vie prend une nouvelle direction, une ouverture considérable et plus d'ampleur. Mes sens s'affinent, j'apprends à mieux connaître mon corps qui s'assouplit de jour en jour, ma force croît, mon cœur se purifie. J'évolue, change, pour du plus et pour du mieux.

Mon corps et mon esprit ont encore besoin de se clarifier pour mieux capter les messages extérieurs. J'avance doucement.

Cela irait assurément plus vite si je suivais des diètes réellement très rigoureuses, totalement seul, loin en forêt, largué à l'abri de tout contact avec d'autres humains. Se préparer soigneusement une nourriture très sélectionnée, ne pas s'encombrer de montre, de lampe, de crayon ni de savon. Ne permettre aucune perturbation pour augmenter sa perméabilité et enchaîner des périodes de dix à quinze jours entrecoupées de petits breaks d'une journée ou deux. Enfin suivre ce traitement pendant plusieurs mois.

Du temps avec les animaux, la forêt, l'eau, le vent et soi-même, cela fait déjà du monde et il n'est pas nécessaire d'ajouter quoi que ce soit.

L'ayahuasca et la chacruna recèlent des forces particulières indispensables au déroulement de l'apprentissage. Ces deux plantes sont, en effet, au service d'une notion fondamentale à cet art : l'étroite corrélation entre le corps et l'esprit.

Pour pouvoir accumuler une énergie mentale adéquate, une énergie physique claire, pure et appropriée est indispensable. Il faut donc procéder à un grand ménage : porter son attention sur son corps, tout mettre à plat, tout vérifier, revoir, refaire. On en vient naturellement à se rebâtir en choisissant astucieusement les matériaux d'une nouvelle structure, laquelle doit être aussi impeccable que possible. Assouplir ses articulations, savoir détendre ses muscles, assainir sa peau, contrôler sa respiration, mieux connaître son rythme cardiaque, éliminer au maximum la graisse et analyser ses digestions fait partie du travail à accomplir. L'ayahuasca se charge du nettoyage : c'est une purge redoutable qui décape le corps à grande eau, un torrent qui nous

traverse. Cette force draine, accroche des choses et les emporte, par des diarrhées et des vomissements. On expulse du mauvais, du détritus, de l'encombrant, se libère de charges entravantes qui sont évacuées petit à petit. S'astreindre à des diètes favorise ce processus, car non seulement on nettoie, mais on ne salit plus. Le corps va tendre vers toujours plus de propreté et de limpidité. Pendant les diètes dans la solitude, on peut, en outre, consacrer chaque jour du temps à des massages, des onctions d'huiles végétales, des exercices d'étirement et d'assouplissement, etc... Il faut parallèlement se fixer pour objectif une purification de la conscience, du souffle, de l'intention, de la concentration.

Une fois le rythme pris, le temps est court en forêt. Alors que les premières semaines de diète sont vécues comme des bagnes éternels, les semaines suivantes passent assez rapidement, tant on est occupé. L'ayahuasca enseigne comment tendre vers ces buts, tout d'abord en faisant prendre conscience de leur nécessité, puis en apprenant à fabriquer une règle du jeu, une notice de montage qui permettra de les atteindre. Avec patience, elle souffle les réponses.

La dernière nuit d'ayahuasca a été calme et sereine. Je suis sorti un long moment de la case pour contempler la cime des arbres sombres. Depuis les voûtes, un immense visage me regardait que j'identifiais au gardien de la forêt. Il s'est transformé en un aigle gigantesque planant au-dessus de moi. De retour dans ma maison, après la cérémonie, j'ai dû supporter l'épreuve des habituelles diarrhées, puis me suis longuement douché. Avec une huile parfumée, j'ai massé énergiquement mes jambes et mes bras, insistant sur chaque petit nœud nerveux. J'ai enfin purifié mon corps avec une shacapa trempée dans une macération de fleurs d'ajo sacha. C'est parfaitement détendu que je me suis installé dans mon hamac pour le reste de la nuit. Beaucoup d'animaux sont passés dans ma maison : de grosses chauves-souris y ont tournoyé à maintes reprises, des petits rongeurs se baladaient et un écureuil s'est approché très près de moi. Par chance, peu de moustiques : j'avais aspergé mon hamac d'extraits de plantes. Les insectes voraces s'approchaient, et, l'odeur ne leur plaisant pas, ils allaient voir ailleurs.

La nuit était sombre, sans lune, un vent s'est levé, un vent solitaire comme un vieil éléphant. Il se promenait, maraudait en forêt. Je

l'entendais secouer un arbre par ici, entraîner quelques feuilles par-là; de temps en temps il passait au-dessus de chez moi, m'apportant un peu de fraîcheur, et hop ! Il repartait dans sa promenade. Un vent sympathique.

Au loin quelques coups de tonnerre retentissaient, et la pluie est arrivée ; forte d'abord comme de la mitraille, elle s'est adoucie jusqu'à devenir une bruine légère. Ensuite il a fallu deux bonnes heures pour que les arbres s'ébrouent, pour que toute l'eau qu'ils retenaient s'écoule doucement.

Bien installé dans mon hamac, j'ai chanté longuement pour ma mère, au moment présumé de son réveil en France après une lourde chirurgie cardiaque subie la veille.

Je chantais à voix basse, essayant au maximum de me concentrer et, malgré des instants d'hésitation, je me suis senti transporté dans la salle de réanimation de son hôpital parisien. Je voyais les tuyaux, les machines, et ma mère allongée. Je chantais l'amour de sa vie, l'amour de sa santé, pour lui donner de la vigueur après cette dure opération. Mentalement, j'ai versé sur son corps une eau pure et parfumée. Je souhaitais qu'elle absorbe cette eau nourricière, cette bonne énergie qui l'aiderait à démarrer d'un pied neuf après la souffrance et la peur. Puis, avec l'extrémité d'une somptueuse plume de perroquet, j'ai effleuré son visage, parcourant chaque millimètre, sollicitant chaque parcelle de peau, chaque muscle, chaque cil, afin qu'elle ressente son visage et toutes les énergies qui s'y manifestaient. Pour tenter aussi de lui faire oublier un instant son thorax douloureux.

Mon cher Guy, le vagabondage de ma conscience, qui évolue en opus incertain, doit te sembler un véritable fouillis; or, il n'en est rien. C'est à un travail très carré que je me confronte. En fait, un travail d'architecture bien particulier car je dois bâtir un édifice au fur et à mesure que j'en rédige les plans, ceci sans connaître la forme définitive, la hauteur ou l'encombrement du bâtiment. Une grande rigueur s'impose donc. Elle a commencé par un travail de terrassier, les purges et les diètes. Il m'a fallu creuser profond pour ancrer solidement des soubassements dans la roche, puis couler des fondations qui soient capables de supporter l'édifice inconnu posé

dessus. Elever quelques piliers, bien solides et bien droits, qui permettront une élévation du bâtiment jusqu'à une hauteur, inconnue elle aussi. Il s'agit ensuite de relier astucieusement ces piliers, avec des matériaux flexibles et adaptables, fabriquer des articulations souples et fonctionnelles. Il faut ménager des pièces closes, des chambres fortes, d'autres largement ouvertes vers l'extérieur, prévoir des passages entre différents niveaux, des monte-charge puissants, des ascenseurs rapides, etc... Il faut en même temps que ce bâtiment soit douillet et chaleureux. Mais quelle forme prendra-t-il ? S'il est de travers, c'est perdu d'avance : aussi rutilant que soit l'édifice, s'il est penché, tout ce que je pourrais y poser dégringolera. Le plus bel objet que j'aurais su récolter ira se fracasser au sol : je l'aurais rapporté en pure perte ! C'est donc, malgré les apparences, un travail nécessairement rigoureux et carré auquel je me consacre.

Aujourd'hui, j'arrête une diète de sept jours qui fût, une fois encore, enrichissante. Je consacre tout mon temps à mon petit travail d'architecte. Je suis là pour ça, je fais des plans. Il est très probable que ce sont les plantes qui vont me suggérer les meilleurs modules à insérer dans le bâtiment, les bons matériaux à utiliser, les bonnes idées : à moi de les insérer harmonieusement, ordonner efficacement ce que la nature va bien vouloir mettre à ma disposition.

Mes petits dessins sur feuilles de bananiers m'aident bien. Certains de ces dessins sont de pures visions, d'autres sont les échos de mon esprit, projections d'informations parvenant de l'intérieur ou de l'extérieur de moi-même. Je consigne méticuleusement, chaque jour, ces échos, en fouille la complexité et essaye d'y trouver des solutions. Certains dessins sont comme des plans d'exécution, s'intègrent ou s'intégreront à mon édifice en construction. Je fais souvent plusieurs variantes pour une même idée : elles se modifient, évoluent, sont retravaillées jusqu'à devenir des schémas acceptables, solutions à un problème donné.

2 juin.

En attendant mon éventuelle bâtisse mentale, j'habite la maison forestière. Elle est agréable : une petite centaine de mètres carrés, une charpente haute et harmonieuse, quatre faces ouvertes sur la

végétation et une tranquillité confortable. Personne ne pénètre chez moi, excepté les deux chamans qui viennent quelquefois discuter. Un hamac est à leur disposition pour ces visites. Je me sens bien « chez moi ».

J'ai commencé hier une nouvelle diète par une nuit d'ayahuasca qui m'a offert d'étonnantes perceptions lorsque je me suis soudain transformé en sauterelle ! Mes yeux de sauterelle voyaient mes antennes et, de mes mandibules d'insecte, je dévorais tranquillement une feuille verte. Je crois que je faisais des grimaces très bizarres. Heureusement, tout cela se déroule dans la nuit et les quelques participants à cette cérémonie (dont deux patients de Fernando), n'en ont rien perçu. Il m'aurait été difficile de leur expliquer que j'étais une sauterelle affamée ! J'ai eu pourtant le sentiment profond d'avoir incorporé cet insecte et mes sensations n'étaient plus celles d'un humain.

Plus tard, l'idée du tressage, du tissage et de la vannerie a de nouveau occupé ma conscience.

Pour être compris, l'univers doit être tressé sans relâche. Il faut en faire une immense vannerie. Grâce à de bonnes fibres offertes par la nature, et passées par la métamorphose de la conscience, on peut tresser à l'infini l'espace, en épouser les formes, en relier les motifs, englober et recouvrir des volumes afin de leur donner la cohérence de l'unité. En d'autres mots, attraper l'univers dans un filet aux mailles adaptées. Depuis toujours, par le tissage et la vannerie, l'homme tente de capturer le monde, pour mieux le comprendre, pour le contraindre aussi. Avec des fibres, naturelles ou spirituelles, il fait des fils, des fils, il file ces fils et enfile l'infini. Il tisse le monde, entremêle et croise, selon des séquences et des rythmes, et tout l'univers peut être ainsi tissé.

Sur la côte péruvienne, le site de Nazca, me semble en être un exemple fabuleux. D'après les recherches de Maria Reich, il s'agirait d'un immense atelier pratique et spirituel de tissage et de filage, ainsi qu'un calendrier cosmique à grande échelle, un schéma de l'univers. Un outil incroyable pour confectionner les somptueux tissus que portaient les dignitaires nazca, et qui protégeaient leur corps après la mort. Superbe exemple de projection graphique d'une image mentale

très élaborée liée à l'idée d'un maillage de l'univers, réalisé sur le sol du désert et sur des dizaines de kilomètres.

C'était assurément un bon outil pour les mains et pour l'esprit. Filer l'univers, le tisser et le tresser pour en relier tous les points, comprimer enfin l'œuvre jusqu'à s'en faire une cape afin d'en couvrir son corps et ainsi se draper l'univers tout entier, pour l'éternité.
Quelle entreprise gigantesque et magnifique !

Je constate que l'animisme offre un schéma dans lequel je n'ai pas trop de difficulté à pénétrer. J'ai toujours été étonné que, dans les trois grandes religions monothéistes d'occident, la vie ne soit pas le thème central, posé, tel un diamant pur, en haut de la pyramide. Toutes trois, partant de l'homme, sont conquérantes et faites de commandements et de préceptes indiquant la façon dont il doit se conduire.

La vie, tout simplement, est la plus belle chose qu'ait créé l'univers, après son auto-création. Invention géniale qui, pour moi, est le seul objet que l'on puisse vénérer, aduler, sacraliser, aimer... Aucune des trois grandes religions ne la propose réellement en tête de chapitre car elles posent l'homme au centre. Mais la vie est beaucoup plus vaste : nous ne sommes que quelques milliards d'humains. Mais si nous considérons, ne serait-ce que les fourmis, ce sont des milliards de milliards d'individus qui profitent de la vie, au même titre que nous. C'est la même eau, et tout le monde la boit à la même mare. Au point d'eau, point de ralliement, se font les échanges ; là, une vie y prend la mesure d'une autre. Et toutes se valent. Seule la croyance animiste me semble considérer le plus globalement la vie comme entité extraordinairement glorieuse. Cette croyance va prendre en considération toutes les vies : celles des végétaux et animaux. Au-delà même, celles des éléments : les sources, le vent, la terre... L'animisme va attribuer à chaque chose, de la fleur à la montagne, un caractère vivant unique, et reconnaître à ces entités particulières des manifestations spécifiques, des « esprits » qui révéleront pour chacun sa nature profonde. L'esprit sera l'émanation de l'essence et la représentation des forces se dégageant de chaque entité. Chacune sera comme personnifiée et douée d'une certaine conscience. Ensuite, ces entités seront vénérées, redoutées, consommées, utilisées... mais toujours reconnues et respectées. J'adhère volontiers à cette idée de

glorification de la vie qui relativise la position de l'homme et enrichit le domaine du vivant, reconnaissant à chacune de ses parcelles des capacités d'interaction.

On adule les prophètes et les messies qui ont su percevoir le monde avec un regard neuf; mieux vaudrait plutôt aduler la vie et changer son regard. Je vénère la feuille et la plume, la graine et la goutte, je vénère l'ombre et le reflet, ce sont les saints de mon panthéon. Ce sont aux fleurs et aux vents que je consacre mes cierges. Pour moi un arbre appelle au recueillement et suscite l'admiration autant que toute cathédrale de pierre.

A deux reprises ces dernières nuits, j'ai rêvé de datura. Un buisson de cette plante m'entourait et une quantité prodigieuse de fleurs en cloches, brillantes et transparentes, emplissait mon champ de vision. Francisco pense qu'il serait intéressant que j'absorbe un extrait de datura prochainement. C'est une plante délicate et des conditions très strictes sont indispensables pour supporter sans danger l'intoxication qu'elle provoque. Cela fait partie des quelques projets futurs.

Jeudi 4.

J'ai rompu ma troisième diète après quatre jours seulement. Vers 17 heures, je me baignais à la rivière, comme chaque après-midi, et j'ai décidé soudain de quitter la forêt. Me voici à Iquitos sans autre raison valable que cette simple impulsion. J'étais pourtant bien, ayant consacré quelques heures à peindre puis à me promener en forêt, sans ennui ni lassitude. Je suis parti sur un coup de tête, sans réfléchir.

Presque à chaque petite balade, je ramasse en forêt des petites merveilles de la nature : nids de guêpes de différents type, feuilles étranges, ailes de papillons, plumes, que je regroupe chez moi afin de les contempler à loisir. Je crois que je passe trop de temps à peindre et devrais en consacrer plus à l'observation de la nature...

Samedi 6 juin.

Après une nuit d'escapade à Iquitos, retour à Sachamama en fin de matinée pour me préparer à une nuit d'ayahuasca.

L'ivresse met longtemps à venir. La lune éclaire un peu trop la nuit mais je pars, finalement, pour un nouveau long voyage jusqu'à cinq heures ce matin. Fernando vient chanter sur moi à un moment apparemment inopportun car, immédiatement, de puissants spasmes secouent mon ventre et je vomis. Il s'arrête de chanter un instant afin que je récupère mon souffle, mais à peine recommence-t-il que de nouvelles explosions m'ébranlent. Il regagne sa place, revient vers moi une demi-heure plus tard pour chanter de nouveau quand, calme et serein, je suis prêt à recevoir l'énergie qu'il me communique. Vers une heure du matin, de retour dans la solitude de ma maison, je me lave soigneusement, me masse avec de l'huile parfumée, esquisse rapidement des croquis de visions retenues puis, sous ma moustiquaire, je laisse déambuler ma conscience par les quelques petits chemins qui se présentent là.

Je plonge dans le cœur d'une fourmi.

La toute petite fourmi d'un millimètre de long, comme tout le monde, a un cœur qui bat. Et puis elle a aussi tout le reste : poumons, intestins, tout un tas de machins, comme les autres. Mais son cœur !... Considérons la taille de son cœur, minuscule mais qui bat. Sans ce cœur, la petite fourmi n'existerait pas. Son petit cœur la fait vivre. On peut imaginer la délicatesse de cette horlogerie de pointe qui marque le rythme, fonctionne : bim, bim, bim, bim... Il envoie l'énergie dans tout son corps, ce point qui bat.

Il faut pouvoir s'inviter jusque-là ; pénétrer dans ce cœur infime et y être de tout son corps et de toute sa conscience.

Et ma petite fourmi mange de l'air, comme nous tous. On n'arrête pas de bouffer de l'air. Sans même s'en rendre compte, du soir au matin, du matin au soir, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on bouffe de l'air. On en mange, on en mange, hmm ! On aime ça. Apprendre à *bien* manger de l'air, c'est une autre histoire. La façon

dont l'air va pénétrer puis s'évacuer du corps détermine tout un tas de choses, offrant de nouvelles possibilités ou les restreignant. Apprendre à bien respirer est pour moi une chose nouvelle. Je pars de zéro. J'observe ma respiration et tente de la diriger afin de l'utiliser de façon optimale et adaptée. C'est bien difficile. Correctement ou pas, tout le monde vit en bouffant de l'air. Le petit ou le gros cœur de chacun sert à faire circuler de l'air jusqu'au fin fond de l'organisme, carburant indispensable. Autant on en bouffe, autant on en crache. On en garde un peu, on se sert au passage et puis hop ! on recrache.

Tout se sait, ça c'est sûr.

Personne ne sait tout, mais aucune connaissance n'est étrangère à tous. Les abeilles noires, qui se délectent du *chullachaqui caaspi,* savent des secrets de sa sève qu'il est bien difficile à d'autres de connaître. Une fourmi est une grande chimiste. La montagne connaît le cœur de la terre. Chaque entité sait quelque chose de ces secrets bien gardés, mais tout secret peut faire l'objet d'une confidence...

Les ouvre-boîtes.

Chaque chose sur terre connaît son histoire, toutes les plantes, tous les animaux, les pierres aussi. Prenons, par exemple, un citronnier. Le citronnier ne date pas d'hier, il n'a pas non plus été inventé mardi dernier. Depuis des millions d'années probablement, il existe. Des milliers de générations de citronniers se sont succédées, chacune délivrant un message à la suivante. Longue épopée que se racontent les citronniers, avec leur langage, leur code secret. Ils se communiquent de l'essentiel : les mythes, les origines, et toutes les aventures des citronniers voyageurs. Chaque citronnier connaît cette histoire. Chacun d'entre eux, s'il n'est pas trop idiot, connaît la légende des citronniers, racontée depuis des milliers de générations. Il est cette légende, cette histoire est sa sève.

Etre en quête de l'essence subtile des choses, c'est aller puiser à cette source, aller par exemple à la rencontre de l'histoire secrète des citronniers. Mais comment faire ? Il faut trouver un petit outil adapté pour pouvoir connaître le message intime... Il faut un ouvre-boîte ! Quelque chose qui va permettre à l'esprit du citronnier, à son essence, de se libérer afin qu'on puisse toucher sa connaissance. Si l'on arrive

à concevoir ce petit ouvre-boîte astucieux, et que l'on a soi-même un degré de perméabilité suffisant, on pourra en quelque sorte demander à la plante : « raconte-moi ton histoire, comment c'était, au début, l'épopée des citronniers ? » Si on a le bon ouvre-boîte, le citronnier voudra peut-être bien répondre...

On pourrait prendre les sauterelles qui, sans nul doute, connaissent plein d'histoires. Elles voyagent, se baladent partout, voient le monde. Tant de choses à raconter ! Les générations s'enchaînent rapidement, des millions de générations de sauterelles se passent le relais en transmettant un petit message caché, un petit manuscrit qui consigne leurs aventures et dont elles promènent toutes une copie. De temps en temps, il y en a une qui rajoute un petit mot sur le manuscrit : elle a trouvé quelque chose de nouveau, une bonne idée. Alors vite, elle le passe au suivant, vite, vite, des millions de fois. Et si on allait voir une sauterelle pour lui demander gentiment, avec le bon ouvre-boîte : « Sors-moi le manuscrit que tu gardes caché dans ton ventre, caché bien au chaud, déroule-le et lis-le moi... » Et ainsi, *tout se sait*.

C'est comme les roches : elles non plus ne sont pas nées d'hier... Elles en ont vu passer, beaucoup, beaucoup. Le temps les a déplacées, transformées, mélangées, érodées mais elles sont là, impassibles, et pour longtemps encore. L'avantage avec une pierre, c'est qu'il n'y a pas de génération. C'est la même qui perdure, comme si ma sauterelle ou mon citronnier avaient quelques milliards d'années, les mêmes, increvables. La pierre est comme ça : elle a des informations de première main qu'elle n'a pas besoin de transmettre à une autre. Elle sait, elle est là, elle ingurgite et elle attend. Avec sa force de résistance considérable, elle tient le coup, vaille que vaille et, si elle a une bonne mémoire, se rappelle peut-être le temps où elle était poussière d'étoile, propulsée dans l'infini galactique. Depuis qu'elle est posée là, elle en garde le souvenir dans son cœur de pierre. Le problème, avec la pierre, est qu'elle n'est pas bavarde. Elle n'a pas l'habitude de papoter comme une grenouille. Du coup, l'ouvre-boîte n'est pas évident à confectionner. Et pour qu'elle consente à raconter sa vie, ses millions d'années de vie, il faut se creuser la tête. On entre dans la micro-mécanique de l'esprit. Les ouvre-boîtes existent quelque part, puisque tout se sait. Peut-être le vent l'a-t-il trouvé ? Il faudrait le lui demander. On peut aussi utiliser la dynamite, mais c'est probablement

moins efficace, et de toute façon beaucoup moins courtois. Je préfère l'idée de caresser la roche avec le bout d'une plume délicate, la chatouiller et la titiller jusqu'à ce qu'elle accepte de livrer son secret et offre un peu de sa force. Elle en a beaucoup, partageons.

Tous les animaux ont un cœur. C'est ce qui pourrait d'ailleurs permettre de les ranger dans le grand tiroir : animaux.
Un cœur qui bat tout au long de l'existence : dès qu'il bat on vit, dès qu'il s'arrête on est mort. Sans cœur, on n'existe pas, c'est ainsi. Or, les plantes n'ont pas de cœur. Voilà une chose étrange. Comment font-elles pour vivre, ce qu'elles font plutôt bien, jusqu'à faire des géants ?
De l'algue microscopique, à l'arbre, la plante vit sans cœur. Extraordinaire ! Et ça pousse, ça pousse, bienheureux, sans se poser de questions, bouffant de l'air comme tout le monde. Mais comment font-elles donc ?

Ma conscience ressemble de plus en plus à une boutique d'apothicaire japonais : des tiroirs partout, des tiroirs pour tout, des tiroirs fourre-tout. Beaucoup sont vides, mais je ne demande qu'à les remplir. Je dois tout de même faire attention à ne pas y mettre n'importe quoi. Il faut faire du nettoyage en permanence. Voir ce qui sert, ce qui ne sert plus, dépoussiérer, écarter ceci, éliminer cela, etc... Sans ménage, bien évidemment l'esprit s'encrasse. Les couches se superposent, empêchent de bouger, on ne réagit plus. Il faut nettoyer sans cesse, allez, hop ! de l'air. Essayer de ne garder que le meilleur et virer le reste. Il y a tant à prendre et à apprendre, et si peu de temps pour le faire. Il faudrait des milliers de vies pour déambuler dans un nombre conséquent de paysages afin de pouvoir dire que l'on sait, un peu mieux et un peu plus qu'avant. Ce que l'on a réussi à prendre, il faut le distiller jusqu'à la goutte, une goutte avec tout dedans : l'essence pure, le message secret. Et ça suffit, car il ne faut pas trop s'encombrer pour voyager léger, pour incorporer ces gouttelettes en soi, rangées dans des tiroirs bien calibrés, pour voyager mieux et partir vers de nouvelles conquêtes.

A la conquête du monde.

Pendant notre petite vie, nous partons à la conquête du monde. On va à sa rencontre, on bataille pour le séduire, pour le dompter, le maîtriser.

C'est le but de la vie : conquérir tout ce que l'on pourra.

Et nous sommes tous comme ça, il faut le garder à l'esprit. Je ne sais pas combien il y a d'entités vivantes sur terre. Cela se compte en milliards de milliards d'individus, du séquoia à la bactérie, qui tous ont le même but en tête : conquérir le monde, s'étendre. Agrandir son territoire est le souhait de chacun, avec ses moyens et le temps qui lui est donné, une minute ou dix siècles...

Nous sommes des multitudes, parties à la conquête ; la concurrence est donc sévère. Heureusement le monde est vaste. Mais attention à ne pas rompre l'équilibre, car si on en mange plus qu'il ne s'en crée, on va finir par vider la gamelle. Peut-être finira-t-on par digérer la planète tout entière...

Les beaux couples.

L'invitation, qui est une belle idée, et le rejet qui va avec, sont inséparables. C'est un exemple de ces couples d'idées qui vont ensemble, tels l'endroit et l'envers. Deux lianes mêlées : on ne peut pas considérer l'une et négliger totalement l'autre. Ce sont des mèches tressées dont la flamme brûle les deux fibres en même temps. Nombreux sont ces couples antagonistes mais unis comme le jour / la nuit, le mouillé / le sec, le chaud / le froid... On peut parler du chaud à l'infini, on finira toujours par tomber sur le froid, il est là derrière, il guette.

L'un de ces couples est superbe : la vie / la mort. Joli couple ! Il y a de quoi faire. Côté vie, on sait qu'il y a de la place pour s'exprimer, côté mort, il est probable qu'il y en a autant : un autre monde encore, avec ses subtilités et ses ramifications bien particulières. Une zone de flou existe aussi entre les deux, riche et mystérieuse... Quelque part...

9 juin.

Nouvelle prise d'ayahuasca. Pour la première fois lors de ce séjour, j'ai dû reprendre un peu de produit après une heure et demie pour atteindre une ivresse qui fût ensuite très forte.

Le regard du loup.

M'est apparue la vision claire du roi des loups, le grand manitou de l'espèce ! Ses deux yeux, extrêmement chargés de puissance et d'attention, me fixaient. Sa grande tête, de face, occupait la plus grande partie de l'espace. Tout autour, sa meute : des loups plus petits et en retrait. Le « roi » des loups dominait de façon flagrante, s'imposait dès la première seconde. Je l'ai longuement fixé du regard, l'invitant à s'approcher, le sollicitant pour qu'il m'invite... Il m'a bien fait réfléchir mais ne semblait pas vouloir m'offrir de « clé » particulière. La rage s'est emparée de moi et, mentalement, j'ai foncé droit sur cet animal arrogant : je l'ai explosé en mille morceaux, volatilisé, réduit à rien. J'en étais arrivé au point où il me fallait soit le détruire, soit m'adonner à l'adoration de son image et être à sa merci. Il s'imposait trop, je l'ai tué. Peut-être était-il une image projetée de mon ego ? Tous les autres loups ont disparu au même instant.

Les loups peuplent quasi systématiquement mes visions. Sous des formes différentes, ils me sont apparus à chaque prise d'ayahuasca (soit une soixantaine de fois en trois ans). Je m'étais habitué à leur présence, à leur regard fixe et énigmatique. Ce soir, un rapport de force s'est établi entre nous, la bagarre fût soudaine et brève, j'ai repoussé l'animal. Juste après, et de façon très étonnante, d'autres animaux sont venus peupler mes visions. Ceux-là ne m'étaient jamais apparus : différents rongeurs, des singes, des cervidés, des oiseaux, des reptiles... Certains rôdaient un moment, d'autres se faufilaient rapidement parmi la végétation et, de tous, émanait un caractère sauvage particulier. Ils se déplaçaient en souplesse dans la nuit de la forêt, jetant des regards furtifs dans ma direction. Ils savaient ma présence. Quel spectacle !

J'adore, après les cérémonies (pendant lesquelles on est assis très inconfortablement), m'installer dans mon hamac. On y est si bien, ce

sont des moments de grande sérénité, d'aisance et d'ampleur : un vrai bonheur ! Le hamac est un moule parfait du corps, la solution propre et simple pour l'aisance du corps allongé. Chaque problème, même s'il semble insurmontable, et quelle que soit sa complexité, a sa réponse (car tout se sait !) et la solution finale doit être propre et simple. Propre, parce que l'on ne peut pas s'encombrer d'à peu près, on n'a pas suffisamment épuré la solution s'il y reste encore accrochées de petites apostrophes qui en perturbent la note claire. Il faut faire impeccable, exiger l'essence pure, « *bien refinada, clarita* », dit Fernando. Et simple, car si le résultat est compliqué, c'est que l'on n'a pas mené l'équation à son terme. Une solution complexe posant un nouveau problème n'est donc qu'une étape ; il faut poursuivre la recherche jusqu'à la simplicité et l'évidence.

E= MC2 : solution propre et simple à un problème bien complexe. Le chemin pour y parvenir comporte bien des méandres mais le résultat est net. Savoir poser la bonne équation au départ est le premier obstacle, car partir sur des données boiteuses ne mène nulle part. Il faut savoir ensuite estimer ce que l'on cherche, puis s'acharner à résoudre le problème jusqu'à trouver la solution, la bonne clé. Je laisse la relativité à Einstein, le hamac aux Indiens et me plonge dans les petits problèmes que cette foutue ayahuasca fait émerger de ma conscience.

Revoici la petite fourmi qui escalade mon hamac. Celle qui a un petit cœur qui bat et qui, d'un pas assuré, part vaillamment à la conquête de l'univers. Elle a sa tête, un visage unique et différent de ceux de toutes les autres petites fourmis. Sa gueule à elle, comme elle a son corps et sa vie, bien à elle. Mais sa trombine, à quoi ressemble-t-elle ? Elle, elle le sait peut-être, pour s'être vue au hasard d'une rencontre avec une perle de rosée ou une goutte de pluie posée-là, recevant la lumière qui la transforme judicieusement en un beau miroir. Elle se regarde et voit sa gueule, peut-être un peu déformée certes, mais elle sait à quoi elle ressemble. Nous avons tous notre gueule et probablement que les fourmis se reconnaissent entre elles. Elles ont leurs codes et, si ce n'est pas par la vue, c'est par les odeurs ou autre chose.

- Tiens, c'est machin; salut Odette; ah ! Nouvelle tête, connais pas celui-là, etc...

Il doit y en avoir des belles et des moches, des qui ont la mandibule pendante et l'antenne tordue, des qui ont un grand nez ! Dans une fourmilière, elles se ressemblent toutes : évidemment, elles sont sœurs et frères ; les mêmes parents, il y a forcement un air de famille. Mais pourtant, toutes sont différentes, avec leur petite gueule et leur personnalité. C'est comme ça, il n'y en a pas deux pareilles. La petite fourmi quitte un moment la fourmilière, elle part seule à l'aventure. De jour comme de nuit, elle arpente le monde, créant des dessins impossibles sur ce qu'elle foule de ses petites pattes. Il faut qu'elle fasse preuve de beaucoup de vaillance, les dangers sont multiples et, de temps en temps, elle doit avoir un peu les chocottes. Mais parfois, par chance, elle tombe sur une grosse proie, un truc énorme, moi par exemple : un bonhomme à bouffer, et elle se jette dessus ! Elle en décroche un petit morceau qu'elle ramène dare-dare à la maison, elle ameute tous ses frères et sœurs qui arrivent au pas de course et, vite fait bien fait, y'a plus de bonhomme ! Mangé par la petite fourmi. C'est ça, la conquête de son univers : bouffer tout ce qui se bouffe !

Les leçons de l'ayahuasca.

Chaque fois que l'on absorbe cette plante, c'est comme si l'on piochait une pochette surprise dans un grand chapeau. Une nouvelle clé nous est offerte, ouvrant une porte de la conscience ou de l'univers derrière laquelle se déploient de nouveaux espaces. L'esprit s'y engouffre avec une délectation étonnante, y plonge et parcourt cet espace fraîchement dévoilé, allant de surprise en surprise. Chaque clé est un trésor permettant d'appréhender des domaines inconnus ou négligés. Nous y trouvons parfois la bonne solution à un problème latent, pouvons y découvrir de nouveaux problèmes, apprendre à en formuler correctement d'autres, se perdre dans des labyrinthes impossibles, inventer l'ouvre-boîte qui fera pénétrer au cœur de la petite fourmi, ou bien le code qui nous fera dialoguer avec un grand arbre, etc... Mais ces clés offertes ne sont pas de simples cadeaux gratuits : il faut payer de sa personne par une discipline sévère du corps et de l'esprit. L'ayahuasca enseigne, ouvre et enrichit, mais c'est un long chemin, qui ne se fait pas en une semaine. Francisco a pour cela une formule : « *él que sigue, lo consigue* », qui pourrait se traduire par : celui qui poursuit, obtient. Car tout se sait...

Mercredi 10 juin.

Guy, Francisco m'a rapporté d'Iquitos ton message d'arrivée. Super, je te réserve un hôtel en ville pour la semaine prochaine, mais tu es évidemment le bienvenu en forêt. J'en ai parlé aux moustiques qui sont ravis, moi aussi.

Fernando et moi étions seuls hier soir en forêt pour prendre de l'ayahuasca, une soirée intime en quelque sorte. J'en ai profité pour observer la belle maîtrise du chaman, la souplesse de sa conscience.

Maîtriser, c'est tenir. Tenir tout ensemble, d'une seule voix, d'un seul souffle, d'un seul rythme, d'une seule concentration, d'une seule attention, comme s'il s'agissait de faire évoluer dans le ciel vingt cerfs-volants. En tisser les fils, tenir la corde d'une seule main, et savoir faire voler harmonieusement l'ensemble. Ensuite, et c'est ce qui doit être probablement le plus passionnant, savoir lâcher ce fil et, bien qu'il s'évade dans l'espace, continuer à en garder le contrôle. Le bon chaman tient tous les cerfs-volants par la force de sa conscience unie et concentrée, qui se propage et se ramifie dans l'espace. Ce type de maîtrise est bien évidemment très difficile à acquérir. Pour ma part, lorsque j'arrive à en « tenir » deux ou trois pendant quelques secondes, je suis bien content. En dompter vingt avec unité, fluidité, et sur une longue durée, est autre chose. Fernando atteint ce stade le plus souvent et je l'observe avec délice.

Maîtriser c'est tenir, puis lâcher... Tout se sait.

Une porte s'est ouverte cette nuit, dévoilant encore de nouveaux domaines, faisant naître des perceptions inconnues. Mes mains « chauffaient », des feux ardents irradiaient depuis mes paumes. Après avoir bien cerné cette chaleur inhabituelle en appliquant mes mains sur mes yeux, j'ai positionné la main droite à une vingtaine de centimètres au-dessus du crâne de Fernando. Immédiatement, j'ai capté un rayon puissant : un flux jaillissant tel une onde électromagnétique. Ma main et sa tête réagissaient comme deux aimants de pôles équivalents qui se repoussent et mettent en évidence un puissant champ d'ondes. En faisant glisser ma main vers sa nuque

ou le haut de son crâne, je perdais l'onde, cette force rayonnante et précise dont j'ignore la nature. De ma main gauche orientée vers la tempe de Fernando, je laissais se diffuser la forte chaleur irradiant de ma paume.

Après la cérémonie, le chaman m'a dit avoir perçu nettement chaleur et onde et que l'énergie perçue sur son crâne est une émanation de son pouvoir, une matérialisation de sa force. Ce n'était donc apparemment pas une illusion tactile engendrée par mon extase. Le fait que j'ai pu la capter indique que ma sensibilité et ma perméabilité s'affinent. La chaleur de mes mains pourrait, d'après lui, être utilisée pour « guérir » si j'arrivais à en avoir la maîtrise. Il faudrait pour cela savoir la « réveiller » à mon gré et apprendre à la canaliser. Je n'ai pas la clé me permettant de le faire. Francisco m'aidera à l'obtenir et j'espère pouvoir apprendre. C'est un domaine, immense, bien étrange, mais excitant, qui pose un nouveau problème, comme s'en posent des dizaines d'autres...

Mon problème numéro un, l'équation qui, aujourd'hui, me semble impossible à résoudre, est celui de la mémorisation des ikaros. Je ne sais pas ranger convenablement, afin de les retrouver à ma guise, les chants appropriés qui permettent de guider la conscience lorsque l'on est sous l'emprise de la plante. La plupart du temps, le début des ikaros m'échappent, je ne sais pas où ils se cachent. Il m'arrive d'aller les chercher sur un petit magnétophone où j'ai enregistré les premières notes de nombreux chants, mais la manipulation de cet appareil rompt, en général, l'état subtil et si fragile de la concentration sur les visions. Quand les chants se sont égarés dans l'espace, comment les retrouver? Fernando m'assure que seules des diètes prolongées apporteront la solution. Les diètes, toujours les diètes...

Ainsi les choses partent dans l'espace. Soit on tient, soit on ne tient pas. Même s'il y a un vide entre la conscience et l'objet, si ce vide est rempli par une énergie continue, un fil virtuel est là, on est relié. Si le fil est rompu, l'idée, l'esprit, la mélodie s'échappent dans l'espace infini. Ils y vagabondent, et chaque seconde grandit les distances qui les séparent. Comment les retrouver ? Voilà un problème qui tient la route !

Ce que nous avons bu est un nouveau mélange. Avant-hier, j'ai accompagné Fernando pour collecter les plantes nécessaires à la

préparation. Il a coupé quelques tronçons de lianes aériennes mais a surtout déterré de grosses racines profondes qui *a priori* contiennent plus d'alcaloïdes. C'est dans le sol que la plante puise la force qu'elle propulse jusqu'à la cime des arbres. Des parasols se développent et fleurissent tout là-haut, immenses capteurs couronnant l'arbre hôte.
La préparation que nous avons bue était faite avec ces grosses racines d'ayahuasca (variété *cielo*). J'ai l'idée de goutter plusieurs variétés d'ayahuasca et de chacruna, d'en utiliser successivement des parties différentes et de varier les doses. Il me semble que je peux commencer à faire la différence d'une préparation à l'autre et que cela sera intéressant. Il est prévu, pour la prochaine fois, d'utiliser des morceaux aériens d'ayahuasca et de doubler la dose de chacruna, soit quarante feuilles au lieu de vingt. Je devrais ainsi mieux discerner les effets spécifiques de chaque plante.

Les effets rencontrés avec une forte concentration de racines furent les suivants : l'ivresse est venue, très, très lentement, quarante-cinq minutes après l'ingestion un petit déclic m'indiquant l'imminence de l'altération de ma conscience. Rapidement, premières apparitions visuelles derrière mes paupières closes. L'ivresse est ensuite montée très progressivement, à un rythme constant, et s'est stabilisée à un niveau élevé. Pas de grandes accélérations, d'explosion soudaine, ni d'effet « yoyo », comme cela m'était déjà arrivé. J'ai dû, par contre, supporter les effets désagréables d'une intense fermentation dans mes intestins, et ceci plus qu'à l'ordinaire.

Selon un processus similaire à celui qui m'avait fait percevoir des sensations propres à une sauterelle voici quelques jours, je me suis, hier soir, comme transformé en termite ! J'étais à une dizaine de mètres de la hutte, les jambes bien plantées dans l'humus, les chants doux et limpides de Fernando conduisaient mon extase. La pleine lune, au zénith dans un ciel parfaitement dégagé, renvoyait une lumière féerique. Recevant cette clarté, chaque feuille, depuis la cime des arbres, projetait une ombre au sol. L'alternance des taches sombres et des éclats lunaires dessinait un patchwork fascinant d'harmonie et de complexité. Alors que je contemplais particulièrement un grand arbre se détachant un peu du fouillis végétal, le désir de l'incorporer à mon organisme s'est imposé. Aussitôt, j'ai eu le sentiment que mon corps d'humain se

métamorphosait en termite et, dent après dent, sciure après sciure, j'ai commencé à dévorer l'arbre. Il me semblait alors évident que manger cet arbre, de ses racines à la dernière de ses brindilles, était un bon moyen d'en capter l'essence. Tout digérer, tout distiller pour en extraire la goutte pure contenant le principe même de la plante, son esprit, son âme. Grignoter ainsi de façon besogneuse pour m'unir physiquement à ce géant de la nature avait quelque chose d'essentiel mais n'était pas suffisant. Il me fallait, simultanément, incorporer l'arbre dans ma conscience. Le transporter intégralement à l'intérieur de mon esprit et, cette fois, pas en sciures mâchonnées mais tel qu'il est dans la nature : entier ! Comment déplacer cet arbre ? Il a ses racines, son tronc de trente mètres tel un booster de navette spatiale et, tout là-haut, la boule géante de sa feuillaison, un poumon ahurissant, capteur d'énergie céleste. Armé de ma shacapa, par des mouvements rotatifs, j'ai créé un tourbillon et l'ai dirigé vers l'arbre qui a été entraîné par le mouvement. Doucement d'abord, il s'est enroulé sur lui-même, aspiré par les volutes produites par la shacapa. Les feuilles se recroquevillaient jusqu'à réintégrer leurs bourgeons, lesquels, à leur tour, pénétraient dans les brindilles qui s'amenuisaient. Puis, les branches disparurent dans le tronc et celui-ci a rapetissé pour n'être plus qu'un point : la graine. En quelques secondes, dans un mouvement de spirales produit par le petit instrument de feuilles sèches au bout de mon bras, le géant, dans une croissance à l'envers, a réintégré sa graine initiale. J'ai eu ensuite le sentiment étrange que cette petite graine pénétrait ma conscience, s'y plantait. Sans réfléchir, j'ai inversé le sens de rotation de la shacapa et, dans ma tête, l'arbre s'est remis à croître, entraîné par de nouvelles volutes. A une vitesse prodigieuse, il s'est déroulé : les bourgeons renaissaient, les feuilles se sont ouvertes. L'arbre était tout entier dans ma conscience !

Je suis sûr que l'on peut planter des milliers d'arbres dans une conscience, y mettre des montagnes et des océans et, pour chacun, y trouver une bonne place. C'est un territoire sans limites.

Pendant cette aventure exaltante, Fernando a chanté d'une voix merveilleuse. Il avait un rythme très lent et doux que je ne lui connaissais pas. Ses mélopées bien choisies ont beaucoup aidé la progression de mes visions et la concentration dont j'avais besoin pour

mener mon aventure à terme. J'ai peu de points de comparaison, mais je pense qu'il est un grand chaman. Sa cohésion est exemplaire.
J'ai la chance de l'avoir comme modèle et l'en remercie souvent.

19 juin.

Mon ami Guy est à Iquitos depuis quelques jours et c'est un grand bonheur que d'être ici ensemble. Le surlendemain de son arrivée, il a pris de l'ayahuasca et cela fût extrêmement pénible pour lui. Sept heures durant, il a subi l'assaut de la plante, de façon très intense et douloureuse. Par deux fois il a perdu connaissance. Avant-hier, téméraire, il a renouvelé l'expérience avec une dose moindre et cela c'est plutôt mieux passé ! Je revois à travers lui mes premières confrontations avec l'ayahuasca, les situations de désarroi et d'incapacité totale dans lesquelles j'étais plongé alors. De difficiles moments, où l'on perd toute maîtrise de sa conscience et de son corps, livré à la merci totale, imprévisible et parfois violente de l'ayahuasca. Je n'ai, malgré tout, jamais dû traverser des moments aussi pénibles que ceux qu'il a endurés, ni aussi longtemps. Francisco va, ces jours prochains, procéder sur lui à quelques rites de purification et de nettoyage, physiques et spirituels, qui l'aideront, je l'espère, à s'alléger et à tirer un véritable profit de son séjour en Amazonie.

La semaine dernière, est venue pour la cérémonie, une patiente de Fernando accompagnée de ses trois enfants et de son frère. Cette dame était déjà là lors de la cérémonie précédente. Je savais simplement d'elle qu'elle était veuve depuis quelques semaines, démunie, en charge de ses enfants et atteinte par une maladie dont j'ignorais (et ignore toujours) la nature, et qui avait emporté son mari. Elle venait chercher secours auprès de Fernando. Elle ne prit pas l'ayahuasca.

Fernando m'avait alors proposé de m'approcher pendant qu'il pratiquait sur elle des rites de guérison : chants, succions, mouvements de la shacapa, etc... Même de près, ces actions restaient quasiment invisibles dans la nuit, seules les énergies en émanant pouvant être perçues. Mes perceptions furent faibles, d'autant que je tentais d'enregistrer les chants de Fernando et que le maniement du magnétophone altérait ma concentration. Au petit matin, après que

toute la petite famille eût quitté Sachamama, Fernando et moi n'avions pas parlé de cette dame, et j'ignorais qu'elle reviendrait pour la poursuite de son traitement.

Avant-hier, alors que mon ivresse était à son comble, Fernando s'est approché soudain de moi et m'a chuchoté à l'oreille :

- Va soigner cette femme. Maintenant !

Elle est assise sur le sol de terre battue au centre de la case. A tâtons, je m'approche et m'accroupis tout près d'elle. Je lui demande de bien se concentrer sur mes chants, de chasser toute distraction pour se fixer sur le rythme de ma shacapa et celui de ma voix. Je commence à chanter et éprouve une réelle compassion pour cette personne. Ma shacapa se promène autour de sa tête, la frôlant parfois. Au second chant, j'oriente la shacapa sur son ventre et l'utilise comme une balayette qui, inlassablement, nettoie en effleurant. Je suis très concentré, plus rien n'existe autour de nous, je sens précisément sa présence mais ne distingue pas sa silhouette tant la nuit est sombre. Soudain, quelque chose sort de son corps, une onde palpable émane de son abdomen et forme rapidement un « anneau » autour d'elle. La femme commence à geindre profondément, je continue à chanter, une énergie très malsaine continue de s'échapper d'elle et vient alimenter l'anneau qui prend de l'ampleur. Je visualise cette chose, d'une couleur jaunâtre qui me semble très négative. Etant tout près, je suis pris dedans et en aspire plusieurs fois. Je sens immédiatement quelque chose de très malsain pénétrer ma gorge, et me lève d'un bond pour m'en éloigner. Immédiatement, une violente explosion secoue mon ventre, suivie d'autres, irrépressibles et puissantes. Je vomis beaucoup, de véritables jets sortent de ma gorge, expulse ainsi les « énergies négatives ! » que j'ai récupérées en inspirant. Je me calme, reprends les chants, me concentrant pour purifier l'atmosphère et éloigner l'air mauvais, encore présent autour de la femme. Elle gémit maintenant très doucement. Fernando s'approche alors et, à mon oreille, me demande de lui faire une « *chupada* » (une aspiration) sur le haut du crâne. Par trois fois, j'aspire longuement et expulse l'air au loin. Je termine par un chant doux et regagne ma place.

Pour la première fois, j'ai donc dû accomplir des « travaux pratiques » sur une tierce personne. J'ai pris l'habitude, à chaque

cérémonie, de chanter sur Fernando et tente, de jour en jour, d'affiner l'énergie que je lui donne, mais Fernando n'est pas malade, il est même très sain !

Cette fois, il s'agissait d'une personne malade, et il semble, à première vue, que j'ai réussi à extraire de son corps une partie de la maladie. Mais je ne sais même pas de quoi elle souffre ! Je reste sceptique sur la valeur réelle de mon action, mais suis encore plus étonné par son déroulement. Je n'étais pas préparé à procéder à quelque type de « guérison » que ce soit et si, par extraordinaire, cela a bien fonctionné, j'en suis le premier surpris. La femme n'est pas guérie pour autant, mais peut-être ai-je allégé un peu son fardeau ?

Il n'avait jamais été question, au cours de mes conversations avec Fernando, qu'il me propose d'essayer de « soigner » un de ses patients. C'est son domaine, et tout au plus m'avait-il permis quelquefois de suivre ses actions de près. Francisco et lui avaient évoqué le fait que je serai probablement capable d'accomplir une action de ce genre prochainement, ce que j'avais rejeté. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils m'envoient « au feu » sans me prévenir. Pourtant, lorsqu'il m'a demandé d'aller soigner cette femme, je ne me suis pas posé de question et m'y suis attelé sans réfléchir. Il se peut que, lors de la cérémonie, Fernando ait soudain « vu » que j'avais suffisamment d'énergie et de concentration pour tenter l'expérience. Ou bien a-t-il voulu me mettre au pied du mur pour juger de mes capacités de réaction ? Ou encore a-t-il souhaité montrer à Francisco (qui participe très rarement aux cérémonies) l'avancement de mon apprentissage ? Un peu des trois probablement. Francisco me dit que lorsque j'ai commencé à chanter, mon « ange gardien » (une entité protectrice qu'il a vue à plusieurs reprises autour de moi) est immédiatement apparu ; il me protégeait de sa main maintenue au-dessus de ma tête et ne m'a pas quitté pendant tout le temps que j'ai passé auprès de la femme. Francisco m'assure aussi que ma force se développe en spirales qui enrobent les énergies malsaines pour les extirper. En comparaison, mes *chupadas* n'ont pas beaucoup d'effet. Enfin, il trouve que mon corps est propre, clair et suffisamment réactif. Cela m'a permis de pouvoir expulser immédiatement ce que j'avais malencontreusement absorbé. D'une façon générale, un chaman doit être très vigilant afin de ne pas récupérer les choses

néfastes qu'il parvient à extraire de ses patients. Sa force et sa santé en dépendent. J'ai sauté à pieds joints dans ce piège mais, heureusement, ai réussi à m'en échapper en vomissant abondamment. Les deux chamans me disent avoir « vu » comme moi les choses qui sortaient du corps de la malade ; elle-même assure qu'elle a senti que quelque chose de pesant quittait son corps, lui procurant un net soulagement. Qu'ai-je fait ? Comment l'ai-je fait ? Concrètement, je n'en sais rien et j'aimerais bien comprendre. Il est sûr, en tout cas, que cela était assez grossier (c'est ce que je ressens généralement pendant les cérémonies d'ayahusca). Pour m'améliorer, je dois affiner et fluidifier encore énormément ma capacité d'attention, de concentration et la maîtrise des quelques énergies que j'arrive à capter. Je vais avec mes gros sabots par des chemins sinueux, alors qu'il me faudrait emprunter d'un pas léger les meilleurs raccourcis.
Mais je ne suis qu'un débutant.

J'avais moi-même un petit problème de santé, ayant dû manger il y a quelques jours de la nourriture souillée au marché d'Iquitos : mal au ventre, diarrhées... En fin de cérémonie, j'ai essayé de me concentrer pour chasser ce désagrément. Il me semblait que, doucement, avec la shacapa, je l'usais et l'amenuisais. Mais je ne suis pas parvenu à atteindre le « noyau » de cette amibe (ou quelque chose de la sorte) qui dérangeait mes intestins. J'y suis arrivé cependant, mais bien plus tard dans ma maison, alors que la cérémonie était achevée depuis longtemps. En insistant, j'ai eu conscience, à un moment précis, que la chose s'était « décrochée » et je l'ai expulsée.
Au matin, je me sentais en pleine forme.

Mardi 23 juin.

J'ai rompu dimanche une petite diète assez « molle ». Depuis que Guy est avec moi ici, je passe plus de temps à Iquitos où il a loué un atelier pour peindre et sculpter. Il est évident que mon rythme est un peu perturbé, ce n'est pas grave, et même bien agréable de rompre un peu les activités sérieuses et solitaires auxquelles je me consacre depuis plus d'un mois. Je n'ai pas déserté la forêt pour autant et, samedi, pour la quatrième fois, j'ai absorbé du *chullachaqui caaspi*.

C'est moi qui ai préparé la mixture, décollant trois bonnes poignées d'écorce de la racine centrale du pauvre arbre puis les faisant bouillir dans un litre d'eau afin d'obtenir une tasse de liquide sombre et amer. Parallèlement, j'ai râpé l'écorce fine d'une racine aérienne jaillissant du tronc à deux mètres du sol. J'ai mélangé le jus cru de cette écorce à la première préparation avant de la boire, puis me suis allongé une petite heure. J'étais dans un état assez particulier, entre éveil et rêve, cheminant sur le sentier étroit du demi-sommeil avec le sentiment étrange que ma conscience pouvait assez facilement pénétrer et agir sur l'objet de mes rêves et, en même temps, que mes rêves pouvaient se projeter dans la réalité consciente. J'en avais juste le sentiment intime, sans pouvoir en maîtriser le flux. Etranges sensations qui perdurent encore depuis, avec plus ou moins d'intensité si je m'isole dans la journée.

Par coïncidence, alors que le *chullachiaqui caaspi* me fait pénétrer de façon un peu nouvelle dans les rêves, j'apprends ce matin par la presse péruvienne la mort de Carlos Castaneda, qui a beaucoup écrit sur le sujet. Drôle de bonhomme, fascinant par les récits de son initiation à la sorcellerie mexicaine des milliers de gens, et qui a vécu derrière un voile opaque dissimulant son personnage. Il serait mort le 27 avril en Californie d'un cancer du foie.
Aura-t-il passé le relais de la connaissance à quelques disciples, comme son maître Don Juan l'avait fait pour lui ?

24 juin 1998.

C'est la nuit d'équinoxe d'été, la plus courte de l'année. Ce phénomène n'est pas sensible ici, si près de l'équateur et, comme d'habitude, il fait nuit entre 18h30 et 5h30, à quelques minutes près.

Par je ne sais quel hasard, de nombreux visiteurs sont arrivés à Sachamama dans l'après-midi pour participer à une cérémonie d'ayahuasca, tous des gringos !

Nous sommes finalement douze. Fernando et Francisco m'invitent à les rejoindre à la table des chamans. Les neuf visiteurs se répartissent sur les bancs en périphérie de la case. Quatre prennent la purge pour la première fois, quatre pour la seconde, enfin Guy aborde

sa troisième prise depuis son arrivée. Je n'ai jamais vu tant de monde à Sachamama.

La séance est fatalement perturbée par ces gens qui n'ont pas l'habitude des effets de la plante, font du bruit, actionnent leurs torches, fument inconsidérément, etc... Guy, particulièrement sensible aux facteurs extérieurs, est le plus incommodé. Peu d'entre eux atteignent l'ivresse. Ceux qui en prennent pour la première fois ne ressentent même aucun effet. Il semble que seuls Fernando, Francisco et moi avons de fortes ivresses. J'ai bu une dose normale, Fernando une demie dose et Francisco juste trois gouttes, comme à son habitude.

Fernando mène la cérémonie avec une splendide fraternité et une immense générosité. Je peux voir, dans toute sa splendeur, le cœur pur du chaman. Malheureusement, seul deux des visiteurs le perçoivent. J'en suis étonné, et me rends compte que je parviens à un niveau de perception chaque fois plus subtil.

Alors que Fernando est occupé à chanter sur chaque visiteur individuellement, je sens soudain que Francisco, assis à deux mètres de moi, se trouve dans une impasse. Impossible de dire pourquoi ni comment, mais j'ai le sentiment qu'il est prisonnier, bloqué quelque part. Je m'approche de lui et allume un *mapacho*. Avec l'index, je cherche un point sur son crâne, glissant le doigt jusqu'à avoir la sensation de trouver *le* bon point. J'y souffle trois fortes bouffées de fumée, puis trouve un autre point entre deux vertèbres cervicales, y souffle de nouveau et retourne à mon siège.

Je ne peux pas expliquer la chose, mais il m'a semblé que de toute évidence, cette action était nécessaire et appropriée. Après la cérémonie, Francisco m'a raconté qu'il s'était égaré sur une planète inconnue, où il tournait en rond, incapable de trouver une issue, effectivement perdu dans des territoires lointains de sa conscience. Francisco est un grand voyageur de l'esprit. Il sait s'évader à des distances faramineuses, à la découverte de nouveaux paysages, et en ramener des connaissances très particulières. Parfois, comme tout aventurier, il a du mal à retrouver le chemin du retour. Il me dit qu'il espérait mon secours, et je suis arrivé à point nommé, les souffles sur son crâne l'ont de suite orienté dans la bonne direction et il a regagné rapidement des territoires familiers...

Durant cette longue cérémonie, l'ivresse m'a conduit également vers quelques visions nouvelles. J'avais en tête que nous vivions une nuit d'équinoxe, et cette idée a débouché sur la vision d'un étrange animal qui s'est matérialisé devant moi : un quadrupède, entre rongeur et carnassier, d'un mètre de la tête à la queue, quelque chose comme le croisement entre un blaireau et un puma.

Il se présentait pattes écartées, comme cloué à une planche, mais bien vivant, couvert d'une fourrure claire et lumineuse. Son enveloppe extérieure, son pelage s'est imposé comme étant le jour. La vision m'a fait pénétrer de toute ma conscience à l'intérieur de son corps. Cet intérieur était la nuit, la nuit noire qui règne en forêt. J'étais alors *dans* l'animal, vivant à l'intérieur de la nuit. Par un processus étrange, la peau de la bête s'est doucement retournée. Progressivement en partant de la tête, l'envers est devenu l'endroit, comme lorsque l'on retourne une peau de lapin. La fourrure s'est retrouvée à l'intérieur et, plus que jamais, elle était la représentation du jour. Il n'y avait plus la membrane de la peau pour isoler la nuit du jour, qui se retrouvaient en contact direct. La clarté s'est mise à dissoudre l'ombre. La fourrure claire et brillante consommait progressivement l'intérieur noir du corps de l'animal qui a fini par complètement disparaître. J'étais toujours dans l'animal et, quand son intérieur s'est trouvé tout éclairé par la fourrure lumineuse, ma vision s'est estompée dans une grande clarté avant de disparaître.

Le jour extérieur avait vaincu la nuit intérieure, dévorée par son envers !

D'où peut provenir cette étrange vision ? Comment se matérialise-t-elle dans ma conscience ? J'ai le sentiment intime que c'est une chose autonome, que je ne l'ai pas construite à partir d'un souvenir. C'est une chose entièrement neuve, une construction originale qui appartient aussi probablement à l'inconscient collectif. Il est certain qu'en faisant des recherches dans les différents mythes, contes, croyances de l'humanité, on pourrait trouver une histoire très proche sinon identique, une histoire à la symbolique similaire : la nuit mangée par son envers. C'est le bien vainqueur du mal, tout simplement. Mais cette façon de le représenter est peut-être contée par quelque vieil Inuït, par un marabout Lobi ou dessinée sur un bouclier Papou. Cette

vision était-elle dans l'air, flottante et libre ? L'aurais-je simplement captée ce soir ? A-t-elle pénétré d'autres consciences, à d'autres époques et en d'autres lieux ? Est-elle proposée par d'étranges entités fortes de pouvoirs qui nous échappent ? Mystère...

Les meules.

L'ayahuasca et la chacruna sont deux lourdes pierres qui forment une meule. Un pilon et un mortier qui vont moudre les grains de la conscience. Celle-ci pénètre, comme du blé, au cœur du moulin qui tourne inlassablement. Les grains, concassés, broyés de plus en plus menu, cheminent entre les deux pierres jusqu'à devenir une farine fluide. Les gangues, le son écartés, les petits graviers, particules hétérogènes de la conscience, réduits à néant. Lorsqu'ils passent entre les deux meules, ils griffent, rayent et craquent douloureusement. Ce sont les grains de sable qui encombrent et perturbent; leur anéantissement génère les moments difficiles mais salutaires des ivresses d'ayahuasca. Inlassablement, les deux plantes passent et repassent l'inconscient entre les deux puissantes pierres de leur moulin. Elles affinent à chaque mouture le produit obtenu jusqu'à donner une poudre cristalline, un talc de mica qui brille de mille facettes translucides. C'est avec cette matière pure que le chaman va cuire les petits pains qui nourriront spirituellement ses patients.

Stopper le dialogue intérieur.

Qu'il est difficile souvent de stopper le dialogue intérieur ! La raison, conscience ordinaire logique et cartésienne, prend beaucoup trop de place. Elle observe, dissèque, analyse en permanence les mouvements de l'esprit. Cette analyse « sur le vif » perturbe énormément, elle est un obstacle à la fluidité et à la perception. C'est le pâtissier qui goutte à chaque instant le gâteau qui cuit dans le four alors qu'il faudrait tranquillement laisser gonfler la pâte. Cette présence de la raison, de « l'observateur de l'ivresse » est un frein car la richesse des extases d'ayahuasca se situe à un niveau subtil et fragile de perméabilité, hors du champ de l'analyse immédiate. Comme une détonation soudaine qui stoppe une méditation, comme un flash de lumière dans la nuit qui voile la vision des étoiles, la raison dérange le cheminement de la conscience dans ses voyages

extatiques. C'est un travail délicat et complexe que de parvenir à poser sa raison de côté, la laisser à sa juste place un temps voulu, stopper son envahissement afin que de nouveaux niveaux fragiles de la conscience puissent fleurir dans toute leur splendeur. Je me heurte encore bien souvent à cet obstacle. C'est une porte difficile à franchir.

Les zones frontières.

Il faut s'attacher à bien explorer les zones frontières, il s'y passe des choses très intéressantes. Je pense que la connaissance que l'on peut en avoir est déterminante dans la maîtrise de la conscience.

Avec l'ayahuasca, on a fréquemment l'impression de venir heurter des membranes séparant des espaces distincts. On est stoppé par un voile, un filet, une porte, une barrière, c'est selon. Incapable de passer de l'autre côté, on devine qu'au-delà de cet obstacle, se dévoile un monde riche de sensations et de connaissances nouvelles. Passer ces portes est donc un objectif à atteindre. Pour cela il faut d'abord comprendre les structures et les serrures dont elles sont faites. On peut aussi voir les portes comme des échelles qu'il va falloir saisir pour se propulser un peu plus haut dans l'espace, barreau après barreau. Ces zones frontières sont nombreuses, certaines sont communes à tous : passage entre veille et sommeil, pensée et rêve, dialogue intérieur et libre conscience. Les explorer et les connaître va permettre de construire des ponts entre ces mondes apparemment indépendants, un décloisonnement rendant possible des communications de part et d'autre. Je cherche à me concentrer pour observer de près les mécanismes de séparation et peut-être trouver les bonnes clés qui faciliteront les passages d'un monde à l'autre. Si l'on trouve une de ces clés, il faut alors s'attacher à l'utiliser souvent et à entretenir le mécanisme d'ouverture. Si les gonds sont bien huilés, franchir la porte est de plus en plus simple, et on cheminera avec toujours plus d'aisance d'un espace à l'autre. Encore une fois, c'est un exercice compliqué, car chaque membrane a sa propre complexité, ses codes secrets et ses pièges. Savoir les ouvrir, les traverser ou les enjamber avec facilité nécessite un long entraînement et beaucoup de concentration. Pour l'instant, j'établis un catalogue des tâches à accomplir, essaie de trouver des ordres d'importance et, bien faiblement, m'attaque à ce qui me semble prioritaire.

Chaque chose en son temps, on ne peut pas griller les étapes. Quel casse-tête !

Vendredi 26 juin.

Très bonne session d'ayahuasca, j'avais beaucoup de force mais étais amputé d'un élément déterminant : je n'avais plus aucune notion de l'espace immédiat. Perdu dans la case, tous mes points de repère s'étaient envolés. Jamais cela ne m'était arrivé à un degré aussi fort. Cet état très déroutant aurait pu provoquer une certaine terreur si je n'avais pas été habitué aux effets étranges de l'ayahuasca. Mille fois je me suis égaré, incapable d'estimer où je me trouvais dans cette case que je connais pourtant fort bien. La nuit était parfaitement noire, pas même une luciole, je butais sur tout et probablement perturbais les ivresses des autres. Il aurait été si simple de rester tranquillement assis sans bouger mais, pour une raison qui m'échappe, j'étais poussé à me déplacer souvent. Hormis ce problème, les choses allaient plutôt bien. J'ai chanté un bon ikaro sur Francisco, à sa demande. Une chaleur constante irradiait de mes mains et je me suis appliqué à me concentrer sur ce phénomène. Dans l'après-midi, Francisco m'avait enfumé les mains avec du copal afin, d'après lui, de nourrir cette énergie particulière.

J'ai utilisé aujourd'hui une nouvelle shacapa fabriquée avec des feuilles fraîches, qui n'est pas encore tout à fait « à ma main ». Comme d'habitude maintenant, Fernando m'a invité à chanter un long moment après qu'il ait « soigné » chacun des participants. Mes ikaros furent bons, gonflés d'énergie et bien choisis. Je m'améliore doucement dans ce domaine. Avant de quitter la case, en fin de cérémonie, je suis parvenu à transférer de la force à un jeune homme. Alain, un suisse d'une trentaine d'année, est à Sachamama depuis quelques jours. Il est venu en Amazonie avec l'espoir de mieux soigner une blessure handicapante. Victime d'un accident il y a quelques années, il eût deux vertèbres fracturées et en garde de sérieuses séquelles, de grandes difficultés à marcher. Sa sœur l'accompagne dans ce voyage et l'aide dans certaines circonstances. Ce soir il prenait l'ayahuasca pour la troisième fois. Ne pouvant rester assis sur les rudes planches de la case tout le temps que dure une

cérémonie, il a accroché un hamac dans lequel il s'est installé plus confortablement. Après quatre heures de séance, ankylosé de partout, incapable de s'extirper seul du hamac et de marcher ensuite jusqu'à sa maison, il nous demande de le porter. Avec ma shacapa, tout en chantant, je fais un « balayage » vigoureux de sa colonne vertébrale, insistant sur les zones fracturées. J'ai la sensation qu'une forte énergie quitte mon bras et pénètre son corps. Bien concentré, je poursuis l'exercice pendant quatre ou cinq minutes. Lorsque j'arrête, il se lève sans difficulté du hamac et marche seul les deux cents mètres qui le séparent de sa maison. Il se sent regonflé, me dit-il.

Quant à Guy, encore une fois, il a beaucoup de mal à supporter l'ayahuasca et reste fortement ivre jusqu'à cinq heures du matin. Il mène de rudes batailles qui le fatiguent énormément. Il a trop d'énergie et ne parvient pas à la canaliser, ne supporte pas que l'on s'approche trop près de lui, captant comme une éponge l'énergie des autres, dont il ne sait que faire. Son corps est secoué de tremblements et de soubresauts incontrôlables. Il en bave mais insiste. Je ne sais pas comment l'aider.

Cérémonie du 30 juin.

Dès les premières minutes, une odeur malsaine et dérangeante de moisissure imprègne l'air ambiant. J'ai le sentiment d'une certaine lourdeur de mon corps et mon esprit est lent. Une apathie bride mon élan. Ma force est amoindrie, je me sens sale. Fernando n'est pas non plus au meilleur de sa forme et partage mes sensations. Ses premiers chants sont périlleux, les mélodies se croisent, l'une venant chevaucher l'autre. Il manque de fluidité. Assez rapidement, il quitte la case pour aller aux toilettes, me demandant de chanter pendant son absence. Je fais ce que je peux, à voix très basse. Lorsqu'il revient, je souffle sur lui un peu de fumée pour le « regonfler ». Doucement, je regagne un peu d'énergie que je dépense tout de suite en allant chanter un long ikaro sur un des patients présents. Alors que Fernando entame une nouvelle série d'ikaros, j'éprouve le besoin de me nettoyer et sors dans la forêt. Avec ma shacapa, je balaye consciencieusement mon corps, partant des pieds et montant jusqu'à la tête. A peine ai-je terminé que je vomis copieusement. Me voici soudain bien mieux,

clair et propre : le fardeau qui me limitait depuis deux heures est déposé. Je m'approche alors d'un grand arbre et, délicatement, avec la shacapa, nettoie ce géant de la nature d'un mouvement léger et régulier jusqu'à la hauteur que je peux atteindre. Ceci fait, j'applique mes deux mains à plat contre le tronc. Très vite, une grande onde, ample et venant de très loin ou de très profond pénètre mes mains, se propage dans mes bras et aboutit à mon cerveau qui résonne alors d'une étrange vibration. Ma force s'accroît immédiatement et j'ai le sentiment profond que je suis prêt à recevoir de nouveaux « pouvoirs » ; je suis probablement au seuil d'une autre étape de mon apprentissage. Cette idée s'incruste dans ma conscience alors que je retourne à la case chargé d'une énergie neuve. Fernando va beaucoup mieux, lui aussi, et ses chants diffusent une belle lumière. Sonia, la jeune sœur du Suisse handicapé, est présente à la cérémonie. Je « vois » qu'elle est larguée, perdue trop loin dans l'espace, entraînée par l'ayahuasca dans des sphères qu'elle est incapable de maîtriser. Je m'approche d'elle et, sans chanter, vais la « repêcher » en actionnant très doucement ma shacapa à une cinquantaine de centimètres de sa tête. Lentement, guidée par le son de l'instrument, je lui fais regagner une berge stable. Enfin, avant de clore cette soirée, je chante sur Fernando et entrecoupe mon ikaro de petits souffles autour de son crâne.

Nous allumons la lampe à pétrole. Alain, comme la fois précédente, est tout ankylosé dans son hamac. Je le fais s'asseoir puis le « nettoie » vigoureusement. Très vite il vomit, à plusieurs reprises. Une odeur lourde et malsaine s'échappe de son corps (pas celle de ses vomissures) et vient charger l'atmosphère autour de lui. Je prends garde de ne pas trop m'en approcher. Il se lève enfin, allégé, et gagne sans difficulté la petite clairière où sont situées les maisons. Guy reste seul dans la case de cérémonie, allongé sur un banc de bois et plutôt serein, me semble-t-il. Je viens le chercher quelques heures plus tard et l'aide, en le soutenant, à rejoindre la maison. Encore très ivre, il est incapable de se repérer et de mettre un pied devant l'autre. Le jus de citron qui, généralement, atténue fortement les ivresses de l'ayahuasca, n'a pas le moindre effet sur lui. Il ne supporte pas non plus le contact de l'eau fraîche qui aide aussi à calmer habituellement. Il ne peut qu'attendre patiemment que les effets s'estompent d'eux-

mêmes. Ils sont si puissants chez lui que cela prend de nombreuses heures, et il est très fatigué en fin de voyage.

Savoir regagner la berge.

Se laisser embarquer trop loin dans l'espace et dans le temps est une chose qui arrive fréquemment lorsque l'on prend l'ayahuasca. On peut faire des voyages magnifiques ou terrifiants, mais lorsqu'il s'agit de revenir, de faire demi-tour pour rebrousser chemin, on se retrouve facilement perdu. Comment faire lorsqu'on est largué là-bas, au milieu de nulle part ? Dans ces cas là, le plus souvent, l'expérience aura été inutile, car la difficulté du retour va occulter le voyage lui-même. C'est la raison pour laquelle il est important de savoir en permanence regagner la berge. Comme un nageur qui part en mer vers l'horizon et se laisse emporter à son insu par un courant qui l'éloigne toujours plus, l'ayahuasca nous emporte à la dérive dans des mondes incroyables. Quand le nageur, épuisé ou en difficulté, souhaite regagner la plage, il prend conscience d'un coup de son éloignement, et, bien souvent, la plage a disparu. Il n'a plus alors la force de nager contre le courant et ne sait dans quelle direction s'orienter. Une immensité le sépare de la berge salvatrice. Ce sont des moments où, sous l'effet de l'ayahuasca, on peut se sentir absolument désespéré, pris de terreur, irrémédiablement condamné. Sans rien pour s'accrocher, le grand courant de l'ivresse nous entraîne inlassablement, et il peut, d'un coup, se transformer en tempête destructrice.

Maîtriser l'ayahuasca c'est, pour une bonne part, savoir en permanence où l'on se situe par rapport à la berge, estimer correctement le temps et l'énergie qui seront nécessaires pour la rejoindre et connaître ses forces pour ne pas aller trop loin.

Maîtriser, c'est aussi savoir ne pas s'approcher inconsidérément des tourbillons destructeurs, éviter les grandes vagues et les lames de fond contre lesquelles on est démuni. Ainsi, le voyage gagne en harmonie et en enseignements car, en sachant revenir paisiblement, on pourra ramener avec soi toutes les visions, toutes les informations, les petites ou grandes connaissances glanées en route. Conservées, elles auront une utilité possible après l'ivresse. Au contraire, si l'on n'a aucune maîtrise sur ces grandes dérives de la conscience, (comme

c'est très souvent le cas lors des premières expériences), quelle que soit la qualité des visions et informations recueillies pendant la phase de plénitude du voyage, on aura perdu son temps. En effet, lorsque l'on est égaré, à bout de forces, désespéré, avec parfois la certitude d'être devenu fou ou celle que l'on va mourir, le « sauvetage » va effacer toute la partie riche et enseignante de l'épopée. Un noyé sauvé *in extremis* ne se souviendra plus de ses premières brasses plaisantes : seules l'horreur, la peur et la lutte pour survivre resteront dans sa mémoire. Ainsi, les gens peu accoutumés à l'ayahusca disent fréquemment être incapables de se souvenir de l'ensemble de leurs visions. Seules quelques-unes sont enregistrées. Ils savent qu'ils sont partis très loin, que beaucoup de choses sont arrivées, mais le retour est si périlleux qu'ils ont presque tout abandonné en route. Ils reviennent presque aussi nus qu'ils sont partis, et accablés d'une grande fatigue. Si elle a été bien conduite, on sort d'une expérience d'ayahuasca avec une force neuve et des images plein la tête.

Hier, en allant chercher Sonia, qui était effectivement à la dérive, afin de la ramener doucement vers une plage de stabilité, j'ai tenté de lui éviter ce choc brutal qu'est un retour désordonné et précipité. C'est un piège dans lequel on tombe aisément et ce n'est pas uniquement le propre des gens peu habitués à prendre ces plantes. Cela peut arriver à chacun, à tout moment, par manque d'attention ou par esprit d'aventure un peu trop téméraire. C'est arrivé à Francisco il y a quelques jours, et il est pourtant un spécialiste de haut niveau. Dans ces cas, les chants, la shacapa ou un simple souffle peuvent suffire à porter secours à une conscience perdue dans l'immensité de l'univers. Parfois aussi, la détresse est telle que le chaman est impuissant, et j'ai vu un jour un homme hurler d'épouvante des heures durant sans que rien ne puisse efficacement le soulager. J'essaie, pour ma part, d'être très prudent et de ne pas me laisser piéger. Trop prudent peut-être car les aventures cosmiques aléatoires sont parfois bien tentantes. Mais chaque chose en son temps. A mon niveau, mieux vaut tenir que courir.

Samedi 4 juillet.

Je participais hier soir à ma dernière nuit d'ayahuasca animée par Fernando; en effet, Guy et moi prenons l'avion demain pour Lima puis l'Europe et, ce soir, un chaman que je ne connais pas viendra à Sachamama pour une ultime cérémonie. Dernière soirée « familiale » avec Fernando, Francisco, Guy et les deux Suisses qui commencent à trouver leurs marques. Francisco est arrivé tard d'Iquitos, et bien malade. Il est grippé, comme beaucoup de monde en ce moment. Nous sommes dans la période la plus fraîche de l'année, le cœur de l'hiver local. La température chute parfois jusqu'à... vingt degrés au petit matin ! C'est parfait pour moi, mais glacial pour les Indiens. La grippe court et, ici, les gens y sont très sensibles. J'ai attrapé ce petit virus bénin qui m'a embêté pendant deux jours. Fatigue, faiblesse, toux. J'ai eu le sentiment de m'en débarrasser dans l'après-midi pendant le repos qui précède la séance d'ayahuasca. Cette petite grippe était présente dans mon rêve, nous nous sommes bagarrés et je l'ai virée. Après une heure de sieste, je me suis éveillé en pleine forme. Francisco, dans un état pitoyable, tousse beaucoup, recroquevillé sur lui-même, fiévreux alors que c'est un homme qui déborde habituellement d'une vitalité permanente.

Pour la cérémonie, je me suis installé un peu à l'écart pour permettre à l'ivresse de venir tranquillement. J'ai laissé les deux chamans chanter, les accompagnant juste sur un morceau que j'aime particulièrement. Après que Fernando fût venu chanter sur moi (il m'a donné beaucoup), je lui ai dit que j'allais m'occuper de « soigner » Francisco. Il m'a suggéré d'aller aussi vers Alain. Je me suis d'abord « lavé » en forêt avec la shacapa et, une fois mon corps nettoyé extérieurement et intérieurement, ai regagné la case pour m'occuper de Francisco.

Trois longs chants : un premier (aux paroles improvisées) qui le situait dans l'espace, dans son œuvre et dans son hérédité, insistant sur l'héritage reçu des grandes lignées de chaman dont il est issu. Un second, plus aérien, faisant appel à une force maîtresse de la forêt : la Supay Mama, une entité qui englobe les autres, une sorte d'esprit d'ensemble. Je sais qu'il est très sensible à cet ikaro, que j'ai entendu il y a plusieurs années d'un autre chaman, adapté à ma voix et

modifié pour en faire un bon outil personnel. Enfin, une dernière séquence avec uniquement la shacapa pour introduire de l'énergie dans son corps. J'avais beaucoup de force, étais bien concentré et je crois avoir été efficace. Puis, je suis allé vers le jeune Suisse, lui demandant de s'asseoir bien droit dans son hamac, face à la forêt. J'ai commencé par un chant en quechua énumérant de nombreuses plantes maîtresses dans une mélodie assez répétitive mais néanmoins dynamique. Ensuite, j'ai chanté « *lucerito del oriente* », un très bel ikaro que m'a enseigné Fernando et que je tiens correctement. Le corps d'Alain est beaucoup plus propre qu'il ne l'était à son arrivée, et il commence à capter des choses plus fortes et plus subtiles... L'ayahuasca fait son travail ! Avant la fin de la soirée, j'ai passé un long moment en contact avec un arbre, essayant de capter une partie de la force grandiose que possèdent ces géants plus que centenaires de la forêt amazonienne.

Ce fût une cérémonie profitable pour tous. Devant mes deux maestros, j'ai fait une sorte de petite mise en pratique des connaissances laborieusement acquises pendant mes séjours avec eux. Sorte d'examen de passage, de composition qui sanctionne la fin du trimestre. Etant tous les deux bien indulgents, ils m'ont félicité. Francisco m'a fait très plaisir en m'appelant *maestro*, et en me disant que Sachamama était dorénavant ma maison, que je pourrais venir diriger seul des cérémonies d'ayahuasca dans le petit « temple » quand je le désirerais. Ils m'encouragent en tout cas à poursuivre cette aventure dès que possible. Cette perspective est exaltante mais, en attendant, il va me falloir conserver mon acquis, éviter que ma force ne s'effiloche doucement une fois rentré en Europe.

- Conserve, garde ce que tu as, entretiens-le. Si on ne l'utilise pas, cela s'use et s'encrasse. La force doit être entraînée régulièrement, me disent-ils.

Fernando m'a préparé deux bons litres d'ayahuasca que je vais glisser dans mon bagage. Je ne suis pas encore parti que j'ai déjà hâte de revenir, pour reprendre d'un pas décidé cette aventure étonnante de l'esprit, ce chemin escarpé et grandiose qu'est le chamanisme, mélange subtil de légèreté et de puissance. Je reste un débutant, un travail énorme m'attend encore. Simplement, je commence à trouver mes marques, les choses se clarifient doucement et je sais où j'en suis.

Il me reste tant de choses à faire, à acquérir et à comprendre, pour avoir une réelle connaissance que cela semble être une pure folie. Mais la base est bonne, pourquoi ne pas essayer ?

Dimanche 5 juillet, avant le départ.

Don Cecilio Paredes arrive seul en fin de journée, apportant avec lui de l'ayahuasca. A 21 heures, nous sommes installés dans la case de cérémonie. Fernando n'est pas là. Francisco me demande de me mettre à la gauche du chaman, tandis que lui sera à sa droite. Nous buvons la purge, plutôt douce, qu'a préparé le vieil homme. La lampe est soufflée, Don Cecilio enchaîne d'une voix ample quelques-uns des ikaros de son répertoire. Il fait appel aux esprits de plusieurs plantes, et à ceux d'entités qui me sont inconnues. Il sort ensuite d'un petit harmonica des sons très échevelés qui m'apparaissent telles de fines racines aériennes de plantes épiphytes. Ces sons s'organisent en mélodies originales. Une très légère ivresse se manifeste. A aucun moment elle n'atteindra un seuil élevé, et personne, hormis Francisco, ne sentira réellement l'effet de l'ayahuasca de Don Cecilio. Francisco, lui, est comme d'habitude immédiatement projeté bien loin de la conscience ordinaire. Pourtant, il n'a bu que peu de produit, un centilitre au maximum, soit douze à quinze fois moins que moi ! Mais cela lui suffit amplement pour le transporter dans d'autres mondes. Après une quarantaine de minutes de chant, le vieux chaman s'accorde une longue pose, fume une pipe de tabac noir et sifflote des ikaros à peine audibles. Il bourre une nouvelle pipe et me demande de m'asseoir sur le sol face à lui. Il souffle de nombreuses bouffées de fumée sur mon crâne puis, avec sa shacapa, me « nettoie » vigoureusement la tête et le dos. Il enchaîne par un long et bel ikaro rythmé par le bouquet de feuilles qui cogne ma nuque qu'il arrête net, comme stoppé par la lame d'un sabre. Puis il m'asperge de bonnes gorgées d'*agua florida* (une eau alcoolisée et parfumée), et je retourne à mon siège alors que les autres participants vont passer tour à tour devant lui pour recevoir le même traitement. Don Cecilio demande à Francisco de lui préparer ses pipes, mais il est si loin dans son ivresse qu'il peine à faire ce que le vieux chaman lui demande. Il n'a pas la

force d'allumer le tabac, aussi je m'en charge. Ce tabac fort risquerait de le propulser encore plus loin.

La pipe de Don Cecilio représente une tête d'indien taillée dans un bois noir et lourd. J'ai un réel plaisir à me servir de cet objet qui doit avoir accompagné le vieux chaman depuis de nombreuses années. Pour chacun des « patients », il faut préparer une nouvelle pipe. Francisco me demande de le faire à sa place et s'éloigne de quelques mètres, d'un pas mal assuré. Je nettoie, puis bourre et allume les quatre pipes restantes. Don Cecilio propose de clore la soirée après un dernier ikaro qu'il a débuté en jouant de son harmonica. Je reste un peu sur ma faim, n'ayant pas eu d'ivresse. Peut-être attendais-je trop de cette rencontre. Je ne suis pas réellement entré dans la perception des choses, comme cela avait déjà été le cas en 1997 avec le vieux chaman Don Jose Coral. Les deux hommes ont passé les 85 ans, et, d'après Francisco, leur force décroissant graduellement, il faut une sensibilité très aiguisée pour en percevoir les manifestations. Son intervention, quand il chantait sur moi, était malgré tout un moment intense en sensations. C'est un homme qui a consacré sa vie à aider ses semblables, un esprit pur qui mérite un grand respect.

Juste après avoir rallumé la lampe, Francisco s'approche et me tend un objet, présenté des deux mains : une pipe de guérisseur.

- Elle est à toi, me dit-il, fume-la souvent.

Je connais cet objet qu'il garde dans sa petite maison. C'est une des deux pipes qu'il a héritées de sa grand-mère, puissante et réputée *curandera* morte en 1959, plus que centenaire, dit-on. Petit, Francisco était son aide; elle lui a transmis la passion des plantes, l'a introduit dès le plus jeune âge dans le chamanisme, et lui a cédé de nombreux pouvoirs avant sa mort. Aujourd'hui encore, il assure qu'elle lui apparaît en songes ou en visions pour le conseiller sur des points particulièrement importants. Cette pipe, d'une vingtaine de centimètres, est taillée dans le bois très dur de l'arbre *puma caaspi*, un arbre important dans l'univers chamanique local. Elle représente le visage d'une femme indienne, couronnée par une tête de hibou. Le tube de la pipe, non sculpté, est d'un autre bois, du palissandre je crois. La grand-mère de Francisco la tiendrait elle-même de sa propre mère, ce qui en ferait un objet bien ancien. C'est un magnifique cadeau. De cette femme, il gardait quatre objets : cette pipe, une autre

plus grande et impressionnante que je l'ai vu utiliser parfois, une poterie noire qui lui sert pour certains rites, et le bâton de chaman de cette vieille et illustre guérisseuse. Sur ce bâton, (fixé maintenant dans la case de cérémonie), sont sculptées trois têtes impressionnantes par la force qui s'en dégage, recouvertes de bitume naturel et agrémentées de fibres, épines de porc-épic, graines à demies grignotées, etc...

J'ai contemplé cet objet souvent et suis venu y puiser force et réconfort régulièrement pendant les difficiles ivresses d'ayahuasca. J'emporterai avec moi ce cadeau du chaman Francisco Montes Shuña, qui a guidé mon apprentissage jusqu'à aujourd'hui. Je suis fier et respectueux de ce présent, offert par un homme remarquable et que j'admire. Un homme d'une grande connaissance et fort de pouvoirs rares, enfant d'une double lignée de grands chamans amazoniens. Cette pipe m'accompagnera lors de mes futurs séjours et, peut-être, saurai-je y puiser quelques secrets qui m'ouvriront des portes vers la connaissance et la sagesse.

4

DE TROP BREFS SEJOURS.

23 novembre 1998

J'arrive un peu affaibli par une bronchite et une extinction de voix pour un nouveau séjour de quelques semaines. Je suis heureux de retrouver mes amis et le fabuleux cabinet de curiosités mental que m'aident à découvrir les ayahuasqueros. Fernando et Francisco se portent bien, Sachamama n'a pas changé, on s'y sent de suite serein et disponible. Le toit de palme de ma grande maison a été remis à neuf, les fortes pluies ne sont plus à craindre. Deux amis m'accompagnent dans ce voyage. Chacun est en butte à des problèmes personnels assez sévères et je les ai convaincus qu'un séjour ici pourrait probablement les mettre sur la voie de bonnes solutions. La suite dira si j'ai eu raison de les entraîner dans cette aventure.

A trois reprises déjà, nous avons pris l'ayahuasca cette semaine. J'ai replongé dans l'univers qu'éclaire cette plante magique et poursuis, cahin-caha, mon apprentissage.

Pour mieux comprendre l'art des guérisseurs de la forêt, il me semble nécessaire de tenter de regarder à l'intérieur de soi. Où habitons-nous ? Quelle est l'antre de notre conscience ? Aussi mystérieuse qu'elle soit, la conscience émane de réactions chimiques et de phénomènes électriques complexes produits au cœur des structures délicates de nos cellules cérébrales. La nature du chamanisme local, par l'utilisation des plantes, est d'aller au cœur de ces structures pour agir, peut-être non pas sur la pensée directement,

mais sur les moules de celle-ci. En observant attentivement le siège de sa conscience, par un processus d'intériorisation profonde au cours des extases d'ayahuasca, nous découvrons ce qui est peut-être l'architecture cellulaire de notre chair. De nombreuses visions, extrêmement complexes et détaillées, pourraient figurer des images assez fidèles de nos structures moléculaires. L'ayahuasca offre ce microscope extraordinaire permettant de se voir à l'échelle de la cellule, de se comprendre dans l'infiniment petit. Apparaissent ainsi des objets d'une délicatesse somptueuse, des réseaux de filaments lumineux interconnectés, des formes géométriques vivantes et variées, des « cellules » présentant des surfaces spécifiques qui sont autant de serrures prêtes à recevoir leurs clés respectives. Ces clés existent dans et hors du corps de l'homme et elles peuvent s'unir, s'emboîter comme des pièces à leurs moules, des prises mâles aux femelles, clés sophistiquées de serrures complexes. Les plantes « maîtresses » sélectionnées par la tradition chamanique sont celles qui, par les structures moléculaires des alcaloïdes qu'elles renferment, offrent ces clés qui viendront aisément s'agencer aux molécules réceptives et disponibles de notre corps. Boire de l'ayahuasca reviendrait en quelque sorte à avaler un trousseau de clés moléculaires.

Mais nos « serrures » neuronales peuvent être encombrées par d'autres molécules faisant obstacle à de nouvelles connexions. La serrure est parfois occupée, bloquée, sclérosée ou encombrée. Une des forces de l'ayahuasca, couplée aux diètes, est de pouvoir faire sauter un à un les verrous grippés. Faisant office de décapant, elle met à nu les structures moléculaires, les rendant disponibles à l'introduction de nouvelles clés, efficaces et performantes. Par son effet de purge, elle saura drainer puis expulser toutes les vieilles clés inadaptées, malignes ou inactives qui nous perturbaient. Le chaman est un chimiste de l'âme dans le sens qu'il maîtrise des réactions localisées à l'origine de la pensée. Il ne travaille donc pas tant sur la pensée elle-même que sur les mécanismes la produisant.

Des éléments autres que cette pure chimie entrent évidemment en jeu. Et c'est là tout l'art du guérisseur. Les chants, l'énergie, les rythmes, l'intention ont une incidence primordiale et mystérieuse sur ce ballet biochimique. L'immense variété de leurs combinaisons produit des synergies que recherche et tente de maîtriser

l'ayahuasquero. En écoutant attentivement les ikaros, on y décèle des structures très étonnantes qui rappellent étrangement celles identifiées dans les visions de type moléculaire. Le chant guide l'alcaloïde. Il en va comme si le chant pouvait épouser la forme d'une molécule, s'y répandre en une fine couche faisant office de lubrifiant afin que l'alcaloïde ingéré, porteur de la bonne clé, puisse s'agencer avec souplesse et efficacité à son récepteur. L'énergie produite par le chaman et transmise au patient fait, me semble-t-il, office de catalyseur dans le processus d'agencement entre molécules-serrures et molécules-clés. Les rythmes, les tons des chants et de la shacapa, en diffusant des ondes de longueurs adaptées, des fréquences particulières, vont agir également de manière déterminante sur l'activation ou le ralentissement des réactions chimiques dans le corps et le cerveau de l'individu. Mais l'aspect le plus étrange est celui de l'*intention* du chaman. Cette motivation, paramètre teinté de compassion, d'amour, me semble primordiale bien que paraissant pourtant bien éloignée des contingences purement chimiques régissant les lois cellulaires. Je pourrais proposer que l'amour est le ciment des connexions moléculaires, maintenant les éléments chimiques en un nouvel ordre après la phase d'extase et, au-delà encore, marquant d'une trace indélébile le moule structural de la conscience.

3 décembre.

En m'installant seul voici quelques jours dans une maison voisine, je me suis mis un peu à l'écart de mes amis. J'y passe la plus grande partie de la journée, j'y peins, j'y dors mais n'ai pas su me résoudre à m'isoler complètement. Nous mangeons ensemble et nous retrouvons aussi pour faire des parties d'échec. Ce n'est pas comme cela que l'on fait une diète, tant pis pour cette fois... J'ai malgré tout retrouvé une certaine aisance pendant les cérémonies, rien de bien extraordinaire pour autant, la petite force que je sens en moi ne s'épanouissant pas réellement. Lors des cérémonies, en chantant sur mes amis, j'essaie de leur communiquer une énergie adaptée. Gérard semble assez réceptif. Il n'a pris jusqu'à aujourd'hui que des doses assez faibles d'ayahuasca et, je pense, n'a pas encore atteint un niveau élevé d'ivresse. Il souffre de dépression, a pris beaucoup de tranquillisants dont il doit nettoyer

son corps progressivement. Jean-Yves qui, lui, a des problèmes d'alcoolisme, est plus coriace ; son corps est bien encrassé. Il a été tellement secoué par sa deuxième prise d'ayahuasca (terrifiante pour lui) que Francisco et Fernando préfèrent lui faire absorber des plantes purgatives plus douces et le préparer de manière différente avant qu'il ne participe à de nouvelles cérémonies. Pour ma part, j'ai eu des sensations nouvelles et agréables l'autre nuit pendant le rituel : hors de la hutte, après m'être « nettoyé » avec la shacapa, j' ai une nouvelle fois posé la paume de mes mains contre un tronc d'arbre. Immédiatement, je me suis senti rétrécir. A grande vitesse, mon corps tout entier rapetissait, seul le contact de l'arbre restait stable. Mes pieds bientôt ne touchaient plus le sol, mon corps minuscule se rapprochait de son ancrage à l'écorce. Soudain, je me suis senti comme en apesanteur, flottant dans l'espace, relié à l'arbre par le seul contact ténu de mes mains. Plus de poids, plus de haut ni de bas, je flottais, minuscule satellite de l'écorce pendant quelques minutes. En un éclair, je me suis retrouvé debout, entier et les mains toujours posées contre l'arbre, sans qu'aucun indice ne m'ait laissé supposer de l'imminence de la fin de cet étrange état.

11 décembre 1998

Fin de ce séjour. Huit séances d'ayahuasca et quelques expériences. Un jour, Fernando a préparé une mixture en changeant la variété de chacruna, troquant la *huambisa* habituelle pour une *psychotria viridis* supposée contenir plus d'alcaloïdes. Nous nous attendions à une drogue plus forte, elle fut en fait assez décevante. L'ivresse est venue très rapidement pour s'estomper puis disparaître après moins d'une heure.

Un autre soir, Francisco m'a fait fumer une pipe de fleurs séchées de *datura* mêlées à du tabac, juste après avoir absorbé l'ayahuasca. L'effet fut magnifique : grande clarté de la pensée, extase longue, vive et lumineuse, beaucoup d'énergie et une souplesse tout à fait inhabituelle de mes articulations. Je suis resté, dans un confort total, dans des positions qu'il m'est pratiquement impossible d'obtenir en état normal. Etrange sensation aussi de faire deux fois ma taille. Debout bien droit, je voyais mes camarades vers le bas comme si je

mesurais près de quatre mètres ! Cette sensation était accompagnée d'un sentiment de force et d'amplitude tout à fait inhabituel (il est curieux de noter qu'après la cérémonie, Gérard m'a dit : tu semblais immense, j'avais l'impression que tu touchais le plafond !...) Enfin, dans la dernière ayahuasca préparée, nous avons ajouté des feuilles de *datura*. Elle m'a entraîné dans une extase profonde, me catapultant dans un univers lointain fait de forces et de lumières bien étrangères à notre monde.

Pour mes deux amis, le bilan est mitigé : Jean-Yves n'a pas une seule fois atteint une réelle extase, les murailles qu'opposent son corps et sa raison à un réel épanouissement de l'ivresse constructive d'ayahuasca n'ont pas été abattues. Les ayahuasqueros disent que, dans son cas, il faudrait prolonger l'expérience bien plus longtemps pour obtenir un résultat déterminant... Il n'a, malgré tout, pas absorbé une goutte d'alcool depuis notre arrivée et s'il parvient à maintenir ce cap après son retour en France, le but de son voyage aura finalement été atteint. Mais j'espérais, tout comme lui, quelque chose de plus significatif. Il rentre, je crois, un peu déçu...

Gérard, lui, est entré de plain-pied dans le monde de l'ayahuasca après les premières prises de préparation. Il a abandonné les nombreux tranquillisants qu'il ingurgitait chaque jour, a retrouvé une énergie, un allant et un enthousiasme que je ne lui connaissais plus depuis longtemps et il a vécu, sous l'emprise de l'ayahuasca, des expériences fortes et marquantes.

Il décide de ne pas rentrer en France tout de suite et va donc prolonger son séjour ici. J'espère qu'il saura en tirer le meilleur parti, en se pliant à une discipline et à une rigueur minimales, ce qui n'est pas gagné d'avance ! Enfin, en ce qui me concerne, malgré ma diète très bâtarde où j'étais plus préoccupé par l'évolution de mes amis que consacré à ma petite personne, il me semble avoir appris beaucoup. Pour la première fois en effet, j'amenais des « patients » étrangers à la culture locale, et envers lesquels j'avais une responsabilité de résultat. Ceci a mis en évidence la complexité des approches différentes qu'il est nécessaire d'avoir envers chaque individu : ce qui va fonctionner parfaitement pour l'un, sera tout à fait inadapté pour l'autre. Cette adaptation à chaque cas particulier nécessite de vastes connaissances et met en évidence la complexité de la science des guérisseurs que

j'essaie de comprendre et d'acquérir au fil de mes trop courts séjours auprès d'eux. Je reste persuadé que de bons résultats peuvent être obtenus, pour peu que l'on ait de cette science, une maîtrise suffisante.

Fin février.

Simple aller-retour de quelques jours : je reviens chercher mon ami Gérard, maintenant installé dans la région depuis trois mois et demi. J'en profite pour aller prendre l'ayahuasca chez le vieux Don Cecilio Paredes, à une dizaine de kilomètres de Sachamama. Don Cecilio travaille avec son fils Mauro qui est son apprenti. Ils chantent ensemble des ikaros splendides, la voix grave du vieil homme s'harmonisant délicieusement avec celle de son fils, très vive, fluide et tonique.

Je m'offre une longue récréation hors de la maison où se déroule la cérémonie à laquelle participent une dizaine de patients du vieux chaman. Allongé au beau milieu de la piste près de la maison, je contemple longuement un ciel de nuit d'une rare beauté. La lune est pleine, au zénith, une immense corolle l'entoure, si grande qu'elle occupe près de la moitié du ciel, délimitant nettement deux zones. A l'extérieur de la corolle, un ciel presque laiteux, voilé par une lumière irradiante, à l'intérieur de l'immense cercle, un ciel sombre étonnamment pur où brillent quelques étoiles. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un trou béant dans l'atmosphère, une percée mettant en prise directe avec l'infini de l'espace. Et, au centre, parfaite, la Lune. Le spectacle est si beau que c'est à sa contemplation que je consacre la plus grande partie de cette cérémonie. Les chants me parviennent légèrement assourdis, depuis la maison. La température est idéale, pas de méchants moustiques, moment de pure délectation. Peut-être aussi rare et beau qu'une aurore boréale ou une éclipse, ce phénomène naturel m'entraîne, porté par l'ivresse de l'ayahuasca et les mélodies savantes des chamans, dans des rêveries d'une majestueuse sérénité.

Je rentre en France avec Gérard qui, comme je le craignais un peu, a plutôt fait du tourisme en dilettante et mené une petite vie tranquille qu'il ne s'est astreint à quelques diètes, lesquelles lui auraient pourtant été bien plus profitables.

5

UNE DIETE AVEC DON RUPERTO.

Septembre 1999. Cela fait six mois que je ne suis pas venu au Pérou. Une dizaine de fois, j'ai absorbé de l'ayahuasca en Europe dans diverses circonstances, avec des résultats relativement moyens : il était difficile de retrouver l'ambiance si particulière de la forêt tropicale et la présence d'un chaman chevronné manquait cruellement pour que puissent éclore et s'épanouir des extases d'envergure. L'ayahuasca que je conservais en France perdait peu à peu de sa force, malgré les soins que je lui apportais. Enfin et surtout, je n'absorbais pas les plantes dans un contexte de diète et d'isolement relatif, comme je le fais en Amazonie. Ce ne sont pas néanmoins des expériences tout à fait négligeables puisqu'elles me permettent de garder un petit contact avec cette discipline délicate et subtile qu'est l'apprentissage de la maîtrise de l'ayahuasca.

Il était convenu avec Francisco que, pour ce nouveau séjour, je suivrais l'enseignement d'un de ses vieux oncles curandero : Don Ruperto Pena Shuna.

Plutôt que d'aller, Francisco et moi, le rejoindre chez lui vers Tamanco sur les rives de l'Ucayali, comme cela avait été envisagé (ce qui nécessitait plusieurs jours de navigation sur le fleuve en cette saison où les eaux sont particulièrement basses), Francisco a invité Don Ruperto à venir séjourner quelques mois à Sachamama. C'est donc dans mon havre habituel que j'ai posé mon sac pour les trois brèves semaines dont je dispose. Don Ruperto est, comme Francisco,

un indien Capanahua métissé. C'est un homme charmant de soixante-cinq ans. Deux petits yeux brillent intensément derrière le rideau lourd de ses paupières ridées. Ses pommettes saillantes, son teint foncé, ses cheveux gris et ses dents rares lui composent une bonne tête de vieil homme sage et serein. Une ou deux fois par jour, il me rend visite dans ma maison, s'installe dans un hamac, se roule une grosse cigarette de tabac noir et nous papotons un moment. Hier, il me racontait comment il a commencé l'apprentissage avec son père, un puissant chaman :

- Mon père était un roi du monde, me dit Ruperto : il avait la maîtrise de très nombreuses techniques chamaniques et magiques, c'était un « *palero* », spécialiste des énergies et des esprits des arbres puissants de la forêt, qu'il savait solliciter à la perfection. A l'âge de huit ans, il a commencé à me faire diéter les différentes plantes sous son contrôle, des diètes de huit ou quinze jours d'abord, les unes après les autres. A douze ans, j'étais capable de l'assister dans ses rituels et, à seize, j'étais presque indépendant. Ensuite, il m'a confié successivement à d'autres maîtres. L'un était pur ayahuasquero, l'autre était en plus perfumero (spécialiste des essences). J'ai aussi été élève de Trinidad Bilchez Pezo (la fameuse grand-mère de Francisco). Ils m'ont beaucoup appris et je les vénèrerai jusqu'à mon dernier jour. J'estime, qu'en tout, j'ai diété dans ma vie une dizaine d'années, et ce n'est pas énorme. Plus on diète, plus on apprend. Les anciens, qui étaient beaucoup plus puissants que les chamans d'aujourd'hui, faisaient des diètes bien plus longues. C'est la clé !...

A l'époque, comme encore aujourd'hui, un jeune curandero comme Ruperto ne gagnait pas sa vie facilement, d'autant qu'à dix-huit ans, il s'est marié et a vite eu des enfants (il est toujours avec la même épouse, ce qui est assez rare dans la région où les gens quittent assez facilement leur famille pour aller en fonder une autre un peu plus loin...)

Ruperto évoque ses années de jeunesse lorsque, avec ses oncles, il partait en campagne de chasse au caïman et de pêche au *paiche* (le poisson géant et succulent de l'Amazone). Comment ils descendaient le fleuve en pirogue jusqu'à Iquitos pour troquer les peaux des sauriens et la viande séchée des poissons. Iquitos était bien différente au début des années cinquante de ce qu'elle est aujourd'hui. Tout se

faisait en barque, à la rame, des jours entiers, jusqu'à ce qu'arrive sur la partie haute de l'Ucayali le premier bateau à vapeur alimenté au bois. Immense révolution. Ruperto rappelle avec force détails cette « *lancha* » à vapeur traînant derrière elle une flottille considérable de pirogues qui, pour quelques sous, se faisaient tracter comme une bande de poissons pilotes accrochés à un géant. C'est à cette époque qu'ont été abandonnés peu à peu, dans les villages éloignés, le tissage traditionnel des vêtements et la poterie, au profit des cotonnades manufacturées et des marmites en aluminium que les bateaux à vapeur, puis à moteur, bientôt nombreux, déversaient dans les micro-comptoirs tout au long du fleuve.

Depuis cette époque, Don Ruperto continue son activité de curandero, en plus du lopin de terre, sa « *chacra* », qu'il entretient comme tous ceux qui vivent hors des villes.

Le premier jour de notre rencontre, il m'a dit qu'il était indispensable que j'aie ma propre pipe (mon *cachimbo*) fabriquée de mes mains. Il m'a montré la sienne afin qu'elle me serve de modèle éventuel. Cette vieille pipe de bois dur, dont le tuyau est fait d'un os de singe, est celle-là même qu'il a sculptée il y a une cinquantaine d'années, et qui lui sert dans quasiment toutes les circonstances de son travail de curandero. Elle est noirâtre, érodée, profondément imprégnée de l'odeur d'ayahuasca car il baigne systématiquement l'objet dans la marmite d'ayahuasca pendant la dernière phase de la cuisson. Francisco et Ruperto ont choisi pour moi une racine de palissandre qui affleurait au sol. Francisco, lorsqu'il a commencé à bâtir Sachamama, a abattu un énorme palissandre sur les racines duquel il a construit la première case de cérémonie. Depuis, le gros tronc est couché au sol et sert de banc au bord de la petite clairière. Le bois est parfaitement conservé : ni moisissure, ni fentes, ni termites ne l'ont affecté depuis dix ans. Ce bois est si dense qu'il est quasiment imputrescible. A la scie, nous coupons un tronçon de racine d'une dizaine de centimètres. La sciure est rouge vif. Avec un couteau, enlevant mini copeau après mini copeau, il me faut deux jours et demi pour creuser un fourreau dans ce bois dur, donner à l'objet une forme de cône, l'équilibrer et le polir. N'ayant pas d'os de singe à ma disposition, j'ai fait un tuyau avec une petite branche de *chiric sanango*. Ce n'est pas une œuvre d'art, mais le résultat est correct !

11 septembre.

Cinquième jour de diète : riz et poisson fumé au menu quotidien. J'ai eu beaucoup de mal à me conditionner pour reprendre ce rythme, mais cela va mieux maintenant. Nous avons pris l'ayahuasca le soir même de mon arrivée. J'ai fait le constat affligeant que mes pensées étaient en total désordre, déstructurées. Je me suis retrouvé en territoire inconnu à l'intérieur de moi-même, utilisant très mal ma conscience, sans maîtrise, sans rigueur ni cap déterminé. Comme si tout était à faire ou à refaire. Pas de force. Incapable, en outre, de chanter le moindre ikaro. Moral assez bas. Pourquoi s'obstiner à revenir ici s'il faut recommencer à zéro à chaque fois ? N'est-ce pas une perte de temps que de passer mes semaines de vacances au fond de la forêt, à m'infliger des périodes de diètes et d'isolement moroses et contraignantes dans un milieu hostile alors que je pourrais être avec ceux que j'aime à vivre une vie normale ? Je m'en veux de ne pas avoir acquis la rigueur morale que les leçons précédentes de l'ayahuasca m'avaient suggérée. Qu'est-ce que je fais finalement ici ? A quoi bon, pourquoi ?

Je décide malgré tout de m'engager dans une diète de treize jours, mettant ce spleen sur le compte de la fatigue du voyage. Il sera toujours possible de mettre un terme à cette diète et à renoncer si l'idée persiste que je fais mauvaise route. De plus, Don Ruperto est venu de loin pour moi, Francisco me donne sa confiance, je ne peux pas les décevoir si vite. Mais, pour la première fois, je me pose la question sur mes capacités et sur ma réelle volonté de poursuivre cet apprentissage.

Le moral est revenu après deux bonnes nuits de sommeil. Pas encore le feu sacré mais, au moins, le désir et le courage de continuer, pour voir...

Hier soir, Don Ruperto et moi devions prendre la purge seuls afin qu'il « charge » d'énergie ma nouvelle pipe et qu'il me communique de sa force. Juste avant le coucher du soleil, sont arrivées trois personnes d'Iquitos, père, mère et fille, qui venaient pour résoudre une vieille histoire d'adultère empoisonnant la vie du couple. Ils ont passablement perturbé la cérémonie, se déplaçant bruyamment et

discutant sans cesse, vomissant à tout bout de champs et à tout bout de chants !

Ma concentration et mon ivresse en ont été bien altérées car je n'arrivais pas à faire abstraction des perturbations extérieures. J'étais assis tout près du vieux chaman afin de mieux me concentrer sur ses chants, d'une complexité ahurissante, et je me suis retrouvé comme au premier jour face aux ikaros de Fernando. En pire ! Don Ruperto chante en quechua agrémenté de quelques mots de dialecte capanahua, ce qui est totalement incompréhensible pour moi. Je glane exceptionnellement, par-ci par-là, un mot ou deux, au mieux ! Mais ce n'est pas très grave, les textes des chants sont, d'après mes maestros, moins importants que leurs mélodies et les tonalités qui s'en dégagent. En outre, les chants de Ruperto ont des rythmes très complexes qui m'échappent également. Et ils semblent durer une éternité... Il me dit que plusieurs nuits entières ne suffiraient pas pour que j'entende tous les chants qu'il connaît. Pour la plupart, ce sont de vieux ikaros appris de son père, de la grand-mère Trinidad, de ses autres maestros qui, eux-mêmes, les tenaient de chamans des générations précédentes. Chaque chant est évidemment rattaché à une ou des plantes spécifiques, en rapport avec telle ou telle action, propice à solliciter une force ou un esprit bien particulier. C'est une somme considérable de connaissances transmises oralement et qui justifieraient, à elles seules, des études et des recherches approfondies. Ruperto déplore que ses chants meurent avec lui. Aucun de ses fils ne veut prendre la relève, et il n'a formé aucun disciple : « ils veulent savoir mais ne veulent pas apprendre », me dit-il.

Bien rares, en effet, sont aujourd'hui les jeunes qui acceptent de suivre des diètes prolongées, de consacrer des mois et des années de leur vie à apprendre l'art des anciens... Ils ne rêvent que de mobylettes et de postes TV et il n'y a pas de curanderos bien riches...

Don Ruperto m'a demandé d'enregistrer quelques-uns de ses ikaros. Il aimerait que je les apprenne.

- Cela viendra tout seul, me dit-il, en diètant, diètant... Moi-même, j'ai appris le quechua ainsi, ce n'est pas ma langue, j'ai appris les chants en quechua par les diètes, ils sont venus à moi, tout simplement. Tu verras.

Honnêtement, je me sens aujourd'hui totalement incapable de mémoriser des textes et des mélodies aussi complexes, et je le confesse à Don Ruperto, que cela n'a pas l'air d'inquiéter.

Si je devais décrire, aujourd'hui un, de ces chants, je prendrais l'image d'une grande rosace de vitraux d'une cathédrale gothique, avec son armature en arabesques complexes, solide et légère à la fois, ses vitraux aux couleurs infiniment nuancées par la lumière, ses brillances. Une rosace avec ses thèmes, ses personnages, ses symboles, sa respiration et son inspiration. Tout cela harmonieux et vivant, d'un seul bloc !

Comment mémoriser une telle œuvre au point de pouvoir la reproduire plus ou moins fidèlement ? Et que dire de trente ou cinquante rosaces ? Une fois encore, plus j'essaie d'avancer et plus le but semble s'éloigner. Toujours plus inaccessible, plus vaste, plus complexe.

13 septembre.

Hier, vers minuit, Ruperto m'a fait boire une préparation de plantes. Dans l'après-midi, il avait râpé dans un peu d'eau deux racines bien fraîches de *chiric sanango,* les laissant reposer quelques heures. Puis, il en a extrait le jus verdâtre, a longuement chanté un ikaro approprié, et a soufflé de grosses bouffées de tabac. J'en ai bu un demi-verre.

Dans mon hamac, fumant tranquillement ma pipe, j'attends que se manifeste quelque effet. Après dix minutes à peine, ma bouche est comme anesthésiée par un picotement qui gagne rapidement mes mâchoires, mes oreilles, mon cou. Ruperto souffle sur moi de grandes quantités de tabac puis sifflote, depuis son hamac, pendant une bonne demi-heure. La vibration anesthésiante gagne progressivement mon corps tout entier. Je quitte le hamac pour mon lit avec difficulté. De la pointe des cheveux jusqu'aux pieds, je suis parcouru par des ondes de fréquence très basse qui me plongent dans une sorte de somnolence bizarre.

Au réveil, ce matin, il m'a été bien difficile de marcher. Mes articulations sont en caoutchouc, je suis un pantin. J'ai l'impression que mes chevilles, mes genoux vont se dérober à chaque pas ; je suis

dans le coton, comme ivre, chancelant. J'ai absorbé le *chiric sanango* il y a quinze heures maintenant, et l'effet ne s'est pas encore totalement dissipé. Je n'ai pas faim, me suis pourtant forcé à avaler trois cuillerées de riz, et me traîne assez piteusement.

15 septembre.

Hier, les effets du *chiric sanango* passés, j'ai fait une ballade en forêt et suis tombé nez à nez avec un gros serpent de plus de trois mètres de long. Noir de la tête jusqu'au milieu du corps, jaune-vert sur l'autre moitié, cette étrange, magnifique mais impressionnante bestiole a eu la bonne idée de déguerpir sans m'embêter. Francisco me dit que ce serpent a un venin redoutable et qu'il peut être agressif. Bon, le mien devait être bien luné ! Le gardien a chassé un tatou, *carachupa* en langage local. Bizarre et sympathique animal, que j'ai malheureusement découvert pendu par la tête et déjà vidé, en passant par la cuisine. Une patte m'est réservée, qui sera longuement fumée au bord du foyer. J'ai droit paraît-il, à ce type de viande sauvage durant une diète, pourvu qu'elle ne soit ni salée ni préparée en sauce. Dommage ! car le ragoût que prépare l'épouse du gardien a l'air beaucoup plus appétissant que mon bout de bidoche racorni autour d'une patte pleine de griffes et couverte d'écailles à moitié brûlées !

Une fois encore, un peu avant neuf heures, Francisco vient doucement frapper à la porte de ma maison au bout de la clairière. Il fait nuit depuis longtemps déjà. Je suis seul, bien allongé sous ma moustiquaire, à demi endormi, et je sais qu'il va prononcer la petite phrase habituelle :

- Pascal, es la hora ! Ya vamos, si quieres. (Pascal, c'est l'heure ! Nous y allons, viens si tu veux.)

Des dizaines de fois, j'ai entendu cette phrase. Ce soir, comme presque toujours, j'hésite quelques secondes avant de répondre à Francisco que oui, j'arrive ! Je suis très tenté de sortir un joker, de lui dire non, merci ! je ne participerai pas à la session ce soir, je préfère me reposer : car dire oui, c'est partir dans la nuit, à la rencontre de la puissante ayahuasca, aller s'unir à elle pour plusieurs heures, peut-être pour la nuit entière, en des épousailles aléatoires qui m'attirent et me fascinent tout autant qu'elles m'effrayent. Cette nuit encore, je

quitte mon nid douillet, pousse la porte de ma maison et m'engage sur le petit sentier qui mène à la hutte de cérémonie sous les grands arbres de la forêt.

Des gens, arrivés de je ne sais où, se joignent à nous. Je prends une forte dose au goût toujours aussi infect et m'isole au fond de la case. L'ivresse envahit mon corps. Je me sens lourd, je suis mal, quelque chose m'entrave. Je sors vomir sans toutefois expulser l'intrus. Deuxième prise d'ayahuasca, j'ai mal au ventre, aux genoux, dans le dos, mon corps est douloureux. Je tente de me concentrer. En massant longuement mes genoux, la douleur disparaît peu à peu puis, de mes mains, je réchauffe mon ventre. Enfin, je parviens à calmer mon dos par la respiration. L'ivresse monte alors dans ma tête et je commence à cerner mon ennemi intérieur, celui qui me perturbe depuis mon arrivée, qui a pris mon corps et mon esprit : c'est le doute.

Adversaire coriace, il s'immisce jusque dans mes genoux et interdit à mon esprit de s'envoler. Le doute sur la pertinence de mon engagement, sur sa finalité, son bien fondé. Le doute qui empêche d'avancer, qui dit oui, qui dit non, qui distrait, trouble et entrave l'adhésion nécessaire et entière de tout mon être à cette période d'apprentissage de la connaissance des ayahuasqueros. Je le tiens, mon empêcheur de planer là-haut ! Après un long moment passé à l'observer sous ses différentes facettes, je sors et, sous les arbres qui m'entourent comme les filaments innombrables d'une méduse géante, je parviens, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, à vomir du doute. Pas tout, certes ! mais j'en crache un morceau. Immédiatement, me voilà plus léger. Accroupi au sol, recroquevillé, sans douleur, j'apprécie la petite source d'énergie qui vient de se manifester en moi avant que je ne regagne la case. Don Ruperto, qui a senti la modification qui s'est opérée en moi, me demande de lui confier ma pipe. Je sais que les longs chants qui vont suivre seront consacrés à « charger » cet instrument de la force du chaman. A l'issu de trois ikaros, il allume ma pipe, va la « tester » sur l'un des participants en faisant quelques sopladas, et me la rend en me demandant de la fumer par petites bouffées, très lentement. J'y concentre toute mon attention. Ce tabac, si fort qu'il emporte habituellement la gorge et la bouche, me semble cette fois doux et suave. Très rapidement, mon corps se détend, mon esprit s'éclaircit et l'état si désagréable qui dominait en

moi quelque temps auparavant n'est plus qu'un lointain souvenir. Ruperto continue de chanter et, pour la première fois, je *pénètre dans* ses ikaros. Je n'en comprends pas les paroles, certes, mais une structure générale s'en dégage et elle se manifeste par des visions de plumages : les chants se chevauchent, s'assemblent et se superposent comme des plumes sur un oiseau. Dans ma vision, les chants et les plumes *sont* Ruperto : lui-même. Eclairé dans la nuit, il dévoile une à une les plumes-mélodies de son être. Chaque chant est unique et bien spécifique. Isolé c'est un tout, mais chacun participe aussi de l'ensemble du plumage. Une unité vient par la couleur : ces plumes-chants ont, pour la plupart, une coloration identique. Je les vois nettement d'un gris-noir brillant et irisé. Au fur et à mesure que Ruperto enchaîne ses ikaros, de nouvelles plumes apparaissent qui viennent se joindre en ordre à l'ensemble. Il se transforme graduellement en oiseau. Quelques ikaros ou couplets tranchent radicalement par leur tonalité. Des plumes blanches, longues et tranchantes surgissent dans mes visions. Je remarque qu'alors la voix du chaman se fait plus aiguë, il me semble entendre l'air siffler sur le bout d'une aile. Je m'étonne d'avoir une vision si « cohérente » et qui dure si longtemps, mais chasse aussitôt cette idée de peur qu'elle ne la fasse s'échapper. Les chants se poursuivent, et celui que j'entends maintenant n'est pas une seule plume, mais un ensemble. Petites plumes du cou ou du dos, je ne sais, bien assemblées, comme tricotées au même point, bien rangées l'une contre l'autre et délimitant une surface nette. Ce chant est plus rond, plus grave, chaud, il revient à l'infini sur lui-même avec d'infimes variations. Et puis soudain, dans un grand élan, Ruperto disparaît, comme aspiré par le ciel et ma vision s'achève. Ruperto pourrait être à cet instant une sorte d'aigle ou de condor, un de ces oiseaux qui reviennent assez régulièrement dans ses chants. Un vieil oiseau planant bien haut, faisant jouer ses plumes dans le vent, décrivant de larges spirales. Ce papy est un planeur de haute altitude !

Il n'utilise que très peu sa shacapa, son souffle lui suffit. Il manie par contre le petit instrument de feuilles à chaque fois qu'il va chanter spécifiquement sur quelqu'un. La shacapa, faite en quelque sorte de plumes végétales, est la prolongation naturelle des chants, les relaye et les prolonge pour mieux atteindre le patient qu'alors elle érode,

époussette, caresse ou cajole. C'est l'émissaire de son plumage déversant une énergie et des vibrations initiées par la voix.

Les ikaros de Fernando Laiche ainsi que ceux d'Emilio Paredes, éclairés par ces visions de plumages, m'apparaissent soudain plus cohérents eux aussi. Chacun de ces chamans a des chants immédiatement identifiables. Par la tonalité, la coloration, l'ampleur, ils ont des traits d'union évidents. Il suffit parfois d'un rien pour qu'un chaman passe d'un chant à l'autre ; il arrive même que deux, voire trois ikaros se mêlent en un seul. Ils sont, pour chaque chaman, semblables et différents, comme le sont les plumes d'un oiseau. L'ensemble des ikaros, ceux appris de leurs maîtres ou ceux qui leur ont été inspirés, ont été retravaillés ou façonnés par les mêmes outils et en gardent l'empreinte. Chacun vient adhérer à l'ensemble en épousant la même courbe. C'est, je pense, la raison pour laquelle les curanderos accomplis ne semblent pas chercher à prendre ou à apprendre les chants des autres.

Ne serait-il pas incohérent et incongru à un aigle de se pourvoir soudain d'une plume de perroquet ?

Après les visions qu'ont fait surgir en moi les mélodies de Don Ruperto, je me surprends à pouvoir à peu près suivre, puis anticiper, les ikaros. J'arrive à les visualiser.

Puis, à la demande du maestro, je me suis lancé dans quelques chants, en prenant bien soin de leur donner une cohérence, de conserver une même coloration de l'un à l'autre, bref ! de ne pas sauter du coq à l'âne... et, par chance, je n'avais pas trop l'air d'un oiseau mazouté !

Une anecdote m'a troublé à l'issue de la cérémonie : alors que chacun regroupait ses petites affaires, j'ai entendu Don Ruperto dire à Francisco, son assistant attentionné :

- J'ai volé bien loin ce soir.

Etait-il vraiment un oiseau ? Bien sûr que non ! Bien sûr que oui !

Ce matin, alors que je lui pose la question, il me répond :

- Pendant les cérémonies, il m'arrive de quitter mon corps. Je deviens, si je le veux, un grand oiseau. Alors, je vole très haut, rien ne peut m'atteindre, je ne crains rien ni personne, je suis intouchable ! Je prends dans le ciel une grande quantité d'énergie, je vois tout et pars

très loin. Quand je reviens, ma force est accrue, mon corps, mon souffle, ma concentration sont solides comme des roches. Alors, je peux *ikarar* et *soplar* mieux et plus fort ! Les oiseaux sont des arcanes. Hier, j'ai volé...

Samedi 18 septembre.

La nuit dernière, les conditions étaient meilleures pour notre rituel : pas de visiteur étranger ! Nous nous sommes installés dans ma maison, Don Ruperto, Enrique (un jeune cousin à l'air malheureux de Francisco, qui vit un temps ici et se consacre à la peinture sur écorce) et Fiero, un des deux hommes qui entretiennent Sachamama. Confort des hamacs, proximité des toilettes, pas de bestioles rampantes : le luxe ! Longue cérémonie, qui a débuté avant vingt et une heures pour s'achever un peu après trois heures du matin. J'ai enregistré de nombreux chants, perturbant moi-même de temps en temps mon ivresse : position et proximité du micro, charge des batteries, remplacement des cassettes : j'étais un technicien ivre esclave de sa machine !

Par deux fois, j'ai pris l'ayahuasca. Deux coupes pleines à deux heures d'intervalle, non pas pour éveiller une ivresse qui peinait à venir, mais pour y pénétrer plus profondément encore.

L'ayahuasca que confectionne Don Ruperto est forte et bien évidemment infecte. Lors des trois cérémonies précédentes, je n'étais pas parvenu à nettoyer mon corps en profondeur ; cette fois, c'est chose faite. J'aime être débarrassé de toute nourriture absorbée et, lorsque la plante est allée laver mon corps au plus profond, que tous ces résidus sont expulsés, je me sens serein et disponible à l'extase, l'ayahusca circulant avec fluidité dans ma chair tout entière.

Assez rapidement, apparaît une magnifique vision angélique : une entité ailée, irradiant une lumière bleutée, flotte à quelque distance au-dessus de moi et me destine des objets tubulaires difficilement identifiables, jaune pâle, qui pénètrent mon corps par les épaules et dispensent immédiatement une énergie claire, calme et protectrice. Ceci sous une pluie céleste de corpuscules lumineux d'une grande beauté. Est-ce mon fameux petit ange gardien, « vu » à plusieurs

reprises par les maestros lors de voyages précédents qui, pour la première fois, se manifesterait directement à moi ?

Un peu plus tard je confie ma pipe à Don Ruperto qui, de nouveau, la charge avant de souffler sur moi. Je fume cette pipe qui semble gagner en force. Par deux fois déjà, elle a séjourné dans la marmite de potion magique ! Chaque bouffée m'entraîne un peu plus loin dans l'ivresse et les profondeurs de l'extase.

Trois heures après le début de la soirée, le chaman me demande de chanter. Je suis alors au pic de l'effet de la seconde dose, le corps passablement décapé et l'esprit en expansion. J'enchaîne quelques ikaros qui sonnent bien. J'en perçois les effets sur les hommes près de moi, qui manifestent un accroissement de leur ivresse par des respirations et des bâillements particuliers que je connais bien. Me vient le chant qui s'appelle « *supay mama* », que j'entame très concentré et sans l'accompagnement de la shacapa : une onde naît au creux de mon ventre, se propage depuis ce point à tout mon corps. Sensation étrange et inconnue où des champs d'ondes concentriques se multiplient, prennent ma tête. Je me mets à vibrer comme un gong que l'on vient de frapper. Ces ondes se mêlent à celles propagées par ma voix. Chaque son émis résonne à l'infini dans l'air autour de moi. Il me semble alors que mon corps occupe toute la maison. Je ne sais plus, à un certain point, si c'est ma voix qui engendre la vibration allant à l'intérieur de moi avant de rejaillir ou si mon ventre, épicentre des ondes, est seul à l'origine de ce phénomène. Le chant s'achève et tout se calme doucement. La vision corrélative était radieuse : je voyais ces ondes blanches et très denses se propager en cercles tout autour de moi. Je tenterai de faire une petite peinture évoquant ce moment magnifique.

Je me dirige vers le jeune Enrique pour chanter sur lui. Dès la fin d'un premier couplet, une nausée fulgurante m'assaille et je dois sortir un moment. Je reviens clair et fort et chante longuement, déversant sur le jeune homme un maximum d'énergie. Il sort, vomit péniblement, puis revient à son hamac plutôt mal en point : l'ivresse a été poussée trop loin par mon chant et la shacapa : Enrique tremble de tout son corps et ressent une sensation de mort imminente. J'essaye de le calmer mais n'y parviens que trop peu. Ruperto viendra ensuite le

réconforter par un ikaro approprié. J'ai du mal parfois à doser cette énergie que je communique...

Ruperto reprend les chants pour plusieurs heures... Il me demande à un moment de venir « *soplar su corona* », ce que je fais avec précaution et concentration, lâchant quantité de petites bouffées de tabac sur le pourtour de son crâne. Puis, je me réinstalle confortablement dans le hamac pour admirer les visions que me procure l'ivresse, orchestrée par les mélodies savantes du vieux maestro. Je sors de cette cérémonie avec le sentiment que les ikaros de Don Ruperto ne me sont plus tout à fait inaccessibles et m'endors un peu avant le lever du soleil, pour me réveiller en pleine forme une heure après.

Ce matin, discutant avec Enrique et Fiero de la session de la veille, (ils prenaient l'ayahuasca respectivement pour cinquième et la huitième fois), ils me donnent des informations sur la perception qu'ils ont eue de mes chants. Ceux-ci ont produit rapidement sur eux une augmentation de l'ivresse, la faisant « s'envoler », disent-ils, et tout particulièrement lors de l'ikaro pendant lequel je suis « entré en résonance ». Enrique ajoute que mes chants sont bleu foncé (les visions colorées de bleu sont une des caractéristiques de l'ayahuasca de la variété *cielo*). Leurs visions se sont multipliées, jusqu'à devenir un patchwork mouvant et confus pour Enrique, une sorte de film en accéléré pour Fiero qui, lui, voyait une foule d'esprits fantastiques peuplant la forêt. Lorsque je suis venu chanter sur Enrique, il a senti que l'énergie, qui gravitait autour de lui, a commencé à se concentrer à l'intérieur de son corps, et qu'elle a augmenté quand j'actionnais la shacapa, pour soudain exploser en lui en une espèce de feu d'artifice géant. C'est à ce moment qu'il a perdu tout contrôle de son ivresse. Elle a pris une telle ampleur que la peur l'a saisi et qu'il a cru mourir. Son corps tout entier s'est mis à trembler et il avait froid. De plus, les sopladas effectuées sur sa tête ont, dit-il, « traversé son crâne comme des balles de fusil » et celles faites sur ses tempes ont « coupé sa tête en deux morceaux ». Je lui demande de bien vouloir excuser mes bidouillages d'apprenti sorcier. Il m'assure ne pas m'en vouloir, car il dit « avoir franchi des limites qu'il ne soupçonnait pas, et ressenti l'énergie comme jamais auparavant ». Globalement, bien que

difficiles à supporter, les effets lui ont « lavé profondément le corps et l'âme. »

Samedi 19 septembre.

J'ai peint, cet après-midi, sur une petite feuille de bananier, un dessin évoquant le phénomène vibratoire d'hier. J'aurais peint une dizaine de motifs de visions pendant ce séjour.

Un morceau de poisson pour tout repas hier, une cérémonie dense, un sommeil court : je suis un peu fatigué aujourd'hui, treizième et dernier jour de ma diète, aussi il me semble sage de renoncer à une ultime nuit d'ayahuasca comme cela était envisagé. Don Ruperto, qui a très peu dormi lui aussi, n'en sera pas mécontent. Je romps ma diète demain matin, serai lundi à Lima et y chercherai le premier avion pour l'Europe. Je raccourcis mon voyage de quatre ou cinq jours. Une dernière fois, le chaman me donne quelques conseils avant mon départ de la forêt, chante longuement sur moi, sur la pipe et me bénit avec de la fumée sacrée.

Dimanche 20 septembre.

Ce matin au réveil, par une pincée de sel sur la langue, j'ai coupé ma diète. Plus tard à Iquitos, j'ai vu mon ami Fernando un bon moment. Il a voyagé ces derniers temps le long des fleuves, soignant à gauche et à droite les pauvres gens qui sollicitaient son aide. Il a aussi fait des diètes de plusieurs semaines en forêt, et particulièrement avec la plante « *caballo sanango* » qui, me dit-il, lui a beaucoup appris. Mais Fernando n'arrive pas à faire vivre sa famille avec son métier de curandero. Les gens dans la région d'Iquitos sont très miséreux, et les inondations de juin dernier, qui ont ravagé la plupart des plantations de bananes plantin (base, avec le manioc, de l'alimentation), ont aggravé sérieusement la situation de quasi disette d'une bonne partie de la population. Fernando a dû vendre à regret son vélo pour acheter de la nourriture. Il envisage sérieusement de s'expatrier à Lima pour y chercher du travail, seul moyen, d'après lui, de pouvoir subvenir aux besoins de base de sa famille. S'il y parvient, il espère pouvoir malgré tout continuer à pratiquer et à approfondir ses connaissances de

guérisseur à Lima. J'admire et respecte beaucoup cet homme. Sa situation m'attriste, mais au-delà d'un dépannage ponctuel, je ne sais pas comment l'aider durablement en lui trouvant un travail.

Lima.

Dîner avec mon amie Mercedes Aresteguy qui m'expose sa démarche auprès de curanderos de la côte nord utilisant le cactus San Pedro dans leurs cérémonies. Nous confrontons nos expériences et j'envisage un séjour avec elle dans la région de Chiclayo lors d'un prochain voyage.

Je déniche quelques objets ethnographiques provenant de la forêt en fouinant dans les boutiques : une magnifique paire de boucles d'oreilles Aguaruna, faite d'élytres aux couleurs métallisées de coléoptères et de plumes de toucans, quelques délicates sonnailles Ashaninka, fins assemblages de petites graines que les femmes portent à l'épaule, un collier de graines odorantes. J'ai la chance de trouver aussi un porte bébé Ashaninka : une bande de coton, tissée par la mère, agrémentée de nombreux petits os sculptés en fuseaux. Ces os d'animaux chassés en forêt sont gravés par le père de superbes motifs géométriques. C'est un objet d'une grande délicatesse. Au moindre mouvement, les petits fuseaux d'os s'entrechoquent et produisent des sons exquis Enfin, j'achète une grande idole anthropomorphique en terre cuite de la civilisation Chancay.

6

PREMIER BILAN.

Paris. Je prends de l'ayahuasca à peine rentré en France pour juger des effets de ma diète. J'ai invité un ami à partager les plantes avec moi. Il connaît bien l'ayahusca qui, lors d'un long séjour au centre thérapeutique de Takiwasi de Tarapoto, l'a considérablement aidé à se libérer d'une grave toxicomanie. Il me dit avoir besoin de recevoir de l'énergie. En chantant longuement sur lui, je lui en communique aisément de grosses quantités et me rends compte que, concrètement, la chose la plus évidente dans cette aventure aura été la manifestation des énergies.

C'est un matériau palpable, maniable et transférable. Par la maîtrise de l'énergie, le chaman devient un technicien. Il sait l'actionner dans un jeu de vases communicants : en prenant ici pour en mettre là, enlevant d'ici une énergie d'une certaine nature pour la remplacer par une force de nature différente... Les énergies bonnes ou mauvaises, les fortes et les faibles, celles captées dans le sol, dans les airs, dans les êtres, et beaucoup d'autres, se manipulent comme un matériau concret. Ceci, je l'ai senti, ressenti, éprouvé, utilisé et vu même à de nombreuses reprises. Ma petite maîtrise se situe à ce niveau. Et c'est une chose que je vois d'une façon indépendante de l'existence des esprits. Sauf à considérer que ce que l'on nomme un « esprit » pourrait être finalement l'habillage culturel des énergies, des ondes, des forces, de ces choses bizarres que le sens commun a bien du mal à appréhender. Par une projection « anthropomorphisante » de certaines énergies, on fabriquerait en quelques sortes des entités qui,

nous étant plus ou moins ressemblantes, permettraient un dialogue plus aisé ou en tout cas acceptable par le plus grand nombre. Même si seul le chaman est censé entrer en dialogue réellement constructif avec ces esprits, une relation esprit/patient s'établit. Alors, l'évocation de ces connexions est bien plus compréhensible et assimilable par l'auditoire si les esprits sont dotés d'un corps, pourvus d'une âme, de caractéristiques particulières, voire d'un nom permettant de mieux les identifier. On crée ainsi un consensus permettant de partager la connaissance des esprits dans une foi commune. Je suis malgré tout troublé par les nombreux récits détaillés de contacts et dialogues cohérents établis avec des « esprits », apparus de façon extrêmement claire à des gens ayant absorbé de l'ayahuasca, et ce, quelque soit leur origine culturelle. Le fait qu'un Anglais ou un Japonais débarquant en forêt sans la moindre connaissance des croyances locales et prenant l'ayahuasca pour la première fois, affirme avoir eu un dialogue avec l'esprit de telle ou telle plante représenté par un personnage fantastique mais précisément détaillé, continue à m'intriguer au plus haut point.

Après avoir chanté sur l'ami qui m'accompagne pendant cette session, et sentant que son ivresse est stable, je m'isole un peu, me renferme sur moi-même pour pénétrer plus profondément dans l'extase d'ayahuasca. Vite, elle est là, ample et profonde. Mon esprit s'évade et se connecte étrangement à l'individu Chancay, mort il y a neuf ou dix siècles et qui, depuis lors, repose sous la terre sèche de la côte péruvienne en compagnie de l'idole de terre cuite qui se trouve aujourd'hui chez moi. La notion de gardien protecteur de cette poterie se dégage : je me sens redevable et un peu coupable envers ce Chancay auquel j'ai, en quelque sorte, chipé le gardien sacré.

Sacré, sacré... L'aspect sacré de la démarche chamanique s'empare de mon esprit. Je contemple la lune, la vois comme une planète brillant dans la nuit de l'univers, indépendante mais faisant partie du tout. Je fais ce simple constat. Mais si j'envisage une seule seconde qu'elle brille *pour moi*, que quelque chose d'elle m'est particulièrement destiné, alors la religion est là, tout entière déjà dans cette simple perspective, cette manière de regarder la lune.

Je reçois la lumière lunaire et les photons qu'elle reflète continueront, sans jamais se soucier de moi, leur chemin dans l'infini, s'éloignant à chaque instant les uns des autres, immortelles particules parcourant l'univers. Si je pensais que ces photons m'étaient destinés, si j'avais foi en cela, je deviendrais un être religieux. Est-ce là la barrière qui stoppera mon apprentissage ? Je me heurte depuis longtemps à cet écueil. Ma raison est plus forte et n'offre pas de brèche pour que puisse pénétrer en moi, et s'y établir, une foi religieuse. Je n'y crois pas, je ne crois pas. Or, peut-être, est-ce la croyance qui est le vrai créateur. Croire c'est rendre vrai, faire exister. La foi est une conviction qui m'est étrangère.
Croire à quoi ?

U Tin Htue, un guérisseur de la vieille tradition bouddhique du Manosetupa, m'avait fait cet avertissement il y a quelques années en Birmanie :

- Pour avancer dans cette voie, il faut croire en quelque chose. Bouddha, Christ, ce que tu veux, peu importe, mais croire. Il te faudra cette base, ce point d'appui nécessaire, ce tremplin qui propulse. C'est le centre de convergence et de concentration.

Croire à quoi d'autre finalement, qu'à la sublime unité de la vie ? Ai-je besoin d'une quelconque religion pour cela ?

Si je n'arrive pas à croire tellement plus aux esprits des plantes que je ne crois aux dieux des hommes, c'est que j'en ai probablement fait un amalgame. Ainsi, si les « esprits » ne me sont jamais apparus de façon tangible, c'est peut-être parce que je ne les ai jamais créés par la foi en leur existence. Et, d'une certaine façon, cela m'a laissé en marge. Ma conviction à solliciter l'aide, la bienveillance et les pouvoirs d'entités abstraites, de faire en somme un acte qui m'apparaissait religieux, n'a jamais été entière ni réellement sincère. Elle était raisonnée et donc, probablement, impuissante ou insuffisante pour que ces éventuelles entités se manifestent. Peut-être n'existaient-elles pas pour moi car je me refusais à les créer. Un chaman se doit d'être totalement convaincu, profondément « croyant ». Il est un intermédiaire qui met en relation les esprits et les hommes. Il sollicite et invite sans cesse les uns à venir aider les autres. Il convoque le mystère au quotidien.

L'énorme et pesant voile culturel que représente la religion dissimulait probablement ma solution. Plutôt que de lui tourner le dos, comme à mon habitude, ou feindre de l'accepter, il semble que cette dernière extase d'ayahuasca m'a fait traverser le voile opaque.

Je sais qu'au cours de cet apprentissage, j'ai eu un peu accès à une sorte de fond commun où se cristallisent des vérités transcendantales. Et j'ai la conviction que c'est de cette source que sont issus les points générateurs des religions et des grandes philosophies. Chacune y a puisé ses éléments de base, sa matière première de mystères. Ces éléments universels, remodelés, patinés par l'histoire et les cultures, ont pris, petit à petit, la forme d'écrasants blocs monolithiques. Enchaînés par des dogmes, le mystère s'épaissit.

Les religions ne proposent pas d'aller puiser à la source vive des vérités transcendantales d'où elles sont issues. Elles demandent à leurs adeptes d'en accepter un reflet culturel. Il s'agit plus souvent d'offrir à l'admiration tel prophète ou messie ayant vécu ces expériences révélatrices, que de guider les hommes vers ces vérités pures. On nous demande de croire sans mettre en doute.

Plus d'une belle âme, qui cherchait à toucher aux vérités premières en tentant d'esquiver le prêt-à-mâcher dogmatique, a péri sur le bûcher des églises. Car ces connaissances cachées, cryptées, sont réservées à quelques rares initiés et leur sont révélées au sein de sociétés secrètes et obscurantistes qu'ont développé chaque religion. Elitistes dans leur essence même, les religions dissimulent au plus grand nombre les clés donnant quelque accès aux mystères. Elles n'aiment donc pas trop partager, souvent même ne se contentent que de prendre, et c'est pourquoi je ne les porte pas dans mon cœur.

Le chamanisme, par contre, semble pouvoir offrir un accès direct à la connaissance et non à un reflet déformé de celle-ci. Ce n'est peut-être pas facile mais c'est au moins le but proposé. Le chaman révèle le chemin du mystère à qui le souhaite. C'est là que réside son immense sagesse, sa grande humilité et sa véritable dimension universelle. Le chamanisme s'efface derrière les grandes vérités sans les récupérer à son avantage. C'est là sa gloire. En cela, le chamanisme n'est pas une religion archaïque, c'est du sacré à l'état pur, rude et sans concession. Une de ses plus belles réussites est qu'il a su se perpétuer sans dogmes, sans idoles, sans gurus ni papes, sans chapelles ni conquêtes.

Aucun texte ne lui sert de base. Les enjeux économiques qui lui sont liés restent extrêmement limités. L'enseignement, par une pédagogie silencieuse, se fait individuellement de maître à disciple, avec pour mission le développement de l'individu, pour lui-même et au service de tous.

Lors de mes différents séjours en Amazonie, ces dernières années, j'ai fait près de dix semaines de diète avec différentes plantes et absorbé de l'ayahuasca plus d'une centaine de fois dirigé par plusieurs maestros. C'est très insuffisant, j'en conviens, pour me permettre de porter un jugement d'ensemble sur l'art des ayahuasqueros. Mon apprentissage n'en étant qu'à son début, des pans entiers de la connaissance des chamans ont été, jusqu'à aujourd'hui, écartés de mes préoccupations. Je peux, malgré tout, tenter de cerner quelques-unes des particularités de l'ayahuasca et survoler mon expérience afin de décider si je souhaite la pousser plus avant.

Si toutes les plantes médicinales ne sont pas des plantes chamaniques maîtresses, toutes les plantes chamaniques sont des plantes médicinales. Et les guérisseurs en ont une connaissance intime, corporelle et spirituelle, acquise au cours des longues diètes d'apprentissage.

L'ayahuasca, plante maîtresse, médicament et breuvage sacré de la forêt occupe une place centrale. Mais c'est un médicament bien particulier, indissociable du médecin qui l'administre. Bien étrange médicament aussi, qui est pris à la fois par le médecin et par le patient, voire même uniquement par le médecin. Prendre ces plantes sans la présence active d'un ayahuasquero serait aberrant, et sans doute dangereux. Les actions du chaman sont absolument déterminantes dans le déclenchement de l'ivresse, sa conduite, son intensité et la direction qu'elle va prendre. Il prend en charge le volant et l'accélérateur, c'est lui qui pilote, qui tient les manettes de l'esprit et du corps du patient qui, seul, pourrait être abandonné au hasard d'un bolide fou lancé en des territoires inconnus. Ce pilotage s'effectue dans le cadre d'une cérémonie ritualisée qui balise l'action du chaman.

Si le rituel marque le profond respect que les guérisseurs ont envers les plantes et leurs esprits, il est aussi la transcription matérielle et précise des contraintes qu'imposent ces plantes puissantes pour que leurs actions sur l'individu puissent être bénéfiques. Le rituel et le chaman sont les éléments incontournables de la posologie du médicament ayahuasca.

L'action de ces plantes sur l'individu qui les absorbe est considérable. Plusieurs prises à quelques jours d'intervalle, qui vont « nettoyer » graduellement le corps et l'esprit, sont souvent nécessaires, avant d'atteindre à un effet optimal. La richesse des états mentaux qu'elles induisent et leurs variations semblent illimitées. La variabilité des effets, d'une cérémonie à l'autre, est imprévisible. Chaque nouvelle session est un saut dans l'inconnu. Que l'on prenne l'ayahuasca pour la cinquième ou la cinquantième fois, il est impossible de dire à l'avance quel sera le contenu et la durée de l'ivresse. La nature de l'ivresse varie même fréquemment du tout au tout au cours d'une cérémonie.

Il n'y a pas d'évolution linéaire dans le contenu des extases successives pendant l'apprentissage, mais un affinage progressif de la maîtrise de leur « l'impact » et une mise en cohérence des visions.

L'intensité des sentiments (ils deviennent littéralement physiques) et l'accroissement important des perceptions sensorielles enrichissent de façon déterminante l'appréhension que l'on a de soi et du monde.

Les visions gardent une part de leur mystère. Certaines sont, de toute évidence, de pures créations de l'esprit, d'autres proviennent d'informations extérieures « captées » par le sujet pendant les phases d'extase où l'esprit acquiert une perméabilité particulière. Mais, les visions les plus intéressantes et les plus énigmatiques sont celles émergeant quand notre esprit est capté par des forces extérieures. L'esprit est alors sujet, il *est agi* et reçoit une information. C'est, je crois, précisément là que l'on peut parler d'exercice chamanique, d'interface entre le monde commun et le monde des « esprits », celui des énergies énigmatiques.

C'est au discernement clair et à l'interprétation fine de ce dernier type de visions que doit mener, j'en suis sûr, un bon apprentissage.

L'ayahuasca met en évidence l'intime interdépendance constante du corps et de l'esprit, et donne la mesure de la fragilité de l'un et de l'autre. La précieuse harmonie les unissant, qui détermine la qualité de la vie, est son domaine privilégié d'action.

On pourrait affirmer que l'ayahuasca est honnête et qu'elle ne ment pas. Elle projette une vision claire mais non utopique d'un idéal de soi, propre à chaque individu, et propose simultanément en perspective la vision franche et entière de ce que l'on est réellement, incitant chacun à tout mettre en œuvre pour tendre vers son propre idéal d'humanité. L'exercice est difficile et s'y engager rend plus tolérant envers autrui, envers ces compromis, ces fausses routes, ces casseroles que chacun porte et qui font dévier du chemin idéal.

Je ne crois pas pouvoir qualifier mon expérience de tromperie, d'aventure vaine, lui dénier toute validité. Malgré ma faible expérience, je suis tenté de dire que l'ayahuasca, oui, ça marche !

Simplement nos critères occidentaux d'analyse, d'investigation et d'évaluation me semblent trop rigides pour aborder de façon adaptée les phénomènes d'élargissement des champs de conscience que procure l'ayahuasca. Nos outils ne sont pas bons pour s'aventurer dans le décryptage d'informations obtenues à des niveaux de conscience échappant à la réalité ordinaire. Les chamans, eux, possèdent et maîtrisent ces bons outils qui nous font défaut. Ils ont donc beaucoup à offrir pour peu que l'on accepte *a priori* la cohérence de leur savoir.

Avant de débuter mon apprentissage, j'avais presque imaginé qu'un vieux chaman allait un jour me prendre à part dans la forêt et me révéler des formules secrètes, des techniques magiques, qui feraient de moi un Merlin l'enchanteur en trois coups de baguette magique.

La réalité est bien évidemment tout autre. Qu'ont fait Francisco, Fernando et Ruperto, sinon me guider, me mettre sur la voie afin que j'apprenne finalement seul ? L'acceptation de l'étrange pédagogie silencieuse de cet apprentissage fût le premier obstacle à se dresser devant moi. Il m'a fallu concevoir que les leçons de mes maîtres ne me seraient pas énoncées, mais qu'elles ne se révèleraient qu'après avoir été assimilées. Ces leçons appartiennent au domaine du ressenti,

de la chair, de l'expérience aboutie. Tenter de les réduire à des mots est vain tant qu'elles n'ont pas été vécues « du dedans ». Ainsi, au fil de l'apprentissage, les maetros prenaient acte que je venais de franchir un nouveau cap et, simplement, sans que j'en ai conscience, ils m'orientaient vers l'étape suivante. Il n'était pas nécessaire d'en parler des heures durant et lorsque je les pressais malgré tout de questions sur « ce que sera demain », ils ne me répondaient que :

- Vas-y et tu verras toi même.

J'ai ainsi commencé à appréhender l'infini espace qu'offre la conscience et pris acte de l'impérieuse nécessité de lui fournir un cadre ordonné. J'ai compris ensuite que le corps est la base incontournable de cette ordonnance, et donc fait mien le principe des diètes qui, au début, me semblaient arbitraires et gratuitement contraignantes. Puis ont épanoui en moi, avec la force indéfectible de la révélation, quelques concepts tels que l'unité de la vie et l'interdépendance du vivant, la juste compassion, l'altruisme, la force de l'intention, l'humilité, etc... Plus tard, sont venues à moi quelques forces étranges issues du ciel, des arbres, du sol. Ces dons magnifiques m'ont nourri d'une énergie que, graduellement, j'apprivoisais. Alors qu'au tout début, l'énergie m'était fournie par mes maestros qui m'en gavaient littéralement pour me faire prendre la mesure de sa substance, j'étais incapable de la circonscrire et encore moins de la restituer autrement que par des tremblements incontrôlés. Un peu moins gauchement maintenant, il me semble pouvoir utiliser ces énergies à bon escient. Elles sont devenues presque intimes. J'ai appris à en disposer dans la concentration, dans les ikaros, délicats et puissants outils, dans l'utilisation de la schacapa, enfin dans les souffles qui en sont de purs concentrés. Je crois avoir donné de « bonnes énergies » à des gens, et il m'est arrivé d'en extraire de « mauvaises ».

J'ai touché du doigt ces choses mystérieuses et cela m'a procuré un immense bonheur.

Puis-je progresser dans mon apprentissage ?

Il est très probable que ma principale erreur dans cette aventure aura été de tenter de décortiquer, d'analyser, de garder éveillé le terrible petit espion de ma conscience, quand il aurait fallu tout

simplement m'abandonner pour mieux appréhender les connaissances qui m'ont été offertes.

Je pense retourner auprès de mes maestros et essayer de ne pas réitérer les mêmes erreurs. Je souhaite pénétrer plus profondément l'univers chamanique. Je suis français par hasard, mais humain par nature. Le chamanisme est élaboré par des hommes et pour les hommes, et c'est en simple être humain que je m'efforce de l'aborder, dans le profond respect des maestros qui acceptent de me prendre en charge. Dans le respect aussi de leurs croyances et de leurs convictions, même et surtout celles que je n'ai pas faites miennes.

Au nom de la liberté de l'esprit, valeur inestimable que l'ayahuasca nourrit en permanence, je développerai naturellement ma forme propre. Il n'y a pas deux ayahuasqueros identiques, chacun fabrique son moule, ses outils et sa façon. Il y en a simplement de meilleurs que d'autres. Il n'est pas, en fait, dans mon intention, de devenir un vrai ayahuasquero, dont la fonction première est de traiter par des cures chamaniques les patients qui viennent à lui avec l'espoir de guérir leurs maux.

Que ce soit en Europe ou en Amazonie, comment le pourrais-je ?

Exercer un tel « métier » en Europe serait déplacé et illégal. Je ne crois pas qu'il soit facile d'y importer des techniques thérapeutiques si éloignées de notre contexte culturel. Si l'efficacité de la cure chamanique n'est probablement pas à mettre en doute lorsqu'elle est pratiquée dans des communautés traditionnelles, la transposer en occident est une tout autre affaire. L'approche que pourraient en avoir des occidentaux, en quête de « magies exotiques » plus ou moins à la mode, suscite évidemment les plus grandes réserves. Et, si l'expérience ponctuelle de la transe d'ayahuasca peut assurément être riche en enseignements pour un Européen en bonne santé, il serait criminel de la proposer comme méthode alternative de traitement dans des cas de pathologies graves. Il est si simple d'abuser de la confiance d'individus en situation précaire ou désemparés par la maladie, prêts à se tourner vers le premier « faiseur de miracles » venu. D'innombrables exemples le montrent hélas ! chaque jour.

Le risque de voir l'ayahuasca se répandre en occident comme une nouvelle drogue à la mode est, heureusement, très limité par différents

facteurs : les plantes entrant dans sa composition sont relativement rares, son élaboration est complexe, sa conservation aléatoire, son goût infect. Ses effets récréatifs nuls n'en feront jamais une drogue de discothèque. Ses effets négatifs restent très largement majoritaires si l'absorption n'est pas étroitement encadrée par un spécialiste. Enfin et surtout, le fait qu'elle ne provoque aucune sorte de dépendance enlève tout l'intérêt économique que pourraient en tirer les cartels de tous poils.

Quant à l'éventuelle possibilité pour moi d'exercer une fonction d'ayahuasquero quelque part en Amazonie, elle me semble assez illégitime. Les habitants de la forêt n'ont pas besoin d'un *gringo* pour venir faire chez eux ce qu'ils font si bien depuis toujours. Il serait en outre bien prétentieux de ma part de prétendre pouvoir me mesurer aux chamans locaux. Je ne me fais pas d'illusion sur le niveau que je pourrais atteindre sur les degrés de l'échelle de pouvoir des ayahuasqueros. Je ne suis pas né dans la forêt ce qui, d'emblée, m'ôte toute légitimité. J'aborde l'apprentissage par des diètes peu rigoureuses, insuffisantes et très épisodiques, c'est une formation que l'on débute traditionnellement jeune (j'ai vingt ans de retard !). Enfin, je ne crois pas être particulièrement doué !

Si j'ai commencé cet apprentissage et envisage de le poursuivre, c'est pour apprendre à mieux me connaître, tenter de donner un peu plus de lustre au « quartz de ma conscience », élargir mon champ de perceptions et de connaissances, trouver peut-être quelques réponses aux grandes questions que se pose tout homme, avoir une certaine maîtrise de mon psychisme et de mon corps afin de pouvoir les conserver en meilleure santé, et vivre une aventure humaine que le contexte culturel de mon pays ne peut pas m'offrir.

Je suis simplement un curieux insatiable qui va se contenter d'essayer de mieux comprendre l'art des ayahuasqueros, et je ne suis pas devenu un de ces maîtres légitimes et compétents. Il n'est pas besoin de prétendre devenir chaman pour progresser. Vivre à leur côté est déjà une chance immense.

Les règles que proposent les ayahuasqueros pour pénétrer leur savoir sont simples mais leur application exigeante et ardue. Ce que j'en ai vu m'éclaire sur les fantastiques capacités de l'esprit humain et

m'offre un nouveau regard sur la nature, la vie et les hommes. Je suis sur la piste d'un trésor, dont le plus beau joyau est certainement le chemin qui y mène. Car le chamanisme est intrinsèquement orienté dans le sens de la Vie, il s'en nourrit, il la nourrit, il la chérit, il la sublime.

- *El que sigue, lo consigue...*

Collection Recherches et Documents -Amériques latines
dirigée par Denis Rolland, Pierre Ragon
Joëlle Chassin et Idelette Muzart Fonseca dos Santos

DUCLAS R., *La vie quotidienne au Mexique au milieu du XIXe siècle*, 1993.
GRUNBERG B., *L'Univers des conquistadores. Les hommes et leur conquête dans le Mexique du XVIe siècle*, 1993.
NOUHAUD D., *Étude sur Maladron, de Miguel Angel Asturias*, 1993
PAVAGEAU J., *L'autre Mexique, culture indienne et expérience de la démocratie*, 1992.
PEREZ-SILLER J., (sous la coordination de) *La « Découverte » de l'Amérique ? Les regards sur l'autre à travers les manuels scolaires du Monde*, 1992.
PIANZOLA M., *Des Français à la conquête du Brésil au XVIIe Siècle. Les perroquets jaunes*, 1991.
POTELET J., *Le Brésil vu par les voyageurs et les marins français, 1816-1840*, 1993.
RAGON P., *Le récit et le monde (H. Quiroga, J. Rulfo, R. Bareiro-Saguier)*, 2e éd., 1991.
RAGON P., *Les Indiens de la découverte. Évangélisation, mariage et sexualité*, 1992.
SANCHEZ-LOPEZ G., (sous la direction de), *Les chemins incertains de la démocratie en Amérique latine*, 1993.
SINGLER C., *Le roman historique contemporain en Amérique latine. Entre mythe et ironie*, 1993.
VIGOR C., Atanasio. *Parole d'Indien du Guatemala*, 1993.
WALMIR SILVA G., *La plage aux requins, épopée d'un bidonville de Fortaleza (Brésil) racontée par un de ses habitants*, 1991.
WUNENBERGER J.-J. (ed.), *La rencontre des imaginaires entre Europe et Amériques*, 1993.
LOPEZ A., *La conscience malheureuse dans le roman hispano-américain. Littérature, philosophie et psychanalyse*, 1994.
POTELET J., *Le Brésil vu par les voyageurs et les marins français, 1816-1840*, 1994.
ROUX J.-C., *L'Amazonie péruvienne. Un Eldorado dévoré par la forêt, 1821-1910*, 1994.
SARGET M.-N., *Système politique et parti socialiste au Chili*, 1994.
ATARD B., *Juan Rulfo photographe*, 1994.

Collection Recherches et Documents -Amériques latines
dirigée par Denis Rolland, Pierre Ragon
Joëlle Chassin et Idelette Muzart Fonseca dos Santos

YEPEZ DEL CASTILLO I., *Les syndicats à l'heure de la précarisation de l'emploi. Une approche comparative Europe-Amérique latine*, 1994
BERND Z., *Littérature brésilienne et identité nationale*, 1995.
GUIONNEAU- SINCLAIR F., *Messianisme et luttes sociales chez les Guaymi du Panama*, 1994.
VASCONCELLOS E., *La femme dans le langage du peuple au Brésil*,1994.
BLANC F.-L., *Médecins et chamans des Andes*, 1995.
BLANCPAIN J.-P., *Les Araucans dans l'histoire du Chili*, 1995.
BLEEKER P., *Exils et résistance. Eléments d'histoire du Salvador*, 1995.
CLICHE P., *Anthropologie des communautés indiennes équatoriennes, Diable et patron*, 1995.
DAVILA L. R., *L'imaginaire politique vénézuélien*, 1994.
DESHAYES P., KEIFENHEIM B., *Penser l'autre chez les Indiens Huni Kuin de l'Amazonie*, 1994.
EBELOT A., *La guerre dans la Pampa. Souvenirs et récits de la frontière argentine, 1876-1879*, 1995.
TEITELBOIM V., *Neruda, une biographie*, 1995.
TERRAMORSI B., *Le fantastique dans les nouvelles de Julio Cortazar*,1995.
CONDORI P., *Nous, les oubliés de l'Altiplano. Témoignage d'un paysandes Andes boliviennes recueilli par F. Estival.* 1995.
MERIENNE-SIERRA M., *Violence et tendresse. Les enfants des rues à Bogota*, 1995.
GRUNBERG B., *La conquête du Mexique*, 1995.
SALEM SZKLO Gilda, *Une pensée juive au Brésil. Moacyr Scliar*, 1995
ENTIOPE G., *Nègres, danse et résistance. La Caraïbe du XVIIe au XIXe siècle*, 1996.
GUICHARNAUD-TOLLIS M., *Regards sur Cuba au 19e siècle*, 1996.
BASTIDE R , *Les Amériques noires.* 3e édition, 1996.
FREROT C. *Echanges artistiques contemporains. La France et le Mexique*, 1996.